This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DE LA

POLITIQUE DES NORMANDS

PENDANT LA CONQUÊTE DES DEUX-SICILES.

DE LA POLITIQUE

DES NORMANDS

PENDANT LA CONQUÊTE DES DEUX-SICILES

PAR

M. PETIT DE BARONCOURT

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLÉGE ROYAL BOURBON,
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT NATIONAL DE WASHINGTON,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE FRANÇOIS Ier
DANS LES DEUX-SICILES, ETC.

Demander dans un état libre des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles.

MONTESQUIEU, *Grandeur et décadence des Romains*, chap. IX.

PARIS,
CHEZ CHAMEROT, RUE DU JARDINET, 13;
ET CHEZ AMYOT, RUE DE LA PAIX, 6.

1846

23605. 2.

DE LA

POLITIQUE DES NORMANDS

PENDANT LA CONQUÊTE DES DEUX-SICILES.

I. Un des spectacles les plus étonnants du moyen âge est celui que présentent la conquête et la fondation du royaume des Deux-Siciles, par une poignée d'aventuriers normands, dans le courant du XIe siècle. Quelques pèlerins occidentaux abordent par hasard dans le golfe de Salerne, et contribuent à délivrer cette ville d'une invasion des Sarrasins. D'autres aventuriers transalpins, attirés par le récit des merveilles de l'Italie, viennent se mettre au service des princes lombards, dans cette contrée « où coulent le lait et le miel » (*a*), et les défendent contre les attaques des Grecs et des Sarrasins. Une petite forteresse normande s'élève dans la plaine féconde qui s'étend entre les murailles de Capoue et la double cime du Vésuve. Bientôt les nouveaux venus passent du rôle de mercenai-

(*a*) Et ensi les clamèrent qu'ils deussent venir à la terre qui mène lac et miel, et tant belles choses.

(Amat ou Aimé, *L'Yst. de li Normant,* liv. I, ch. 19, *publiée, d'après un manuscrit inédit de la Biblioth. royale, par Champollion-Figeac.* J. Renouard, 1835.)

res ou de *condottieri* à celui de conquérants ; les Abbruzzes, la Pouille, les Calabres, tombent entre leurs mains. Les Grecs perdent la province qu'ils avaient conservée sur les bords de l'Adriatique ; les Arabes, chassés de l'Italie, poursuivis en Sicile, sont refoulés jusqu'en Afrique par ces redoutables étrangers. Ceux-ci, élevant leurs vues à mesure que leurs forces grandissent, osent tenter la conquête de l'empire d'Orient, et rêver la délivrance du saint Sépulchre (*a*). Robert Guiscard, dans une seule campagne, fait chanceler sur sa base le trône des Césars byzantins ; il vient insulter les Grecs en leur présentant, sous les murailles de Durazzo, un empereur pseudonyme, moine de la veille, qu'il avait entouré d'une escorte dérisoire de valets et de musiciens (*b*), mettant ainsi le doigt dans la plaie toujours saignante de ce vieil empire, où l'on vit tant de Césars improvisés par l'usurpation, et plus souvent encore par un escamotage de palais (*c*).

(*a*) Quod, nisi morte præoccupatus fuisset, filium suum Boamundum imperatorem faceret, se vero regem Persarum, ut sæpe dicebat, constitueret, viamque Jherosolimorum, destructa paganismitate, Francis aperiret.

(*Extrait du Manuscrit inédit de la Biblioth. royale*, n° 6237.)

(*b*) Cornicinum sonitu circumdatus atque tubarum,
Et plectris, qui Michaelem finxerat esse
More coronatus deducitur imperiali,
Circumvallatus cantantibus undique turbis.

(Gugl. Ap., lib. V.)

(*c*) Au moment où Robert Guiscard déclara la guerre aux Grecs, les Ducas venaient d'être renversés par Nicéphore Botoniate (1078), qui fut, à son tour, détrôné par l'usurpation d'Alexis Comnène [1081].

Ces audacieux conquérants étaient arrivés au terme de leur vie, sans avoir atteint la dernière limite de leur ambition. Alors la conquête s'arrête et recule; et il semble que, stérile comme tant d'autres, elle va disparaître sans laisser de traces. Mais une nationalité, un peuple nouveau, venait de naître. Les Deux-Siciles formaient un état auquel il ne manquait plus que le titre de royaume. Ces glorieux résultats éblouirent les regards des contemporains, qui n'en voyaient que le côté héroïque, et célébraient l'entreprise des Normands comme un des triomphes sans pareils de la chevalerie. Cette histoire, à leurs yeux, était une Iliade; un des premiers écrivains qui songea à retracer les prouesses des Normands les chanta en vers, et en fit un poëme épique (*a*). Les modernes ont suivi la même voie; ils ont vaguement parlé de l'astuce des Normands, expression qui a besoin d'être définie, sans expliquer en quoi elle consistait. Tel est le point fondamental sur lequel nous voulons insister : car, si la victoire s'explique par une supériorité militaire facile à constater, l'enfantement d'un peuple nouveau, la création d'un royaume, ne sauraient être attribués au hasard ou à la force brutale agissant seule. Les conquérants des Deux-Siciles, à notre avis, ne furent dispensés d'aucune des conditions nécessaires pour constituer un empire durable. Ils eurent en leur faveur l'opportunité des circonstances et tous les avantages moraux et sociaux qui justifient la victoire, en faisant durer ses résultats. Ces guerriers intrépides furent

(*a*) *Guglielmi Apuli historicum poema de rebus Normannorum*, etc., ap. Muratori, tom. V. Son poëme est certainement un des plus purs et des plus élégants du moyen âge; il embrasse de l'an 1017 à 1085. L'auteur écrivait entre les années 1088 et 1100.

en même temps de grands hommes d'état; ils comprirent les besoins des peuples qu'ils étaient appelés à gouverner. Robert Guiscard notamment lutta en perspicacité diplomatique contre la cour de Rome; il la désarma par sa souplesse, la vainquit par sa ténacité, et avança la soumission des Deux-Siciles autant par les combinaisons de sa politique que par sa tactique savante sur les champs de bataille. Pour mettre sous leur jour véritable les travaux héroïques des fils de Tancrède de Hauteville, il est donc nécessaire d'exposer la situation de l'Italie à l'époque de leur venue, les circonstances qui les devaient favoriser, la marche politique qu'ils adoptèrent, et les avantages dont ils dotaient le pays, toutes choses qui imprimèrent à leur établissement un caractère durable et définitif. Tels sont les points sur lesquels nous nous proposons de nous arrêter, en présentant une esquisse rapide de ce grand événement, apprécié jusqu'ici d'une manière incomplète et superficielle.

II. Depuis que l'empire romain était tombé sous les coups des Barbares, les provinces méridionales de l'Italie avaient été le théâtre de la lutte indécise de l'Orient et de l'Occident. Aucune puissance durable n'y avait pu subsister. Les Latins, les Grecs, les Lombards, les Sarrasins s'agitaient, les armes à la main, dans ce coin du monde, sans qu'aucun de ces peuples rivaux eût obtenu sur ses adversaires un triomphe définitif. Les Lombards, les premiers, avaient envahi les provinces transtibérines dans le courant du VIe siècle. Autharis, un de leurs rois, les avait traversées en vainqueur, sans rencontrer d'obstacles sérieux, et, parvenu à l'extrémité de la péninsule, il s'é-

tait écrié, en frappant de sa lance la colonne Rhegine. « Voilà la limite de l'empire des Lombards! (*a*) » Parole mémorable qui aurait restitué à l'Italie sa nationalité perdue, si elle se fût réalisée. Son expédition avait pourtant laissé des traces au delà du Tibre; il y avait fondé le duché de Bénévent (*b*) [589], qui devait durer plus longtemps que le royaume fédératif auquel cette nouvelle province était annexée. Mais Autharis n'avait pu s'assurer ni de Naples, ni d'Amalfi, et il s'était vu contraint de négliger la Sicile, sans laquelle la possession de la côte opposée a toujours eu quelque chose de précaire et de mal affermi.

Outre la Sicile, revenue aux Grecs depuis les expéditions de Bélisaire, les Césars byzantins avaient conservé une partie de l'ancienne Apulie avec les villes baignées par la mer Adriatique. Naples même, communauté gouvernée par un duc électif, n'appartenait point aux princes de Bénévent; elle reconnaissait la suzeraineté, à peu près nominale, des Césars de Constantinople. En face du duché lombard se trouvait donc une province greco-italienne, administrée par un exarque à qui les habitants du pays donnaient le nom de Catapan (*c*). Ces deux petits états,

(*a*) Paul Diac., lib. II, cap. 7 et 12.

(*b*) Leo Ost., lib. I, cap. 47. — Erkempert, *Chron. regn. Longob.*, ap. Muratori, tom. II. Cet écrivain du IXe siècle composa sa chronique au Mont-Cassin; il n'en reste qu'un abrégé, qui s'étend de 774 à 888. — Borgia, *Memorie di Benevento*. — Pellegrini, *Hist. princip. Longob.*, *Napoli*, 1643. — D. Blasi a rectifié la chronologie de Pellegrini à la fin de sa *Chron. des princes de Salerne* (en ital.). — Giannone, lib. IV, cap. 11.

(*c*) Κατάπαν. Les Normands traduisaient ce mot par Captapan, Achate-pain ou Acate-pain.

(Amat, livre II, chap. 15, *et passim*.)

rivaux ou ennemis, ne cessèrent de varier dans leur importance et leur étendue jusqu'au moment où toute l'Italie se trouva également menacée par la domination envahissante des Carlovingiens. Pépin le Bref et ensuite Charlemagne furent attirés au delà des monts par les souverains pontifes, qui se sentaient menacés dans leur existence politique par les rois lombards de Pavie. Ceux-ci poursuivaient leur plan de conquérir toute l'Italie pour n'en faire qu'un seul état. Ils avaient entrepris de subjuguer le duché de Rome, qui les séparait de la province de Bénévent. Les rois Luitprand et Astolfe se crurent au moment de réaliser leur dessein. Le dernier exarque venait d'être chassé de Ravenne (*a*) [752]. Rome isolée ne pouvait fournir une longue résistance. Contrarié par la première expédition de Pépin le Bref, que le pape Étienne III (*b*) était venu implorer en personne, Astolfe ne voulut point renoncer à l'exécution de son plan; il reparut subitement sous les murs de la ville de saint Pierre en 754, comptant gagner de vitesse les Francs, alliés du pape Étienne. Déjà il taxait les Romains à un sou d'or par tête, et les pressait de capituler par les plus terribles menaces :

— « Vous voilà enveloppés de toutes parts, criait-il » aux assiégés; viennent donc les Francs pour vous arra- » cher de mes mains! Ouvrez-moi la porte, la porte Sa- » laria, livrez-moi votre pontife, et je promets de vous » épargner; autrement vous périrez par le glaive, et vos

(*a*) Longin avait été le premier exarque, en 568; Eutychès fut le dernier. Giannone (livre V) et quelques autres placent la chute de l'exarchat en 751, mais à tort : car le pape Étienne III, élu en 752, occupait déjà le saint-siége. (Voir la *Chronol.* de Freher.)

(*b*) *Ann. metens.*, *ann.* 754. — *Steph. papæ ad Pipp. Epist.* 6.

» remparts seront abattus sans que vous puissiez échap-
» per à mes coups (*a*)... »

Mais la ville résista courageusement à ses attaques de nuit et de jour (*b*); elle donna le temps à Pepin le Bref d'accourir en armes et de frapper le royaume des Lombards dans son existence, en le démembrant au profit du Saint-Siége, et en le soumettant à un tribut. Charlemagne lui porta les derniers coups, et il envoya mourir obscurément dans un cloître le dernier roi de Pavie, tombé en son pouvoir (*c*) [774]. Non content d'avoir soumis le nord de l'Italie et agrandi la puissance temporelle des papes, il entreprit de réduire à sa vassalité les provinces méridionales. Roi de Lombardie par la conquête, il réclama l'hommage d'Arékis, duc de Bénévent, qui avait pris le sceptre et la couronne en signe d'indépendance, et s'avança avec une armée jusqu'aux portes de Gaëte (*d*). Trop faible pour résister à cette redoutable invasion, Arékis céda à la nécessité et consentit même à faire graver le nom de Charlemagne sur ses monnaies (*e*) [787].

(*a*) « Aperite mihi portam Salariam et ingrediar civitatem, et tradite mihi pontificem vestrum et patientiam ago in vobis. Si minus ne, muros evertens, uno vos gladio interficiam, et videam qui vos eruere possit de manibus meis... Ecce circumdati estis a nobis : veniant nunc Franci, et eruant vos de manibus nostris ! »

(Cod. Carol., *Epistol. IV.*)

(*b*) Fortissima prælia die noctuque cum pessimo furore incessantur... (*Ead. epist.*)

(*c*) Paul Diac., *Hist. Longob.*, lib. III, cap. 8. — *Ann. Bertiniani, ad ann.* 774.

(*d*) *Chron. Regin.*, lib. II.

(*e*) *Anonym. Salernit. Chron.*, ch. 18, ap. Muratori, tom. II. — Des exemplaires de ces monnaies se trouvent dans le cabinet des médailles de Vienne.

Grimoald III, bien qu'il eût été élevé en ôtage dans le palais du roi franc, et qu'il eût promis sa ratification au traité subi par son père, ne tarda pas à le trouver trop lourd; et quand le jeune Pepin, à qui Charlemagne avait accordé le royaume d'Italie, vint réclamer, en vertu de la foi promise, le tribut et l'hommage, le prince lombard lui répondit par deux vers latins dans lesquels il déclarait que, « libre par sa naissance du côté de son père et de sa mère, il espérait, avec l'aide de Dieu, conserver sa liberté native (*a*) [793]. » Cette fière parole engendra une guerre acharnée, que Grimoald soutint jusqu'à sa mort, arrivée treize ans plus tard [806].

Après lui, les Bénéventins consentirent à acheter la paix au moyen d'un léger tribut.

La domination carlovingienne avait profondément modifié la situation politique de l'Italie par la ruine du royaume de Pavie et par les accroissements qu'elle avait donnés aux domaines du Saint-Siége; mais l'état des provinces du sud était toujours le même. Les rois francs, les Grecs et les Bénéventins, continuaient à s'y trouver en présence dans des rapports de lutte et d'inimitié, quand de nouveaux conquérants, d'origine étrangère, accourus du fond de l'Orient, vinrent compliquer cette situation fâcheuse, accroître l'anarchie régnante et plonger les habitants de la Pouille et des Calabres dans un abîme de maux.

Après avoir conquis l'Afrique et l'Espagne avec une ra-

(*a*) ...Liber et ingenuus sum utroque parente :
Semper ero liber, credo, tuente Deo.

(D. Blasi, *Chroniq. des princes de Salerne* (en italien), *Bibl. de Naples.*)

pidité inouïe dans les fastes du monde, les Arabes, dont le fanatisme n'était point refroidi, malgré deux cents ans de combats, se signalèrent, au commencement du IXe siècle, par de nouveaux empiétements sur la chrétienté.

Jaloux du succès des Maures espagnols, qui venaient de conquérir sans efforts l'île de Candie [824], les Aglabites de la côte d'Afrique avaient besoin d'illustrer leur usurpation récente (*a*) par une glorieuse entreprise, et ils résolurent la conquête de la Sicile. En 827, ils débarquèrent dans cette île (*b*), la perle de la Méditerranée, avec l'intention de n'en plus sortir. La lutte dura plus de 150 ans, à cause de l'impéritie des Arabes dans l'art d'assiéger les places; mais, dans l'impatience de leur prosélytisme, ils n'hésitèrent pas à faire de ce poste nouveau, à peine envahi, un centre d'opérations et un front d'attaques contre l'Italie. « Cette race barbare, dit un écrivain

(*a*) Ibrahim Ben-Aglab se déclara indépendant dans la ville de Kaïroan (rég. de Tunis) après la mort d'Aroun-al-Raschid, calife de Bagdad en 809; il fonda la dynastie des Aglabites.

(*b*) La première incursion des Arabes sur les côtes de Sicile remonte en 647. (Assemanni, *Hist. ital. vet. script.*, tom. II, cap. 7; — Fazello, *De rebus sicul.*, t. VI.) — Euphémius, patrice de Sicile disgracié, introduit les Arabes dans l'île en 827. Ils occupent la même année Mazzara et Agrigente. Messine tombe en leur pouvoir en 831, et Palerme, dont ils font leur capitale, en 835. — Enna (Castro Giovanni, *l'Inespugnabile*) est soumise en 859; Syracuse prise d'assaut et saccagée après une héroïque résistance en 878; Catane, en 880. Enfin Taormine, dernière ville appartenant aux Grecs, ne fut prise qu'en 962. Fazello, *De rebus siculis*, lib. VI. — Cedrèn., t. II. — Baronius, *ad ann.* 827. — *Le Novaïri*, trad. par Caussin.— *Chron. arab. de Cambridge*, trad. en lat. par Caruso; elle s'étend de l'an 832 à 965; son auteur est inconnu.

ecclésiastique (*a*), s'élançant au dehors avec la fureur d'un torrent, semblait ne mettre à ses déprédations et aux massacres dont elle se souillait d'autres bornes que l'univers. » Bientôt plusieurs ports de mer, qui donnaient entrée dans le pays, tombèrent entre leurs mains, tels que Brindes [836]; Tarente [842]; Misène, où ils pouvaient faire hiverner leurs navires [865]; ainsi que plusieurs forteresses qui servaient de dépôts à leurs pirateries : Lucéria, Venouse, Matéra et Canova. On les vit même tirer parti des discordes des Lombards, pour multiplier les stations fortifiées qu'ils avaient dans l'intérieur des terres. Docibilis, duc de Gaëte révolté, les installa, aux bords du Garigliano (*b*), dans un camp retranché, d'où ils menaçaient Rome et toutes les provinces centrales [877].

Le duché de Bénévent, qui seul pouvait opposer aux « païens (*c*) » une puissante barrière, était déchiré par des guerres intestines et s'était fractionné en plusieurs principautés indépendantes et rivales. De ses débris s'étaient formés les duchés de Salerne, de Capoue et de Bénévent [852]. Le duché de Naples, lui-même, avait vu s'élever dans son sein les trois petits états séparés, d'Amalfi, de Sorrente et de Gaëte; enfin l'abbé du Mont-Cassin, enrichi par les libéralités que les Lombards lui prodiguaient « pour le salut de leur ame » [*d*], était devenu seigneur de la contrée de San-Germano et ne recon-

(*a*) Baronius, *ad ann.* 829.

(*b*) Erkempert, *Chron. regn. Longob.*

(*c*) Amat, *L'Yst. de li Norm.*, livr. I, ch. 17, *et passim.* — Grégoire VII les désigne ainsi dans ses bulles : *Qui cum eo contra paganos peccaturi sunt*..... Greg. VII, *Epist. Arnald. episc. Acharunt.*, lib. I.

(*d*) *Liutprandi leges*, lib. I, cap. 6, ap. Canciani, tom. I.

naissait point d'autre suzeraineté que celle du Saint-Siége (*a*). Les chrétiens désunis n'offraient plus qu'une proie facile à l'islamisme triomphant.

Le signal de la résistance partit de Rome. Le pape Léon IV, dans l'année qui précéda son pontificat, avait vu les infidèles mettre le feu aux faubourgs de la ville éternelle et saccager les deux basiliques de saint Pierre et de saint Paul (*b*) [846]. Deux ans auparavant, une bande de Sarrasins (*c*), pénétrant dans l'intérieur du pays, avait ruiné de fond en comble l'abbaye du Mont-Cassin. Enflammés par leurs succès précédents, les Arabes Siciliens assemblent la plus nombreuse armée qu'ils eussent dirigée sur le continent italique, et viennent débarquer à l'embouchure du Tibre pour frapper le christianisme au cœur, en s'emparant de la ville « du vieux Pierre ». En ce moment d'extrême péril, Léon IV se dévoua à la défense de la foi et de ses sujets et se conduisit comme un homme des beaux jours de Rome antique. Il se rendit sur la place du peuple, en habit militaire et l'épée à la main, pour convoquer les Romains à la défense de la religion et de la patrie. Le peuple, saisi d'admiration et d'enthousiasme, s'enrôle, comme au temps des consuls, sous les drapeaux du père des chrétiens, et le pontife,

(*a*) D'après le livre terrier rédigé sous Guillaume II, l'abbaye du Mont-Cassin fournit pour la croisade 60 chevaliers et 200 vassaux. *De Cassinensi ditione temporali*, Angel. de Nuce, ap. Muratori, tom. IV, p. 265.

(*b*) Baronius, *Ann. eccl. ad ann.* 847, § 14 ; Anast. Biblioth., *eod. anno, Vit. Leon. pap.* IV.

(*c*) Scharky, *Orientaux*. De toutes les étymologies, celle-ci paraît la plus raisonnable. Pococke, *Specim. hist. Arab. Oxoniæ*, 1806.

à la tête d'une armée de volontaires, descend à l'embouchure du Tibre, où il force les infidèles à se rembarquer. La Providence elle-même semble se déclarer en faveur des chrétiens : une tempête horrible, qui survient tout à coup, engloutit dans les flots « les païens » que le fer avait épargnés (*a*) [849]. Après son retour, Léon IV fit rétablir la ville de Centocelle, ruinée par les Musulmans (auj. Civitta-Vecchia), et entoura l'église des saints Apôtres d'une enceinte fortifiée qui reçut le nom de *Cité Léonine*. Rome était sauvée, mais l'Italie demeurait en proie aux courses meurtrières et déprédatrices des enfants du Prophète.

Un autre champion vint tenter, après le pape Léon, la délivrance de l'Italie. Appelé par l'abbé du Mont-Cassin, Louis II, arrière petit-fils de Charlemagne, envahit deux fois la Pouille et la Campanie. En 851, il refoula les Musulmans jusque dans Bari, et fit trancher la tête à tous ceux qui étaient tombés entre ses mains. Dix-huit ans plus tard, Louis II reparut avec une armée pour assiéger Bari, la plus forte place des Arabes, et, grâce au concours de la flotte grecque qui bloquait le port (*b*), il réduisit cette place redoutable après un siége de trois ans (*c*) [871]. Ce fut là son suprême effort contre l'islamisme. Ce brillant suc-

(*a*) Baronius, *ad ann.* 849 ; Anast. Biblioth. *eod. anno.* Leo Ostiensis — Erkempert. — Platina, *Storia delle vite de' sommi pontifici.* Venise, 1622, fol. 95.

(*b*) Quadringentarum navium classem Barim misit (*Basile*). Romuald. ap. Murat, tom. VII.— *Rer. ab. Arab. in Italia*, J.-G. Wenrich. *Lipsiæ*, 1845, p. 83.

(*c*) Baronius, *ad ann.* 870.— Leo Ost., 871.— Const. Porphyrog. et Cedrenus mettent la prise de cette ville en 868, époque où le siége commença.

cès avait excité la jalousie des princes lombards, dont il exigeait le service de vassalité ; craignant de lui voir réunir toute l'Italie transtibérine sous sa domination, ceux-ci lui tendirent des embûches dans lesquelles il tomba. Arékis, duc de Bénévent, au profit duquel Bari avait été prise, surprend l'empereur, dans le palais qu'il lui avait assigné pour demeure, et le plonge dans un cachot avec l'impératrice et tous les officiers de son escorte (*a*).

Cet odieux attentat excita une vive indignation dans toute l'Europe, et surtout dans l'Italie franque, où se trouvaient disséminés les vieux soldats que l'empereur avait licenciés après la brillante campagne qui venait de finir. Ils se levèrent spontanément, résolus de voler à la délivrance de leur maître. En marchant, ils s'animaient à la vengeance par des chansons guerrières, mélange curieux de mots latins et d'expressions barbares : « Écoutez, li-
» mites de la terre, écoutez avec horreur, avec tristesse
» le crime qui a été commis dans la ville de Bénévent!
» Ils ont arrêté Louis le Saint, le Pieux, Auguste (*b*)... »

Le prince de Bénévent, tremblant pour les suites de sa félonie, se décida à mettre l'empereur en liberté ; mais il lui fit jurer solennellement, sur les reliques des saints et sur les évangiles, qu'il ne tirerait aucune vengeance de son emprisonnement, et qu'il ne remettrait jamais les pieds sur le territoire bénéventin.

(*a*) Pellegrini, *ut supra*. — Erkempert. — *Chron. anonym. Salern.*, cap. 109, § 34.

(*b*) *Audite, omnes fines terræ, horrore cum tristitia,*
Quale scelus fuit factum Benevento civitas;
Lhudicicum comprenderunt Sancto, Pio, Augusto.

(Dissertat. de M. Ern. Falconet, dans la *Correspond. des écoles catholiq.*, juin 1828.)

Louis II ne se crut point engagé par un serment que la violence seule lui avait arraché. Il s'en fit délier par le pape Jean VIII et descendit encore une fois dans les provinces du sud; mais il s'acharna vainement contre les murailles de Bénévent. Les assiégés, qui lui prodiguaient d'insultantes railleries du haut des remparts, le contraignirent par leur résistance obstinée à signer un traité de paix, en vertu duquel la principauté était à jamais détachée du royaume d'Italie. Louis II mourut l'année suivante, et toute espérance de réunir les provinces méridionales en un corps de nation compacte et indépendant s'éteignit avec lui. (*a*) [875].

A la nouvelle de la mort de Louis II, les Sarrasins, débarrassés d'un si redoutable adversaire, recommencent à saccager sans pitié la Pouille et les Calabres. La misère et le désespoir y devinrent si grands que les princes du pays, frappés du vertige de la peur, furent réduits à s'humilier devant les plus cruels ennemis de leur culte. Naples, Amalfi, Salerne, signent avec les émirs sarrasins une alliance offensive dont le premier article devait être l'envahissement du territoire de saint Pierre et une attaque contre Rome. Jamais le Saint-Siége ne fut si près de sa ruine. Jean VIII l'occupait alors, pontife digne d'un meilleur temps, qui usa obscurément son règne à cette œuvre pénible du salut de l'Italie. Il fit retentir toute l'Europe de ses prières et de ses plaintes, adressant alternativement ses lettres et ses exhortations impuissantes à Charles-le-Chauve, aux évêques de France, à Lambert, duc de Spolète, au duc de Naples, au préfet d'Amalfi (*b*).

(*a*) *Anonym. Salern.*, cap. 119.

(*b*) Baronius, *ad ann.* 876. — Johan. VIII, *Epist.*, ap. Duchesn., lib. III.

Il fit rougir les Napolitains et les Lombards de Bénévent de l'alliance monstrueuse qu'ils avaient contractée avec les ennemis du nom chrétien.

Une petite révolution, qui éclata à Naples, lui donna quelques lueurs d'espoir. Athanase, évêque de cette ville, fit révolter le peuple contre le duc Sergius, l'allié des Arabes; il le saisit dans son palais et lui fit crever les yeux. Jean VIII, qui n'avait pas le choix de ses moyens de salut, adressa à l'évêque des félicitations (*a*).

Cependant l'Église était toujours au bord du précipice. Les Sarrasins de la station du Garigliano avaient assemblé toutes leurs forces et s'apprêtaient à marcher sur Rome. Le pape, ayant reçu quelques troupes du duc de Spolète, imite le courageux exemple de Léon IV, et parcourt les rangs de sa petite armée, monté sur un cheval superbe, le front couvert d'un casque à panache, avec la lance à la main (*b*); il promet à ses soldats de mourir à leur tête et les encourage à sauver la patrie en ce monde, pour obtenir la vie éternelle dans l'autre (*c*) [876].

Un déplorable contre-temps vient accabler le pontife et briser dans ses mains les armes de la résistance. La mort de Charles-le-Chauve, le plus puissant de ses protecteurs [877], le livre sans défense aux insultes de l'aristocratie romaine, révoltée sous le spécieux prétexte de défendre les droits des Carlovingiens allemands à la couronne impériale, mais en réalité pour tenir la papauté en tutelle. Les nobles poursuivaient depuis long-temps ce projet hardi, et le réalisèrent, au milieu d'une effroyable

(*a*) Erkempert, num. 39.
(*b*) Baronius, *ad ann.* 876.
(*c*) Erkempert, num. 40.

anarchie, dans le siècle suivant. La faction germanique souleva donc la ville de Rome (*a*). Jean VIII, pressé entre deux ennemis également implacables, fut réduit, malgré ses généreuses pensées, à se renfermer dans la *cité Léonine*, où il soutint un siége et résista pendant un mois à tous les assauts (*b*). Il n'échappa à cette crise que par une transaction humiliante : à la faction qui en voulait à sa vie il préféra les Sarrasins, qui ne demandaient que de l'or; il abaissa devant eux la majesté du Siége de saint Pierre, et leur acheta la paix moyennant un tribut de 25,000 marcs d'argent (*c*), sacrifice inutile ; les Arabes n'en continuèrent pas moins leurs sanglantes incursions. Le pontife, du haut de sa forteresse, les voyait passer impunément le Tibre entre Rome et Tivoli. Cette année même, ils envahirent la marche d'Ancône et vinrent saccager tout le pays jusqu'à Ravenne (*d*) [878].

Pressé par la faction allemande, et n'espérant aucune délivrance, le pape s'échappe de la « cité Léonine », et vient en France chercher des auxiliaires; mais il trouve le pays désolé par les courses des Northmans et bouleversé par les guerres privées, sous le règne de Louis le Bègue, un des rois fainéants. Pour ressource dernière, il confère le titre de roi à Boson, duc de Provence; mais il n'en obtient que de vaines promesses. Jean VIII découragé revint comme il était parti. Abandonné du monde entier, il s'adresse enfin à Constantinople, et, cédant aux aiguil-

(*a*) Anast. Bibl. *ad ann.* 877. ap. Murat. t. III.— Baronius, *eod. ann.*

(*b*) Johan. VIII, *Epist.*, ap. Duch., lib. III, cap. 28.

(*c*) Huit millions et demi. Leblanc, *Traité des monnaies*, t. I. — Baron., *ad ann.* 878.

(*d*) *Spicileg. Ravennat. hist.* III.

lons de la nécessité, il achète la bienveillance impériale en confirmant la dignité de patriarche à Photius, l'auteur du schisme, que ses devanciers et lui-même avaient naguère frappé d'anathème (*a*).

Le scandale fut au comble dans l'Église. Un pape reconnaître et sanctionner l'apostasie! « Ne doit-on pas re-
» garder comme une femme, dit l'historien des papes,
» celui qui n'a pas su résister à un intrus, à un eunu-
» que! » (*b*) De cet acte de faiblesse naquit peut-être la fable de la papesse Jeanne (*c*) qui a traversé les âges, et dont la mémoire de Jean VIII pourrait être frappée.

L'infortuné pontife ne cédait pourtant qu'à la tyrannie des circonstances. Les saccagements de l'Italie continuaient sans interruption; partout on ne voyait qu'églises profanées, villes en ruines, cadavres sans sépulture (*d*). Rien n'avait échappé à la férocité des Sarrasins dans les provinces de Bari et de Bénévent. Ils venaient d'emporter d'assaut le monastère de Saint-Vincent, bâti près du Vulturne; les moines, qui fuyaient, furent atteints et massacrés (*e*), au nombre de cinq cents, dans une plaine qu'on nomma depuis « le champ des martyrs » [882].

(*a*) Baronius, *ad ann.* 879, LXXXI. — Erkempert, *eod. ann.*

(*b*) Id., *eod. loco.*

(*c*) La plupart des historiens qui en ont parlé placent la papesse Jeanne entre le pontificat de Léon IV et celui de Benoît III (855). Platina croit à la réalité de cette fable, et n'accuse pas le pape Jean VIII.

(*d*) Erkempert, *ann.* 881, ap. Muratori.

(*e*) *Decollati fuere.* — Baron, *ad ann.* 882. — Fleury, *Hist. eccl.*, t. VII. — L'auteur de la Chronique du Vulturne, *Benedict. Ejusd. monast. monach.*, place à tort le massacre en 888. Son ouvrage fourmille d'erreurs et d'inepties. Il écrivait vers l'an 1108. (Murat. t. I, p. 11.)

A la réception de ces tristes nouvelles, Jean VIII écrivit de nouveau à toutes les puissances chrétiennes, mais sans obtenir de résultat. Dans sa lettre à l'impératrice d'Occident, il poussait un dernier cri d'impuissance et de désespoir : « Ah ! ce n'est pas pour moi, disait-il, que j'implore » votre protection, mais pour l'Église de Dieu ; car moi, » je vais bientôt mourir » (*a*). Il succomba, en effet, quelques jours après (*b*) [882].

En faisant voir que la papauté, à son tour, était incapable de sauver l'Italie, nous n'avons pu résister au désir de réhabiliter, en passant, cet héroïque vieillard, dont les faiblesses doivent être imputées à la nécessité qui le pressait au milieu de cet âge de fer. Qu'on le transporte, en effet, sur un autre théâtre, en des temps meilleurs, et Jean VIII eût laissé dans l'histoire un grand souvenir. Il faut bien l'avouer, si l'histoire est parfois impartiale, elle est plus souvent encore indifférente dans les jugements qu'elle accrédite sur les hommes et les événements du passé.

Après la mort de Jean VIII, la papauté, jouet des factions qui se disputaient la puissance à Rome, tomba dans une dégradation profonde, qui se prolongea pendant près de deux siècles, et dont elle ne fut tirée que par l'avénement de Grégoire VII ; mais alors l'œuvre des Normands était commencée pour la délivrance et la régénération du sud de l'Italie. Pendant le dixième et la première moitié du onzième siècle, la corruption des mœurs devint même si grande à Rome, que, pour désigner un homme à la fois

(*a*) Duchesne. — Johan. VIII, *epist.* III, 29.

(*b*) Erkemp., *ad ann.* 882. — Pellegrini. — Giannone. — Baronius, *ad ann.* 882, LXXXII.

lâche, perfide et vicieux, on lui appliquait le sobriquet de Romain (*a*).

Une dernière puissance vint encore tenter la fortune sur ce brulant théâtre, avec des ressources militaires infiniment supérieures à tout ce qu'on avait vu : elle y essuya les mêmes affronts et demeura frappée de la même impuissance.

La maison de Saxe tenait alors la place des Carlovingiens, descendus dans la tombe, et l'Allemagne, rangée sous ses lois, s'était emparée de la prépondérance sur tous les peuples de l'Occident. Otton le Grand, le vainqueur des Hongrois, était le véritable dominateur de son siècle. Quand il vint à Rome, en 962 (*b*), pour y recevoir la couronne impériale et le titre de roi d'Italie, il exigea, comme Charlemagne, l'hommage des ducs de Capoue et de Bénévent, auxquels il offrit en retour son appui contre les Grecs et les Sarrasins. Son fils, Otton II, voulut aller plus avant : ayant épousé la princesse Théophanie, fille de l'empereur Romain le Jeune (*c*) [972], il prétendit que le thème bysantin, formé de la Pouille et des Calabres, devait constituer la dot de l'impératrice, et résolut d'entrer en jouissance par la force des armes. Effrayés des progrès des Grecs depuis l'alliance impie qui les unissait avec les Sarrasins, les princes lombards l'encourageaient à la conquête et lui promettaient leur concours comme vassaux de l'empire. Otton croyait marcher

(*a*) Luitpr., *Chron. rer. ab Europ. imp. et reg. gest.*, lib. VI. Sa chronique s'étend de l'an 891 à 946.— Pfeffel, tom. I, p. 147.

(*b*) *Ann. Fuld.*, lib. IV.

(*c*) Baron., tom. XVI. — *Ann. Fuld.*, *loco citat.* — Sismondi, *Rép. ital.*, tom. I. — Pfeffel, tom. I, *ad ann.* 981, p. 140.

à une victore facile : il rencontra ses ennemis coalisés près de Basantello (*a*), et engagea l'affaire sans balancer ; mais son armée fut complètement taillée en pièces. L'empereur fugitif échappa avec peine à la destruction générale de ses troupes et se sauva, dans une barque de pêcheurs, à Rosciano (*b*) [982]. Il mourut avant d'avoir quitté l'Italie, théâtre de sa défaite [983].

Ainsi toutes les tentatives de conquête, d'unité, de constitution nationale, au sud de l'Italie, avaient avorté. Lombards, Grecs, Francs, Sarrasins, Allemands, tous étaient venus essayer leurs armes sur cette arène sanglante, et les efforts de chacun avaient été vains. Les papes, trop faibles et trop occupés dans Rome, ne pouvaient affranchir le pays du brigandage séculaire des Arabes, et se trouvaient moins que jamais en mesure de marcher sur les traces de Léon IV et de Jean VIII ; les Grecs opprimaient, bien plus qu'ils n'administraient, leurs provinces (*c*) : le schisme d'ailleurs établissait entr'eux et la population indigène une barrière infranchissable ; les princes lombards, divisés eux-mêmes, étaient incapables de tout généreux concert, en vue du bonheur d'un pays dont seuls ils avaient la langue, la foi et les mœurs (*d*) : on ne découvrait pas d'où la délivrance pouvait sortir, et pourtant la situation était devenue intolérable.

C'est alors qu'une poignée d'aventuriers occidentaux, pèlerins par occasion, parurent sur cette terre opprimée, et vinrent jeter le poids de leur épée dans la balance.

(*a*) Busantello. Pfeffel, tom. I, p. 140.
(*b*) Leo Ost., lib. II.
(*c*) *Anonym. Salern.*, n. 59. — Luitpr., lib. VI, cap. 12.
(*d*) Leo Ost., *passim*.

Soutenus par une grande énergie morale et par une valeur à toute épreuve, ils apportaient avec eux une haute indépendance personnelle, un enthousiasme religieux; précurseur des croisades, en même temps qu'une rare entente de leurs intérêts; ils connaissaient une organisation politique infiniment supérieure à celle de l'Italie, ils allaient donner aux populations opprimées un avenir national, et par conséquent une patrie : tous ces éléments de succès qui étaient en eux, concourant avec la faveur des circonstances, devaient renverser tous les obstacles et consolider leur conquête une fois accomplie.

III. On a pu voir, par l'exposé qui précède, que rien n'étant à sa place légitime dans l'Italie méridionale, les fils de Tancrède arrivaient à propos pour tirer ce pays d'une oppression et d'une misère indicibles. Une seule puissance, qui voyait loin dans l'avenir, la cour de Rome, avait intérêt à empêcher l'établissement d'une nationalité trop redoutable sur sa frontière méridionale; mais le Saint-Siége voulait avant tout opposer une digue au débordement de l'Islamisme : tel était pour lui le besoin du moment; et, plus tard, quand il songea à revenir sur les faits accomplis, les Normands étaient devenus trop forts: il n'était plus temps.

Il nous reste à montrer comment cette épopée de la conquête normande fut toujours accompagnée de prudence, de souplesse, de respect pour les intérêts actuels; comment elle s'affermit par des bienfaits, par la modération et par la justice. Les exploits militaires des conquérants frappent d'abord les regards et sont faciles à retracer; mais les mobiles secrets de leurs actes sont

moins saisissables, et l'on est exposé à les méconnaître, quand l'ignorance et la grossièreté d'une époque, telle que le XIe siècle, viennent se joindre à l'insuffisance des monuments écrits. La fondation du royaume des Deux-Siciles n'a pas échappé à cette fatalité historique.

Amenés par un hasard providentiel sur le territoire de la Campanie, les Normands n'eurent pas tout d'abord conscience des hautes destinées qui les attendaient. Vers l'an 1016 (*a*), quarante pèlerins abordent au port de Salerne sur une nef amalfitaine (*b*). Fatigués des longueurs du voyage, ils se proposaient de goûter un peu de repos dans cette ville chrétienne, avant de regagner leur patrie. Gaymar III, qui régnait à Salerne, leur offrit une généreuse hospitalité (*c*). L'occasion se présenta bientôt d'acquitter leur dette envers ce prince. Une flotte musulmane parut à l'horizon; elle venait réclamer le tribut ou la rançon au prix de laquelle les Salernitains avaient déjà acheté bien des fois (*d*) une sécurité précaire. Gaymar essaya de résister à l'ennemi.

Les Sarrasins, au nombre de vingt mille, débarquent sur la plage, en face de la ville, alors située sur le penchant d'une montagne, à la cime de laquelle était bâti un château-fort

(*a*) Lupi Protospapæ *Chron.*, *ad ann.* 1016. — *Anonym. Barensis Chron.*, *eod. ann.*, ap. Muratori. — Nous adoptons cette date contestée, en nous fondant sur ces deux chroniqueurs contemporains et sur l'autorité de Pagi. Not. ad. Baron., tom. XVI, p. 501.

(*b*) Simonde Sismondi, *Rép. ital.*, tom. I, p. 277.

(*c*) Ad refocillandum restituit. (Ord. vit., lib. III.)

(*d*) Singulis annis veniebant. (Leo Ost., lib. II, cap. 37.)

dont l'enceinte et les murs subsistent encore (*a*). C'était là que résidaient les princes du pays. Les pèlerins, indignés de voir des chrétiens tributaires des infidèles, demandent des armes et des chevaux ; ils tombent à l'improviste sur les Sarrasins (*b*) et les obligent à se rembarquer. Mais quand le prince de Salerne voulut les récompenser d'un si grand service, ils repoussèrent ses présents, en lui déclarant qu'ils avaient combattu, non pour « mérite de deniers, mais pour l'amour de Dieu » (*c*). Ils refusèrent aussi de s'engager à son service, malgré les plus belles offres de fortune, tant leur impatience était grande de retourner dans leur patrie. Ces premiers mouvements de générosité étaient bons ; mais, suivant la marche habituelle du cœur humain, les actes qui suivirent furent moins désintéressés. D'autres chevaliers neustriens, attirés par les merveilles de l'Italie et par les promesses de Gaymar (*d*), vinrent s'enrôler à son service et à celui des princes voisins, moyennant salaire. Simples condottieri, sans arrière-pensée politique, les Normands combattirent d'abord loyalement pour tous ceux qui les payaient.

(*a*) In herbosa planitie quæ inter urbem et mare sita est.

(Leo Ost., lib. II, cap. 37.)

La ville de Salerne est aujourd'hui descendue au bord de la mer, dont elle couvre le rivage.

(*b*) Inopinati super eos irruunt. (Leo Ost., *loco citato*.)

(*c*) Mès li Normant non vouloient prendre mérite de denier de ce qu'ils avoient fait por lo amor de Dieu.

(Amat, *L'Yst. de li Norm.*, liv. I, ch. XVII.)

(*d*) Legatos suos in Normannia dirigit.

(Leo Ost., lib. II, cap. 37.)

La première bande qui parut dans les plaines de la Pouille était sous les ordres d'Osmond Drengot, de la famille des sires de Quarrel (*a*); il était accompagné de ses trois frères, tombés, comme lui, dans la disgrâce de Richard duc de Normandie (*b*). Ces pionniers de la conquête normande étaient de véritables chercheurs d'aventures. Ils se rendaient en pèlerinage au mont Gargano (*c*), se fiant aux hasards de la route pour occuper leurs bras. Ils furent tirés d'incertitude par la rencontre qu'ils firent, dans les défilés de la montagne, d'un citoyen de Bari; celui-ci, nommé Melès ou Melo, avait été chassé de sa ville natale, pour avoir tenté de la soustraire au joug tyrannique des Catapans grecs (*d*). Il implora l'assistance des chevaliers étrangers, qui débutèrent par se vouer à la défense de ses intérêts privés ou patriotiques. Les princes lombards du voisinage, toujours disposés à nuire aux Grecs, offrirent des secours, et bientôt les troupes byzantines, culbutées dans quatre combats par la valeur

(*a*) La famille de Quarrel possédait la seigneurie de Condé, près d'Alençon. Elle a laissé son nom à plusieurs endroits, tels que Linnière-la-Quarelle, Vilaine-la-Quarelle.

(*Mém. histor. sur Alençon*, Odolant-Desnos, t. I, p. 145.)

(*b*) Osmond avait été disgracié pour avoir tué un des favoris de Richard, qui avait déshonoré sa fille. *Sese de stupro filiæ ejus in audientia optimatum jactaverat.* (Ord. Vit., lib. III.)

(*c*) Tibi, Michaele, voti
Debita solventes.

(Gugl., Ap. lib. I.)

(*d*) Sese Longobardorum natu civemque fuisse
Ingenuum Bari patriis respondit at esse
Finibus extorrem, græca feritate coactum.

(Gugl. Ap., lib. I.)

des aventuriers, furent réduites à se confiner dans les villes maritimes. L'empereur Basile se décida à un grand effort pour ressaisir le territoire qui lui échappait (*a*). Il ouvrit son trésor, enrôla une armée de mercenaires; et un seul jour de revers fit perdre aux Normands tout ce qu'ils avaient conquis. L'armée grecque leur offrit le combat au pied du mont Vultur, dans la plaine de Cannes, que le souvenir d'Annibal a immortalisé, et que les habitants du pays nomment encore « la plaine du sang. » Le petit corps des aventuriers y fut enveloppé par des bataillons épais comme des essaims sortant de la ruche (*b*); et de deux cents Normands, il n'en resta guère que dix [1019]. Mélès, vaincu, se réfugia en Allemagne, où il mourut [1020]. Dato, son frère, s'était sauvé dans la tour du Garigliano, sous le bouclier de deux frères, Pandolfe, prince de Capoue, et Atenolfe abbé du Mont-Cassin. Mais ceux-ci, qui venaient de prendre part aux hostilités contre l'empereur, ne songèrent qu'à acheter leur pardon en trahissant cet infortuné. Dato, livré à

(*a*) Et de ce o grant dolor l'empereor, et manda grant multitude de gent, et ordena la tierce bataille, et la quarte et la quinte.

(Amat, *L'Yst. de li Norm.*, lib. I, chap. 19.)

— Li empereor manda domps et manda tribut en toutes pars, et ovri son thesaure. (*Id.*, lib. I, ch. 21.)

(*b*) La multitude de la gent de lo empereor aloient par lo camp, comme li ape quand il issent de lor lieu quant il est plein.

(Amat, liv. I, ch. 21.)

(*c*) *Anonym. Bar.*, *ad ann* 1020. — Lup. Protosp., *ibid.*

Et fut souterré en l'église de Babiparga (Bamberg).

(Amat, liv. I, ch. 23.)

l'ennemi, fut traîné à Bari sur un âne, cousu dans un sac et jeté à la mer en compagnie d'un singe, d'un coq et d'un serpent (*a*). L'abbé du Mont-Cassin avait du moins stipulé la vie sauve pour les Normands, qui avaient conservé leur fidélité à Dato et s'étaient enfermés avec lui dans la forteresse.

Henri, empereur d'Allemagne, qui avait encouragé le soulèvement, résolut à son tour d'intervenir, sous prétexte de venger Mélès, mais en réalité pour arrêter les progrès des Grecs (*b*). A l'approche des Allemands, l'abbé du Mont-Cassin prit la fuite, et résolut de gagner Constantinople; mais il fut englouti par une tempête dans les flots de l'Adriatique (*c*). Pandolfe, dépouillé de sa principauté, fut emmené, avec une chaîne au cou (*d*), au delà des Alpes. On lui donna Pandolfe de Téano pour successeur à Capoue (*e*).

A l'arrivée de l'empereur, les Normands s'étaient empressés de se ranger sous ses ordres, et, après son départ, ils continuèrent, en son nom, les hostilités contre les Grecs. Milice gratuite de l'empire d'Occident, ils trouvaient ainsi le moyen de cacher leur ambition à tous les regards. Ils avaient alors pour chef Toustain Scitel, dont les chro-

(*a*) *Insutum culleo*. Leo Ost., *Chron. S. M.-Cassinens.*, lib. II, c. 38.

(*b*) Rod. Glaber, lib. III, cap. 1, D. Bouquet.

(*c*) Hydruntum mare ingressurus perrexit, conscensaque navi, naufragium passus, atque demersus est.

(Leo Ost, lib. II, cap. 39.)

(*d*) Toutes foiz fu il parti de la de li Alpe, liez de une catène en lo col. (Amat, liv. I, ch. 24.)

(*e*) Amat, liv. I, ch. 26.

niques rapportent des traits de force qu'on croirait volontiers fabuleux (*a*).

Un jour il arracha une chèvre de la gueule d'un lion, saisit l'animal furieux dans ses bras nus, et le jeta par dessus une muraille, comme il aurait fait d'un petit chien (*b*). Il périt bientôt après dans une entreprise non moins merveilleuse, en combattant un énorme serpent, contre lequel les habitants de la Pouille avaient armé son bras, lutte probablement allégorique contre le schisme byzantin ou le « paganisme » des musulmans.

Après avoir aidé au renversement du perfide Pandolfe, les Normands, pour occuper leurs loisirs, prêtèrent, en véritables condottieri, leur secours à Gaymar de Salerne, pour rétablir ce même prince, qui était son beau-frère [1028]. Pouvaient-ils faire moins pour un allié et un ami? Pandolfe de Téano, à qui l'empereur avait cédé la principauté, en fut expulsé, et trouva un refuge, avec sa famille, auprès de Sergio duc de Naples. Celui-ci fut rudement puni du généreux accueil qu'il fit au prince déchu. Les ducs de Salerne et de Capoue, regardant sa conduite comme un acte d'hostilité, se coalisent, et viennent camper sur le Voméro. Trop faible pour leur résister, Sergio est chassé à son tour de sa principauté, et la bannière lombarde flotte pour la première fois sur les murs de Naples [1029] (*c*). Les Normands avaient beau jouer un

(*a*) Alber. Tr. fontan. monach., *Hist. de France*, tom. XI, p. 352. — Gugl. Gemet., lib. VII, cap. 30.

(*b*) Capram leonis ex ore rapuit, ipsumque leonem pro ablata sibi capra furentem nudis manibus arripuit, et ultra murum palatii, velut catellum quemlibet, projecit.

(Gugl. Gemet., lib. VII, cap. 30.)

(*c*) Amat, *L'Yst. de li Norm.*, liv. I, ch. 40.

grand rôle dans toutes ces expéditions, ils n'avaient trouvé moyen de se fixer nulle part. Après avoir aidé à la ruine de Sergio, ils s'enrôlent à son service, et le ramènent triomphant dans sa capitale (*a*). Les aventuriers combattaient encore sans direction, sans but personnel, au service de ceux qui les payaient. Ils avaient commencé par se mettre à la solde d'un étranger qu'ils avaient rencontré par hasard dans un défilé du mont Gargano (*b*); ils avaient ensuite soutenu, renversé et enfin réintégré Pandolfe, prince de Capoue. Sergio, duc de Naples, leur avait dû sa chute et son rétablissement. Cette conduite flottante, qui ne leur permettait aucun avenir, allait cesser. Le duc de Naples, par reconnaissance, imagina d'établir Rainolfe, chef des mercenaires, au milieu de cette vaste plaine dont le sol, blanchi par la cendre du Vésuve, a reçu des anciens le nom de Campanie, et des modernes celui de terre de Labour (*c*); il leur céda le terrain, sur lequel Raynolfe bâtit la forteresse d'Aversa, et le droit de lever le tribut sur les terres voisines; enfin, pour l'attacher définitivement à sa fortune, il lui donna sa sœur en mariage (*d*). Les Normands se trouvèrent ainsi fixés sur le territoire le plus riche de toute l'Italie (*e*).

Mais la sœur de Sergio mourut au bout de quelque

(*a*) Gugl. Ap., lib. I.

(*b*) . . . . . Gargani culmina montis
Conscendere.
(Gugl. Ap., lib. I.)

(*c*) Campania, campus, terra di Lavoro.

(*d*) Lui donna sa soror por moillier. (Amat, liv. I, ch. 40.)

(*e*) Et une part richissime de terre de Labor lui fu donnée, qui lui fist tribut. (Amat, *eodem loco.*)

temps. Rainolfe la remplaça par la fille du patrice d'Amalfi, qui était nièce de Pandolfe. C'était encore une fois changer de bannière et de parti. Sergio vit avec douleur les chevaliers, dont il avait fait la fortune, passer à l'alliance de ses ennemis; il en tomba malade de chagrin et se retira dans un cloître, où il mourut (*a*).

IV. Le premier flot de l'invasion normande était épuisé; les chevaliers des bords de la Seine en avaient fini avec le rôle de *condottieri*. On leur avait fait une place au sein de la féodalité lombarde, où ils jouaient le rôle de protecteurs et de grands vassaux. Comme toutes les puissances sûres d'elles-mêmes, ils avaient bâti leur nouvelle demeure au milieu d'une vaste plaine (*b*), et non dans les montagnes qui la bornaient à l'horizon. Mais, en Normandie, les récits de leurs exploits et de leur brillante fortune avaient éveillé des rêves d'or et de gloire; et de nouvelles bandes de guerriers, suivant la trace de leurs compatriotes, arrivaient sans cesse pour demander leur place et leur part dans ce monde nouveau. C'est alors qu'un simple gentilhomme du Cotentin, surchargé de famille, envoya ses premiers-nés chercher fortune au delà des monts. Tancrède de Hauteville avait eu de deux femmes douze fils et trois filles (*c*). Au bruit des conquêtes de leurs compa-

(*a*) La Chronique d'Amat raconte seule cette dernière volte-face politique des Normands. (*L'Yst. de li Normant*, liv. I, ch. 41, 42, 43.)

(*b*) Amat, livr. I, ch. 40.

(*c*) *Généalogie des rois de Sicile*, par D. Ducange, imprim. par Champoll.-Figeac, Appendice de *l'Yst. de li Normant*, p. 337.

triotes, trois d'entre eux se décidèrent à passer en Italie pour s'y créer, par les armes, un sort qu'ils ne pouvaient trouver dans l'exigüité de leur patrimoine (*a*). Trop pauvres pour supporter les frais d'un si long voyage, ils vécurent en route du produit de leur épée (*b*) [1031]. Guillaume, Drogon et Onfroy (*c*), partirent donc avec une troupe de trois cents compagnons qui s'étaient rangés sous leur bannière. Ils avaient appris que les Grecs songeaient à faire une expédition en Sicile, et à ramener, s'il était possible, cette île sous leur obéissance. Les aventuriers voyaient, dans cette affaire, les ennemis du nom chrétien à combattre, de la réputation et de l'or à gagner.

Le faible Constantin VIII venait de mourir, en laissant le trône à Romain Argyre, auquel il avait offert le choix entre la main de sa fille Zoé ou la perte des deux yeux (*d*) [1028]. Romain ne pouvait hésiter; mais, peu d'années après, un poison, préparé par l'ordre de l'impératrice, avait mis fin à ses jours [1034], et cette femme dépravée offrit de nouveau la couronne et sa main à Michel, le faux monnayèur, frère d'un eunuque qui gouvernait le palais et l'empire. Celui-ci voulait détourner de lui l'attention publique, en promettant aux Grecs le recouvrement de la Sicile. Il envoya une ambassade à Gaymar IV, qui venait

(*a*) Gaufred. Malat., lib. I, cap. 5. — Amat, livr. II, ch. 8.

(*b*) Militariter lucrum quærentes.

(Gaufred. Malat., lib. I, cap. 5.)

(*c*) Serlon, le cinquième des fils de Tancrède, était alors en exil pour avoir tué en duel un de ses ennemis. Il accompagna plus tard Guillaume le Conquérant en Angleterre. (*Catalogue de Brompton*. — *Généalogie des rois de Sicile*, D. Ducange.)

(*d*) Lebeau. *Bas-Emp.*, tom. XVI.

de succéder à son père, pour lui demander le concours des chevaliers normands, en le priant de négocier cette affaire avec eux (*a*). Le prince de Salerne y donna les mains avec joie. Il n'attendait qu'une bonne occasion pour écarter honorablement ses redoutables amis, qui commençaient à lui faire peur (*b*).

Les derniers venus avaient besoin de « faire prouesses » comme leurs aînés, et de s'initier à leur avenir en commençant par le métier de condottieri. Les soldats de la première émigration normande s'étaient élevés en faisant la guerre aux Grecs, ceux de la seconde se mirent à leur service, et vinrent renforcer les troupes du catapan Maniacès, à Reggio, où il avait fixé son quartier-général [1038] (*c*). Cette alliance avec un peuple schismatique ne leur coûtait rien. On les reconnaît à cette première démarche : ni l'ardeur de la croisade, ni le fanatisme religieux, n'aveugleront jamais les futurs possesseurs de la Sicile sur leur intérêt. Ils partageront les passions du temps, mais ils sauront les exploiter ; ils deviendront tolérants par politique, et l'on peut déjà prédire que le fils du premier roi de Sicile n'aura aucune peine à s'en-

(*a*) Legatos direxit, exorans ut Normanorum illi suffragium mitteret. (Leo Ost., lib. II, cap. 67.)

(*b*) Si pose a cercar modo d'allontanargli da se con qualche onorevele occasione, timendo insieme fargli bene o male in sua casa. (Giannone, lib. IX, cap. 2.)

(*c*) Et commanda li empereor que en la cité de Rège, laquelle est en Calabre, fust assemblé grant ost de Grecs et de Lombards. (*L'Yst. de li Norm.*, Suppl., livr. IX, ch. 6.)

tourer d'une garde sarrazine, et même à choisir un eunuque musulman pour premier ministre (*a*).

Du reste, ce rapprochement passager des guerriers de l'Orient et de l'Occident ne tarda pas à faire éclater l'antipathie des deux races. Après avoir battu les Sarrasins en plusieurs rencontres et conquis en commun Messine, Syracuse et douze autres villes (*b*), les aventuriers se plaignirent d'être lésés dans la répartition du butin. On se défiait d'eux, car on ne leur donnait aucune place forte à garder. Ils choisirent pour interprète de leurs réclamations Hardouin le Milanais (*c*), qui avait aussi des griefs à faire valoir, car on lui avait dérobé un cheval de prix, dont il avait tué le possesseur ; mais le délégué des Normands eut beau réclamer justice, le général grec, étonné de son audace, le fit battre de verges (*d*) avec ignominie, et se plut même à lui arracher la barbe (*e*). Après un tel outrage, les aventuriers ne songent plus qu'à la vengeance. Ils s'é-

(*a*) Wenrich, *Rer. ab Arab. in Sicilia gest.* Lipsiæ. 1845, p. 226. — ..... Volle poscia che Gaito Pietro fosse lor superiore, dandogli tutto il governo nelle mani.... Era Pietro eunuco saraceno, di conditione servile. (Capecelatro, lib. II, p. 112.)

(*b*) Μετά δε ταυτα ειλε πολεις σικελικάς ιγ.

(Κεδρεν., συνοψ ιστορ.)

(*c*) De familia sancti Ambrosii. (Leo Ost., lib. II, cap. 67.)

(*d*) Corrigiis cæsum graviter peccasse puderet.

(Gugl. Ap., lib. I.)

(*e*) *Chron. anonym. Vatican.*, lib. I.

— Mès lo bati, et, pour vergoingne de li Normant, lui péla la barbe o l'ongle soe.

(*Chron. anon. de* Rob. Viscart, livr. I, ch. 5.)

vadent du camp grec au milieu de la nuit, emportant par précaution un passe-port que Hardouin avait surpris au secrétaire de Maniacès (*a*), et repassent le phare de Messine avant qu'on ait songé à les poursuivre (*b*).

Ici finit leur rôle de mercenaires au service de l'étranger. Ils vont commencer celui de conquérants pour le compte de leur ambition.

V. Le moment était bien choisi pour attaquer les possessions grecques, pendant que l'exarque avait emmené toutes les troupes en Sicile. D'un autre côté, les habitants de la Pouille étaient las de ces satrapes byzantins, insolents et durs (*c*), oppresseurs d'un pays aussi mal gouverné que mal défendu (*d*).

Hardouin le Milanais, qui s'était allié aux Normands par son mariage avec une fille de Drogon (*e*), se rendit auprès de Rainolfe, comte d'Aversa, pour le décider à joindre ses armes à celles de ses compatriotes. Ce puissant seigneur venait d'ajouter à ses domaines le duché de Gaëte (*f*), qu'il avait reçu du prince de Salerne. « Che-

(*a*) A notario Maniaci chyrographum.... quo liberius transeant pharum. (G. Malaterra, lib. I.)

(*b*) Clam cum gente sua Græcorum castra reliquit. (Gugl. Ap., lib. I.)

(*c*) Lebeau, *Bas-Empire*, tom. XVI, p. 311.

(*d*) *Anonym. Salern.*, n° 59. — Luitpr., lib. VII, cap. 12.

(*e*) Elle se nommait Gertrude. *Servicial de saint Ambroise*, p. 41.

(*f*) Pour l'aide de lo prince Gaymare, le conte Raynolfe de Averse fu fait duc de Gaite. (Amat, livr. II, ch. 31.)

» cun, lui dit Hardouin, doit chercher à s'accroître en » honneur et puissance, et vous êtes en ce lieu étroit » comme la souris en son pertuis. Il vous convient d'é- » tendre votre forte main; je vous mènerai avec nous, » j'irai devant, et vous viendrez après. Sachez que » nous ne rencontrerons que des hommes qui sont comme » femmes, et qui demeurent sur cette terre moult riche » et spacieuse. » (*a*)

Rainolfe se laissa gagner et fournit un renfort de trois cents hommes (*b*). La conquête n'offrit d'abord aucune difficulté. Les villes ouvraient leurs portes sans résistance, tant elles étaient fatiguées du joug byzantin, circonstance importante que tous les historiens ont négligée, à dessein d'accroître l'honneur des Normands (*c*). Ceux-ci entrent de nuit à Melfi, cité assise en un lieu élevé, et qui est comme la clef de la Pouille. Ceux de la ville voulaient courir aux armes, mais Hardouin leur dit : « Ceci » est la liberté que vous avez cherchée. Ces gens-ci ne » sont pas vos ennemis, mais de grands amis. J'ai fait ce » que je vous avais promis, faites de même. Ceux-ci » viennent pour disjoindre le joug dont vous êtes liés. Si » vous tenez à mon conseil, joignez-vous à eux, car » Dieu est avec nous! (*d*) »

Ces paroles entraînent les habitants, qui prêtent serment de fidélité à des hommes dont ils ne savaient pas la

(*a*) Amat, livr. II, ch. 17.

(*b*) Idem, *ibid.*

(*c*) Excepté Amat, moine du Mont-Cassin, dont la chronique est extrêmement précieuse pour rectifier les assertions de Guillaume de Pouille et de Geoffroy Malaterra (*L'Yst de li Normant*, livr. II., ch. 19.)

(*d*) Amat, livr. II, *eod. loco.*

langue (*a*). Les Normands n'éprouvèrent pas plus de difficultés à entrer dans Venouse, Ascoli, Lavello, car personne ne leur résistait (*b*). Ils se croyaient déjà les seigneurs du pays ; mais, à la nouvelle de ces graves événements, le patrice Dokéan, ou Dioclétien, quitte précipitamment la Sicile, où les musulmans recouvrent toutes les villes qu'ils avaient perdues (*c*), et vient disputer la possession du pays aux fugitifs de son armée. Il apportait avec lui des chaînes pour lier les prisonniers (*d*), afin d'en envoyer quelques uns à Byzance, pour divertir sa cour ennuyée. Cependant, à la vue des guerriers occidentaux, qui arrivaient contre lui en belle ordonnance, il leur proposa de retourner dans leur pays, promettant de les laisser partir en toute sécurité. Mais les Normands avaient pris mûrement leur grande résolution, et ils lui firent une réponse pleine de bonhomie narquoise : « Nous ne sommes pas entrés sur cette terre pour en sortir si légèrement, et il est trop loin le pays d'où nous sommes venus, pour y retourner (*e*). »

(*a*) Il est probable qu'ils parlaient en grande partie un grec corrompu. Hardouin était l'interprète des Normands, parce qu'il savait cette langue. On a des actes notariés rédigés en grec vulgaire, au midi de l'Italie, jusqu'au milieu du XIIIe siècle, surtout dans la ville de Nicotéra.

(*b*) Amat, livr. II, ch. 20.

(*c*) Sarraceni cuncta quæ amiserant recuperant.

(Leo Ost., lib. II, ch. 67.)

(*d*) Çil de li Normant qui remandroit vifs fussent mandés en prison et encainnés, et mandés à lo empéreor.

(Amat, liv. II, ch. 21.)

(*e*) Et manda comandement a li Normant qu'il deussent laissier

Les Grecs, campés sur une hauteur, furent donc contraints, bon gré malgré, de recourir aux hasards d'une bataille, mais ils furent mis en pleine déroute, autant par leur manière vicieuse d'engager le combat (*a*) que par la bravoure supérieure des chevaliers, comme nous le montrerons plus loin. Deux autres engagements eurent les mêmes résultats que le premier. L'exarque renferma ses troupes dans les villes maritimes, sans oser tenir plus longtemps la campagne, et les Normands parcoururent impunément toute la province en vainqueurs [1042] (*b*).

Une petite armée d'aventuriers étrangers se trouvait ainsi en guerre ouverte avec l'empire d'Orient, colosse imposant au moins par sa grandeur. Ils avaient à craindre que les puissances voisines, dont la jalousie était vivement excitée, ne se joignissent à leurs ennemis pour les accabler sous le nombre. Nulle autre occasion ne pouvait être plus favorable : déjà les princes lombards étaient indécis, et la cour de Rome, dans son inquiétude, ne permettait plus aux hommes de la Normandie de passer sur son territoire pour se réunir à leurs compatriotes.

En ce moment de crise, les Normands donnèrent la première preuve de cette rare prudence et de cette diplomatie profonde qu'ils avaient apprises à l'école des guerres privées. Ils résolurent d'associer les Lombards à leurs triomphes, en feignant de servir leurs haines contre les

a terre laquelle il tenoient injustement, et il les léroit aler en lor païz..... Nous no intrâmes en la terre pour issirent si légèrement, et moult nouz seroit loing à retorner là dont nouz venimes.

(Amat, livr. II, ch. 21.)

(*a*) Amat, livr. II, ch. 21 et 22.
(*b*) Id., *ibid.*

Grecs et de combattre à leur profit. Ils vinrent donc offrir le commandement de leurs armées à Aténolfe, frère du prince de Bénévent. Cette démarche habile eut tout le succès qu'ils en attendaient (*a*). Le nouveau général, les ayant renforcés d'un corps de Bénéventins, vint livrer aux Grecs la grande bataille de Montepulciano, qui fit tomber toute la Pouille (*b*) aux mains des Français (*c*).

Après cette victoire, qui grossit leur armée de tous les mécontents de l'Italie, ils se sentirent assez forts pour se débarrasser du prince lombard sous un prétexte assez futile (*d*). Ils lui donnèrent pour successeur Argyre, fils de Melès (*e*), qui, par sa naissance, pouvait leur acquérir la sympathie des populations italiennes; mais ils s'en débarrassèrent aussi, dès qu'ils eurent vu de près son incapacité.

Une révolution à Constantinople acheva par ses conséquences d'affermir les Normands sur le territoire conquis. Les Grecs avaient renvoyé en Italie le patrice Maniacès, dont la réputation était grande, dans l'espérance qu'il serait plus heureux que le patrice Dokean; mais Constantin Monomaque, ennemi mortel de Maniacès, ayant chaussé

(*a*) Ut incolarum ad se animos inclinarent.

(Leo Ost., lib. II, cap. 67.)

(*b*) Et par ceste manière commencèrent à seignorier Puille en paiz (*signorire* ital.). (Amat, liv. II, ch. 25.)

(*c*) . . . . . Non est ad bella timendus
Francorum populus, numeroque et viribus impar.

(*Harangue du général grec*, dans Gugl. Ap., lib. II.)

(*d*) Leo Ost., lib. II, cap. 67.

(*e*) Id., *ibid.*

la pourpre en 1043, le patrice ne trouva d'autre moyen d'échapper à une disgrâce que la révolte ouverte, et se fit décerner le titre de *Basileus* (*a*) par ses soldats. Au milieu des embarras d'un nouveau règne, Monomaque consentit tacitement à la perte d'une province pour écraser son compétiteur. Faisant bon marché de ses possessions italiennes, il fit proposer aux chevaliers occidentaux de l'aider à châtier un rebelle, contre lequel eux aussi avaient des injures à venger. Il appuyait son message par des offres de paix et d'alliance et par une solde militaire (*b*). Les Normands consentirent avec joie à un arrangement qui légitimait en partie leurs usurpations. Grâce à leur concours efficace, Maniacès, chassé de l'Italie et bloqué dans Tarente, prit la résolution de passer l'Adriatique, et reçut en Macédoine le châtiment dû à sa félonie [1043] (*c*).

Totalement rassurés par ces derniers événements, les chevaliers songèrent à procéder au partage du territoire conquis. Une assemblée fut convoquée à Matéra, où les chefs de l'armée et les soldats réunis nommèrent Guillaume, par acclamation, comte de Pouille et suzerain de la fédération normande. Il fut porté sur le bouclier, à la manière des anciens Germains (*d*), et reçut en outre

(*a*) Αναγορευεται βασιλεύς.
(Cedren., *Hist. compend.*, ap. Carusium, t. I.)

(*b*) Argyroo mandat, studeat convertere Gallos
Procuretque suis sociare fidelibus illos,
Et promittit eisdem præmia magna daturum.
(Gugl. App., lib. I.)

(*c*) *Anon. Barens. Chron.*, *ad ann.* 1042, 1043. — Lup. protosp. *Chron*, *ann.* 1043, ap. Murat.

(*d*) Joan. Tirenæi *Notæ*, ap. Gugl. Ap. *Chron*, lib. I.

le gonfalon du commandement, selon l'usage italien (*a*), en signe d'investiture. La chronique de Léon d'Ostie et celle du moine Amat nous ont conservé les détails de ce premier partage (*b*). On stipula d'abord que Melfi demeurerait en commun comme le centre et le dépôt général des conquérants (*c*). Guillaume reçut Ascoli ; Drogon, Venouse; Arnolin, Lavello; Pierre, Trani; Rodolfe, Cannes; Gauthier, Civita; et Tristan, Montepiloso. Monopoli fut donné à Hugues Tudebœuf, Minervino à Rainfroy, Trivento à Herval. Rainolfe eut le vaste pays du Mont-Gargano, fameux par son pèlerinage ; son frère Anquetil de Quarrel la contrée montagneuse d'Acerenza. Hardouin eut aussi pour sa part un riche territoire et la moitié du butin (*d*). Le partage, comme il arrive toujours, commença à semer la discorde parmi les vainqueurs. Quelques chevaliers, mécontents de leur lot, entre autres Oursel de Bailleul et Robert Crespin, abandonnèrent le pays, et s'embarquèrent pour l'Orient, où ils jouèrent plus tard un rôle important (*e*).

Le régime féodal, si énergique pour défendre et coloniser un territoire, lia immédiatement toutes les parties de la conquête. La parenté et les alliances, qui unissaient entre eux presque tous les chevaliers, ajoutaient à la force de l'hommage et du serment. Chaque guerrier dressait à la guerre les hommes établis sur son fief, afin

(*a*) Amat, livr. II, ch. 28.

(*b*) Amat, livr. II, ch. 30. — Leo Ost., lib II, cap. 68.

(*c*) Id., *ibid.*

(*d*) Amat, *eod. loco.*

(*e*) Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, tom. XVIII. — Oursel de Bailleul contribua néanmoins à la conquête de la Sicile.

de fournir dans les grandes occasions un contingent italien. Les populations elles-mêmes avaient conscience de l'accroissement de bien-être et d'indépendance que cette révolution leur apportait. Elles commençaient à se croire émancipées, et tremblaient à la pensée de retomber sous le joug des satrapes orientaux qui les opprimaient et les ruinaient. Maniacès, en effet, avait essayé vainement de ramener sous les lois de l'empire les Italiens, affranchis de la veille, en exerçant sur eux les plus horribles cruautés. Aux uns il tranchait la tête ; il pendait aux arbres les autres ; les enfants eux-mêmes étaient enterrés vifs jusqu'au cou, et périssaient, abandonnés dans ce cruel état (*a*). De pareils actes étaient le signe évident de son impuissance, de son impopularité, et la première justification des Normands.

La féodalité nouvelle était en effet infiniment supérieure à tout ce qu'on voyait alors au sud de l'Italie. Ce système de garantie, qui descendait du suzerain aux vassaux, et de ceux-ci aux plus humbles classes, était singulièrement propre à développer la vigueur militaire, le sentiment de l'indépendance personnelle, et à créer de la loyauté dans les rapports des hommes. Aussi les Apuliens, en leur ouvrant les portes de leurs villes, avaient-ils bien compris que les Normands leur apportaient une patrie et la liberté (*b*).

(*a*) Interemit multos Maniaces, et arbore quosdam
Suspensos, alios truncatos vertice, mactat.
Audet in infantes, viventes adhuc, quia capti
Corpus homo sepelit pueri, caput eminet extra.
(Gugl. Ap., lib. I.)

(*b*) Ceste est la liberté laquelle vouz avez cherciez ; cestui non sont anemis, mès grant amis... (Amat, liv II, ch 19.)

Drogon, ayant obtenu quelques instants de paix, s'entoura d'une cour brillante, qui était fréquentée « comme celle d'un empereur »(*a*). Il prenait le titre de « duc et maître de l'Italie, comte des Normands, de l'Apulie et de la Calabre » (*b*). Gaymar, prince de Salerne, lui avait donné sa fille en mariage, et les liens de leur amitié furent indissolubles. Une foule de preux guerriers, et le comte de Marsi entre autres, voulurent être faits chevaliers de sa main. Boniface, marquis de Montferrat, entretenait des rapports intimes avec lui. Deux fois par an, il envoyait des messagers chargés de cadeaux précieux à l'empereur d'Allemagne (*c*), dont les bonnes grâces jetaient de la splendeur sur son établissement et affermissaient son autorité naissante. Il y avait là dessous bien de la prévoyance : les Normands mettaient la paix à profit comme la guerre, n'oubliant rien de ce qui pouvait rendre l'obéissance plus facile, en donnant des couleurs légitimes à leur autorité.

Un bonheur inouï n'avait cessé jusque alors de les accompagner dans leurs démarches ; ils le devaient au rare mélange de prudence et d'audace qui caractérisait toutes leurs entreprises. Les événements, qui se passaient à Rome, allaient donner à leur politique plus d'étendue et d'acti-

(*a*) Amat, *L'Yst. de li Normant*, liv. II, ch. 34.

(*b*) *Ego Drogo, divina Providentia dux et magister Italiæ, comesque Normannorum, totius Apuliæ atque Calabriæ.*

(Chart. de donations à l'abbaye de la Trinité de Venouse.)

(*c*) Dui foiz l'an o present preciouz par ses messages visitoit l'emperéor dentre Alemaigne, et autresi lo emperéor lui mandoit present de Alemaigne.

(Amat, *L'Yst. de li Norm.*, liv. II, ch. 34.)

vité. La lutte furieuse, et sans cesse renouvelée, qui s'était prolongée entre l'aristocratie romaine et le peuple au sujet de l'élection des papes, avait abouti à une démoralisation désolante : l'anarchie était devenue une sorte d'état chronique passé dans les habitudes populaires (*a*). Pour clore cette période de scandales, dont les Romains eux-mêmes avaient honte, l'empereur Henri III résolut de se rendre en Italie, où trois papes se disputaient alors la chaire de saint Pierre, vendant et rachetant tour à tour leur part de pontificat. Arrivé à Rome, ce prince réclama des droits de suzeraineté que l'empereur Otton le Grand s'était attribués le premier (*b*); il fit déposer les trois pontifes intrus (*c*), et installa sur le saint-siége un Saxon, nommé Suitgar, qui prit le nom de Clément II. Il se fit ensuite couronner pompeusement, et le peuple de Rome humilié lui fit la promesse qu'il n'élirait plus de pape sans sa permission [1046] (*d*). Pour échapper à l'anarchie, l'Église venait de tomber dans l'esclavage.

A l'approche de l'armée impériale, Drogon, qui venait de succéder à Guillaume Bras-de-Fer, s'empressa d'envoyer à l'empereur des chevaux du plus grand prix, avec la promesse d'un tribut annuel en argent (*e*). Le monar-

(*a*) Beati Petri Damiani *Opusc.* 18. — Gregor., monachi farfense, *Chron* , ap Muratori, tom. II.

(*b*) Oth. Frising, lib. VI, cap. 33 et suiv. — Leo Ost., lib. V, cap. 79.

(*c*) Benoît IX, Sylvestre III et Grégoire VI.

— Trova là injustement troiz papes, lesquelz il cassa, et fist le quart justement estre pape. (Amat, liv. III, ch. 1.)

(*d*) Ott. Frising, lib. VI, cap. 34.

(*e*) Amat, liv. II, ch. 35.

que allemand, flatté de ces adroites prévenances, confirma aux Français l'investiture qu'ils avaient déjà reçue de son prédécesseur, et accorda même à Drogon et à Rainolfe, comte d'Aversa, le titre de ducs (*a*), que la plupart des historiens modernes regardent à tort comme une usurpation.

Cette faveur acheva d'exaspérer les Grecs, qui possédaient encore les villes maritimes de la Pouille, et qui avaient alors pour exarque Argyre, fils de Mélès. Ils s'entendirent avec les Lombards de Bénévent, que la haute fortune des Normands plongeait dans les transes de la peur. La guerre leur avait trop mal réussi pour en tenter de nouveau les chances; ils ourdirent silencieusement un vaste complot pour massacrer à la même heure les chevaliers ultramontains dans toutes les villes de la Pouille et de la Campanie. Le projet ne réussit qu'à moitié; cependant il fit éprouver aux Normands des pertes plus grandes qu'ils n'en avaient essuyé jusque alors sur les champs de bataille. Drogon, frappé d'un coup de poignard aux portes d'une église, était au nombre des victimes. Les larmes du peuple vaincu l'accompagnèrent dans la tombe : grand éloge pour un conquérant (*b*) [1051]. Il eut pour successeur Onfroy (*c*), troisième fils de Tancrède, qui ne songea d'abord qu'à conjurer les effets de la trahison byzantine, à rallier ses soldats, et à s'ap-

(*a*) Disposuit duces. (Herman. Contract., *Chron.*, *ad ann.* 1046.)

(*b*) *Anonym. Bar. Chron.*, *ann.* 1051. — Romuald Salern., *Chron.*, ap. Muratori.

(*c*) Humfroy ou Humfred. Malaterra lui donne le surnom d'A-

puyer sur la partie du peuple attachée aux institutions normandes.

Vers le même temps, un orage plus redoutable que tous les autres se forma du côté de Rome, sur la frontière septentrionale des possessions normandes. L'empereur Henri III, après avoir envoyé dans la chaire de saint Pierre Clément II et ensuite Damase II (*a*), donna enfin la tiare à Brunon, un de ses cousins, précédemment évêque de Toul [1048]. Ce pieux et savant personnage (*b*), qui prit le nom de Léon IX, se rendit à Rome en habit de pèlerin, et, regardant la nomination impériale comme insuffisante, il se fit confirmer par les suffrages du peuple romain. Cette première démarche lui fut inspirée par le moine Hildebrand, qu'il avait amené avec lui; elle avait une importance facile à saisir. Léon IX donna ses premiers soins à réprimer la simonie. Animé par le zèle de cette réforme, il fit un voyage dans les possessions normandes, et vint tenir un concile à Salerne (*c*). De là il revint par Melfi, prêchant sur sa route et accueillant les

bailard. Il était le troisième fils de Tancrède de Hauteville, et de Muriel, sa première femme.

(*Généalogie des rois de Sicile*, Ducange.)

— Lo conte Umfre, loquel avoit par son prenom Baialarde.

(*Chron. anonym.* de Rob. Viscart, liv. I, ch. 10.)

(*a*) Evêque de Brescia. Il n'occupa le saint-siége que vingt-trois jours. (Amat, liv. III, ch. 14.)

(*b*) Et de letres bon maistre. (Amat, liv. III, ch. 15.)

(*c*) Il fist li sinode... C'est la congrégation de Salerne.

(Amat, *ibid.*)

plaintes et les griefs de tout le monde. Les Italiens et les Lombards étaient déjà las des Normands, car le maître actuel est toujours le plus détesté; d'ailleurs une guerre permanente et des sacrifices, incessamment renouvelés, en hommes et en argent, épuisaient le pays. Le pape fit de vives remontrances aux chevaliers; il leur déclara que Dieu lui-même était persécuté dans la personne des pauvres (*a*).

La popularité du saint pontife était immense; elle se traduisait en miracles, qu'il faisait de son vivant. Étant à Bénévent à prendre son repas, Léon IX apprit que son bouteiller venait de laisser choir un hanap précieux et l'avait brisé en mille pièces; le pape, fâché de cet accident, se fit apporter les morceaux, il intercéda saint Remy, et le hanap reprit soudain sa première forme et son intégrité (*b*). A la nouvelle de tant de perfections et de vertus, les gens de Bénévent se soulèvent et demandent à passer sous les lois du Saint-Siége. Léon IX leur fit un gracieux accueil et consentit à les protéger (*c*).

Cette facile conquête éveilla, à ce qu'il paraît, l'ambition de la cour de Rome, où le diacre Hildebrand, si célèbre plus tard sous le nom de Grégoire VII, faisait déjà sentir son influence. Il rêvait pour le Saint-Siége la suzeraineté de l'Europe entière: comment n'aurait-il pas souhaité « la confusion et la dispersion des Normands »! (*d*). La cour de Rome s'engagea imprudemment dans cette

(*a*) Et lor mostra comme Dieu est parsécuté quant li poure sont parsécutez.

(*b*) Amat, liv. III, ch. 21. (Amat, liv. III, ch. 16.)

(*c*) Idem, *ibid.*, ch. 17.

(*d*) Amat, liv. III, ch. 23.

politique de lutte et de répression à ciel ouvert. Léon IX écrivit à l'empereur Henri, au roi de France et au duc de Marseille (*a*), réclamant leur appui pour délivrer l'Italie « de la malice des chevaliers (*b*) ». En même temps Argyre, duc de Bari, offrit le concours des Grecs pour écraser l'ennemi commun, et il paraît hors de doute que le pape, dans un intérêt purement temporel, ne repoussa point ces avances faites par un peuple schismatique (*c*).

Sur ces entrefaites, un événement déplorable vint frapper Onfroy dans la personne du plus vieil allié des Normands. Les Amalfitains, pour se soustraire aux redevances annuelles qu'ils payaient à Gaymar IV, s'étaient soulevés contre lui, tant les habitudes de la mer et du commerce leur faisaient de l'obéissance féodale un devoir pénible. Ils avaient comploté le meurtre de ce prince, d'accord avec ses quatre beaux-frères, dont ils s'engageaient à favoriser les vues ambitieuses. Les hostilités commencèrent par des pirateries maritimes. La flotte amalfitaine se mit en croisière devant le port de Salerne, tandis que Gaymar, menacé d'un débarquement, assemblait ses troupes sur le rivage (*d*). Le prince avait eu vent de la conspiration tramée par ses proches, mais il refusait d'y ajouter foi : il vint au poste que les conjurés occupaient, suivi de son chambrier seulement, et leur demanda pourquoi ils en voulaient à sa vie. Pendant que ceux-ci se confondaient en protestations, Andulfe, le plus jeune d'entre eux, s'écria : « Périsse celui qui veut nous aveu-

(*a*) Amat, liv. III, ch. 23.
(*b*) Idem, *ibid.*
(*c*) Gugl. Apul., lib. II.
(*d*) Amat., *L'Ystoire de li Normant*, liv. III, ch. 25.

gler (*a*) » ! Et il le frappa d'un coup de lance. Tous l'imitèrent en même temps, et le généreux prince expira percé de trente-six blessures [1053]. Les coupables coururent pour tuer Guido son frère; mais celui-ci, prévenu à temps, parvint à s'échapper (*b*).

Cet attentat était d'autant plus fâcheux que Gaymar n'avait pas voulu se ranger sous la bannière du Saint-Siége pour accabler les Normands : il s'était même efforcé de prévenir les hostilités par de sages conseils. « Vous vous attaquez aux lions, disait-il, et vous deviendrez leur proie (*c*) ». Cependant Guido, ayant décliné l'honneur de gouverner la principauté, obtint l'assistance des chevaliers pour établir à Salerne Gisulfe, fils du prince assassiné (*d*). Les Normands parvinrent même à remettre Amalfi sous son obéissance.

Léon IX regardait le meurtre de Gaymar comme un premier avantage, car c'était pour l'ennemi un allié de moins; il mit donc ses troupes en campagne et prit en personne le commandement de cette armée, composée

(*a*) « Soit occis cil qui ci veut cecare. »

(Amat, liv. III, ch. 25.)

— Leo Ost., lib. II, cap. 85. — *Chron.* Amalf., cap. 19.

(*b*) Amat, lib. III, ch. 25.

(*c*) O triste! vous serez viande de li devorator lion...

(Amat, *eod. loco.*)

(*d*) La plupart des historiens regardent Gisulfe comme le neveu de Gaymar IV, et non comme son fils. (Voir le récit d'Amat, liv. III, ch. 29 : « Lo fils de lo frère sien, liquel se clamoit Gisulfe... »)

de chevaliers allemands au nombre de trois cents (*a*), d'ecclésiastiques, rompus au métier des armes (*b*), et d'aventuriers de tous les pays. A l'approche des troupes papales, les Normands furent saisis de douleur et de consternation. Le but politique et moral de leurs conquêtes leur échappait; eux, qui faisaient servir au succès de leur ambition le rôle de champions de la foi contre les Grecs et les Sarrasins, se trouvaient répudiés par le chef de l'Église, qui venait les combattre en personne : leur établissement était ainsi sapé à sa base. Ils le comprirent admirablement, et tentèrent d'apaiser le pape par les plus humbles soumissions, lui promettant l'obéissance la plus absolue, l'hommage de vassalité, un tribut annuel et un cens payé à saint Pierre (*c*). Mais tant de concessions n'aboutirent à rien. « Ordonnez aux Normands, dit le pape, de déposer les armes, de quitter l'Italie et de retourner dans leur patrie (*d*). »

Cette dure réponse les détermina à une défense éner-

(*a*) Certains écrivains y font figurer à tort les Allemands au nombre de sept cents..... « Et avoit o lui CCC Todesque, et commensa à venir contre li Normant. »

(Amat, liv. III, ch. 34. — Gugl. Ap., lib. II.)

(*b*) Item alios quamplures tam clericos quam laicos in re militari probatissimos. (Lamb. d'Aschaffemb., *ad ann.* 1051.)

(*c*) Amat, *L'Yst. de li Norm.*, liv. III, ch. 26.

(*d*) Conveniunt papam verbis animoque superbi :
Præcipe Normannis italas dimittere terras,
Abjectis armis, patriæque revisere fines.

(Gugl. Ap., lib. I.)

gique, en leur montrant que, cette fois encore, ils n'avaient de salut à attendre que dans la victoire (*a*). Ils l'obtinrent terrible et complète dans la plaine de Civitade. Presque tous les Allemands furent exterminés, et le pape, vaincu, devint leur prisonnier [1053]; mais ce grand succès ne les aveugla point et ne changea en aucune façon leur premier dessein. Les chevaliers tombent à genoux devant le chef de la chrétienté désarmé (*b*), implorant leur grâce et sa bénédiction. Ils lui donnent une escorte d'honneur pour le reconduire en triomphe à Bénévent (*c*), et gagnent toute sa confiance par cette conduite habile et généreuse, où se trouvaient d'accord la sincérité de leur foi et l'instinct de leur intérêt.

Lisant un arrêt du Ciel dans sa défaite, Léon IX leur confirma, au nom du Saint-Siége, les investitures qu'ils avaient reçues de l'Empereur, et leur permit d'y ajouter les Calabres, autorisant d'avance une conquête que ceux-ci projetaient depuis long-temps; mais le pontife ne put se consoler du sang qu'il avait fait répandre en pure perte. On le vit dès lors passer les nuits dans la plus rude pénitence, n'ayant pour lit qu'un mince tapis avec une pierre pour oreiller. On le trouva enfin mort dans l'église de Saint-Pierre, au pied du sarcophage qu'il s'était fait préparer (*d*) [1054].

Onfroy n'eut ni la volonté ni le temps de conquérir les

(*a*) Giannone, lib. IX, cap. 3.

(*b*) Ejus provolvuntur pedibus.

(Gugl. Ap., lib. I.)

(*c*) Chron. Benevent., *ann.* 1053.

(*d*) *Sarcophagum quod sibi præparaverat.* (De obitu S. Leon., pap., *Act. S.-Benedict.* VI, part. II, p. 82.)

Calabres, en personne; il mourut peu de temps après [1056], laissant cette rude entreprise à un de ses frères, qui fut le véritable fondateur de la domination normande en Italie.

VI. Avant d'aller plus loin, essayons d'indiquer les causes des premières victoires remportées si facilement en Italie par les chevaliers normands. Ils devaient encore plus leurs succès à leur science militaire qu'à leur bravoure personnelle et à leur force physique, dont les historiens rapportent des traits qui pourraient sembler à bon droit fabuleux. Exercés au métier des armes dès leur enfance, les chevaliers apprenaient à développer leurs forces et à les employer avec un rare sang-froid. Nous avons parlé de la vigueur de Toustain Scitel, qui avait vaincu un lion (*a*). Hugues Tudebœuf ne lui était pas inférieur. Avant la bataille de Montepulciano, un héraut, étant venu sommer les Normands de se soumettre ou de retourner dans leur pays, le chevalier s'approche du messager et décharge sur le front du cheval un si rude coup de poing que l'animal et le cavalier trébuchent et vont rouler dans la poussière (*b*). Tancrède de Hauteville, père de tant de héros, avait aussi fait ses preuves pendant sa jeunesse. Un jour qu'il chassait avec Robert, duc de Normandie, il enfonça un épieu tout entier dans le poitrail d'un sanglier acculé et aux abois. Témoin de cette prouesse, le duc lui donna

(*a*) Gugl. Gemet., lib. VIII, cap. 30. — Gugl. Ap., lib. II, et passim.

(*b*) Nudo pugno equum in cervice percutiens, uno ictu quasi mortuum dejecit. (Gaufr. Malat., lib. I, cap. 19.)

le commandement de dix hommes d'armes (*a*). Ses fils n'avaient point oublié les traditions paternelles. Guillaume, qui était l'aîné, gagna le surnom de Bras-de-Fer pour avoir percé d'outre en outre le gouverneur de Syracuse, pendant qu'il faisait le siége de cette ville avec les Grecs (*b*). Il ne paraît pas toutefois que les Normands du XIe siècle eussent conservé la haute stature des pirates du nord, leurs ancêtres. La race s'étant transformée, les chevaliers avaient le sang français comme ils en avaient la langue. Avant la bataille de Civitade, les Allemands raillaient la petite taille de leurs ennemis et se promettaient bien d'en avoir bon marché (*c*).

Mais leur adresse et leur vigueur corporelle étaient au service d'une intrépidité inaltérable, et leur supériorité dans l'art d'attaquer une armée ne saurait être l'objet d'aucun doute. L'habitude des guerres privées leur avait donné une singulière expérience du champ de bataille. Ils avaient l'habitude de distribuer leurs troupes en corps distincts, de placer la cavalerie sur les ailes, ou de la concentrer sur un point, et de préparer une réserve pour appuyer l'attaque principale et décider la victoire au moment précis.

Il n'entrait point dans leur caractère d'attendre passive-

(*a*) Id., lib. I, cap. 40.

(*b*) *Chron. anonym.* de Robert Viscart, liv. I.

(*c*) Teutonici.....
Corpora derident normannica, quæ breviora
Esse videbantur.
(Gugl. Apul., lib. I.)

— L'auteur de ces lignes a vu la panoplie de Roger I dans la salle d'armes de S. M. le roi des Deux-Siciles; elle appartenait à un guerrier au dessous d'une taille moyenne.

ment leurs adversaires en plaine ou derrière des retranchements ; ils aimaient à engager le combat, et non à le recevoir : tactique habile, qui leur permettait de choisir le point le plus faible de l'armée ennemie, et de s'y porter avec des forces supérieures. C'est ainsi qu'ils suppléaient à leur faiblesse numérique, et qu'on leur vit remporter des victoires brillantes sur des multitudes armées (*a*).

Rien n'égalait leur rapidité à changer de front en présence de l'ennemi, et à porter l'attaque sur un autre point si les circonstances l'exigeaient. Il leur arrivait même de feindre la fuite pour attirer leurs adversaires à leur poursuite, et les accabler ensuite plus sûrement; manœuvre audacieuse, qu'on ne saurait employer qu'avec des soldats éprouvés, et dont Guillaume le Conquérant se servit pour conquérir l'Angleterre à la bataille d'Hastings (*b*).

Tout au contraire, l'empire d'Orient avait perdu, depuis long-temps, les antiques traditions de la science militaire. Dans leurs premières rencontres avec les Normands, les Grecs ne trouvaient rien de mieux que d'envoyer leurs troupes au combat successivement, et bataillon par bataillon, infaillible moyen d'être toujours vaincus en détail, comme il arriva au patrice Dokéan (*c*) et à Maniacès. Ne sachant comment résister à cette redoutable tactique, qui, à chaque rencontre, leur causait une nouvelle surprise,

(*a*) Amat, liv. II, ch. 22.

(*b*) *Hist. de la conquête de l'Angleterre par les Normands.* Aug. Thierry, tom. II.

(*c*) Et manda le duc de lo impéreor une soe bataille contre li Normant, et commanda que cil de li Normant, qui remandrait vif, fussent mandés en prison et encainnés..., et puis manda une autre bataille plus grande et plus fort quant la première bataille fu vain-

les Grecs imaginèrent de placer sur le front de leurs lignes des charriots de guerre armés de faux (*a*), attirail embarrassant et nuisible, qui ramenait l'art de la guerre aux pratiques grossières des Mèdes et des Assyriens.

La faiblesse byzantine résidait aussi dans la vicieuse composition des armées, pleines de mercenaires de tous les pays, turcs, seldjoucides, esclavons, russes, bulgares, warangiens (*b*), qui ne s'enrôlaient que « pour or et argent » (*c*), et ne songeaient à la victoire qu'en vue du butin. Les Normands, au contraire, apportaient dans ce terrible enjeu tous les grands mobiles de l'homme, leur fortune et celle de leurs familles, leur honneur et leur vie. Avant de combattre l'empereur Alexis, Robert Guiscard disait à ses compagnons : « Brisons jusqu'aux coupes dans » lesquelles nous buvons; défonçons nos vaisseaux, et » combattons l'ennemi, comme des hommes nés sur cette » terre, et qui doivent y mourir (*d*). » Et il leur donna l'exemple en mettant le feu à sa tente (*e*).

Par l'effet du système féodal qu'ils introduisirent dans

chue..., et encore remanda le duc l'autre bataille plus vaillante et plus grant... (Amat, liv. II, ch. 21.)

..... Et turme à turme estoient abatut.

(Id., liv. II, ch. 22.)

(*a*) Ann. Comn., λογ. ε.

(*b*) Angli quos Waringos appellant.

(G. Malat., lib. III, cap. 17.)

(*c*) Amat, liv. II.

(*d*) Χρη τοιγαροῦν τας μεν σκευας ἁπάσας εμπρῆσαι τας δε ολκαδας διατρήσαντας κατα του πελαγους αφεῖναι και οὑτω την μετ' αυτοῦ αναδεξασθαι μαχήν ωσ τηνικαντα γεννηθεντας και τεχνηξομενος.

(Ann. Comn., λογ. λ'.)

(*e*) *Castra cremat.* (Gugl. Ap., lib. V.)

le pays, les Normands disciplinaient leurs vassaux italiens et les associaient à leurs dangers (*a*). La réserve, commandée par Guiscard, qui décida le gain de la bataille de Civitade, était tout entière composée de Calabrois (*b*). La victoire était donc un événement patriotique aux yeux des Italiens émerveillés, et les conquérants s'étaient créé une force irrésistible dans les sympathies du pays, qui s'attachaient à leurs succès.

Les Sarrasins, autres ennemis des Normands, ne possédaient rien de tout cela. Ils avaient l'instinct plutôt que la science de la guerre. On n'avait à redouter avec eux que le premier choc; leur principale manœuvre consistait à envelopper l'ennemi dans les flots de leurs cavaliers, à l'effrayer par leurs cris sauvages, et à le surprendre, tactique qu'ils emploient encore de nos jours; mais il n'y avait ni force de cohésion dans leurs troupes, ni concert dans leurs attaques. Aussi devaient-ils échouer contre l'intrépidité calme et patiente des brigades normandes, pour qui reculer était une ignominie, quand ce n'était pas une manœuvre convenue d'avance.

Rien n'égalait l'impéritie des Arabes dans l'art d'assiéger les places; ils ne savaient que les emporter d'assaut, ou les réduire par la famine. Débarqués en Sicile en 827, ils ne vinrent à bout d'entrer dans Taormine, dernière forteresse de l'île, que cent trente-cinq ans plus tard, c'est-à-dire en 962. Les Grecs étaient plus versés dans

(*a*) Chr. anon. de R. Viscart., liv. I.

(*b*) ..... Calabrisque sequentibus illum
Quos conducendi fuerat sibi tradita cura,
Irruit audacter medios animosus in hostes.

(Gugl. Ap., lib. II.)

cette partie de la science militaire; ils faisaient usage des balistes, des béliers, des catapultes et des tours roulantes, pour attaquer ou défendre les places; ils avaient à leur service le feu grégeois, dont les Normands ne semblent pas avoir connu la composition: science utile, mais insuffisante. Si l'on gagnait des batailles avec des machines seulement, il est probable que les Grecs auraient triomphé.

Les premiers actes des Normands, leur conduite adroite à l'égard des princes lombards, des empereurs d'Occident et du pape Léon IX, constituaient déjà une tradition politique dont ils ne s'écartèrent pas. A leur bravoure à toute épreuve, et à cette tactique du champ de bataille que la plupart des guerriers connaissaient, Robert Guiscard joignit les combinaisons profondes de la stratégie, qui seule fait les grands capitaines. Le cours de cet exposé nous amène à parler de cet homme héroïque, en qui se résume le double rôle de conquérant et de fondateur d'un empire.

VII. L'établissement, créé par ses frères, commençait à prendre une assiette solide, il avait reçu la sanction des empereurs et des papes, quand Robert, surnommé Guiscard, l'aîné des enfants du second lit de Tancrède de Hauteville, prit la direction des affaires politiques et militaires de ses compatriotes [1056]. Robert était arrivé en Italie vers l'an 1050 (*a*), avec cinq chevaliers seulement et trente hommes d'armes (*b*). Pour éviter les difficultés que

(*a*) C'est à tort que M. Gauthier d'Arc, dans une histoire des Normands qu'il a laissée inachevée, le fait arriver en 1046. (Voir Ducange, *Généalogie des rois de Sicile*, art. Robert Guiscard.)

(*b*) Ann. Comn., cap. I.

la cour de Rome commençait à mettre au passage des Normands, il s'était déguisé, avec sa troupe, en pèlerins portant la besace sur le dos et le bourdon à la main (*a*).

Robert avait une taille élevée, une contenance fière et noble; son teint était coloré et sa chevelure blonde, comme celle des hommes du Nord.

Dissimulé dans ses desseins, hardi dans ses entreprises, fertile en ressources, il était plus éloquent qu'aucun des hommes de son temps, et « plus rusé, dit un historien, que ne le furent jamais l'astucieux Ulysse et Cicéron (*b*)». Girard de Bonne-Héberge, un de ses compagnons, qui avait deviné son génie, lui avait donné le surnom de Guiscard, ou l'Avisé, qui lui resta (*c*).

Accueilli d'abord avec froideur par ses frères du premier lit, il vécut dans une extrême pauvreté (*d*), et se mit à la solde de Pandolfe, duc de Bénévent, qui lui promit un château, et sa fille en mariage. Du moment qu'il s'agit

(*a*) Sub specie peregrinorum peras et baculos portantes, ne caperentur a Romanis. (Ord. Vital., lib. VIII.)

(*b*) Cognomen Guiscardus erat, quia calliditatis
Non Cicero tantæ fuit nec versutus Ulysses.
(Gugl. Apul., lib. I.)

(*c*) De *Wiss*, *Wissen*, science.
Ubi viribus destituebatur..... ingenio callebat.
(Gugl. Malmesb., lib. III.)

— « Cestui Gyrart lo clama premèrement Viscart... »
(Amat, liv. III, ch. 11.)

(*d*) Lonc temps ala comme cellui qui va sans voie....., et est constraint de poureté de choses de terre.
(Amat, liv. II, ch. 45.)

de tenir sa promesse, le duc tergiversa, et Robert mécontent quitta le service de ce prince déloyal; mais sa confiance en lui-même ne se démentit pas. « Je prévois, » dit-il, que Dieu veut la destruction de la maison de Pan- » dolfe, car il m'a promis sa fille en mariage et n'a rien » accompli. (*a*) »

Il revint trouver ses frères et les pria de lui accorder un fief pour subsister; mais il ne restait plus rien à partager. Drogon, pourtant, se souvint du château qu'il avait bâti à l'entrée de la Calabre, sur la roche de Saint-Martin (*b*); il y conduisit son frère et lui montra ce vaste pays à conquérir. Robert, regardant au loin, aperçut de riches cités, des villes nombreuses et des campagnes pleines de bestiaux (*c*). Tel fut son lot, son apanage à conquérir. Il n'avait ni deniers dans sa bourse, ni compagnons à sa suite (*d*), mais il comptait sur son génie. Ce fut d'abord une guerre de rapines: des incursions et des embuscades. Le gentilhomme normand manquait de pain et de vin la plupart du temps; mais il avait de la viande en abondance,

(*a*) Provoie soi Dieu de la destruction de la maison de Pandulfe, que me promist lo mariage et non lo compli.

(Amat, liv. III, ch. 7.)

(*b*) Et lui mist nom la rocche Saint-Martin; — aujourd'hui Campo Roberto. (Amat, liv. III, ch. 7.)

(*c*) Robert regarda et vit terre moult large, et riches citez, et villes espessez, et les camps pleins de bètes; et regarda en loing tant coment pot regarder... (Amat, liv. III, ch. 8.)

(*d*) ..... Prit voie de larron, chevalier sont petit, pourreté est de la cose de vivre, li faillirent les deniers à la bourse.

(Amat, *eod. loco.*)

« comme Israël dans le désert (*a*) ». Parfois il arrêtait des habitants isolés, et les rançonnait pour obtenir des vivres (*b*), lui et la troupe d'aventuriers qui suivait sa bannière. De son camp fortifié sur la hauteur de Saint-Martin, il lui était facile de diriger ses courses dans toutes les directions et sur tous les points du pays. Un heureux mariage vint augmenter la force de sa petite armée. Girard de Bonne-Héberge lui proposa, s'il voulait épouser sa tante Alvarède (*c*), de suppléer à la pauvreté de la dot, et de s'enrôler à son service avec deux cents hommes d'armes (*d*). Robert conclut ce marché militaire; mais il fallait obtenir le consentement de Drogon, le chef de la famille. Le héros normand descendit aux plus vives supplications, et se jeta même à ses genoux pour le fléchir, tant celui-là craignait d'accroître l'importance d'un frère dont il connaissait l'ambition (*e*). Guiscard, en effet, ne cessait de grandir dans l'estime générale, par la bravoure dont il donnait mille preuves en toute occurrence. Il avait eu la plus grande part à la victoire de Civitade, en chargeant les Allemands avec l'arrière-garde, au moment décisif. Trois fois il était tombé de cheval (*f*), sans aban-

(*a*) Solement qu'il avoit abundance de char; comment li filz de Israel vesquirent en lo desert. (Amat, *eod. loco.*)

(*b*) Et austresi prenoit Robert li home li quel se rachaturent de pain et de vin. (Amat, liv. III, ch. 9.)

(*c*) Ou Albérade.

(*d*) Amat, liv. III, ch. 11. — L. Ost., lib. III, cap. 16.

(*e*) Idem, *ibid.*

(*f*) Ter dejectus equo, ter viribus ipse resumptis
Major in arma redit.

(Gugl. Ap., lib. II.)

donner la mêlée. Son historien le peint dans cette affaire comme un lion rugissant, lancé au milieu d'animaux d'une espèce inférieure, et qui semble se multiplier pour les culbuter et les détruire (*a*).

Après la conclusion de la paix avec Léon IX, Guiscard revint en Calabre, animé par la difficulté journalière, où il était toujours, de nourrir et de solder ses compagnons au milieu d'un pays ennemi (*b*). Un jour qu'il ne lui restait plus une obole, il proposa une entrevue à un riche habitant de Bisignano, nommé Pierre de Turra, qu'il avait pris pour frère d'armes. Le Calabrois eut l'imprudence d'y consentir ; mais au moment où les deux chevaliers se trouvaient en présence, après avoir éloigné leur escorte, Robert saisit son allié par le cou, le renverse contre terre et le fait prisonnier. « C'est à un frère, dit-il, à nourrir son frère », et il ne lâcha le Calabrois qu'après en avoir tiré une rançon de vingt mille sous d'or (*c*). Plus tard, il est vrai, Robert indemnisa Pierre de Turra, et maria richement ses deux filles (*d*) ; mais cette aventure fait connaître à quels expédients il osa descendre avant de devenir un fondateur d'empire. Elle donne en même temps la mesure de la persévérance et du peu de scrupule des Normands aussitôt qu'ils se sentaient pressés par les nécessités de la guerre. Robert avait déjà soumis, par ses stratagèmes autant que par la force, les places de Catanzaro, de Bisignano, de

(*a*) Gugl. Ap., lib. II.

(*b*) Gaufr. Malat., lib. I, cap. 16.

(*c*) Leo Ost., lib. III, cap. 16. — Amat, liv. III, ch. 10.

(*d*) Et dui filles de cestui Pierre dona a dui riche marit.

(Amat, liv. IV, ch. 17.)

Cosenza, de Martura, et la forteresse presque imprenable de Malvito (*a*), quand la mort d'Onfroy, en le faisant chef de la confédération normande (*b*), lui donna les moyens les plus étendus pour mener à bonne fin sa glorieuse entreprise [1056]. Robert Guiscard, dans sa nouvelle dignité, se montra bien supérieur à ses devanciers.

Onfroy avait laissé trois fils, Abailard, Hermann et Robert, dont Guiscard avait pris la tutelle (*c*); mais les comtes et les barons, pensant qu'il leur fallait un chef aguerri pour achever l'œuvre pénible de la conquête, l'engagèrent à se faire couronner duc de Pouille et des Calabres. Soit que cette démarche fût spontanée, soit qu'elle eû t é provoquée en secret, Robert y consentit, et prit en main les rênes du nouvel état. Quelques mécontentements ayant éclaté à propos de la spoliation de ses neveux, le nouveau duc fit embarquer les deux aînés pour Constantinople (*d*), mais il garda le dernier, au-

(*a*) Il feignit qu'un de ses chevaliers venait de mourir, et invita les moines de cette ville à faire ses funérailles. Il avait rempli le cercueil de haches et d'épées, et pénétra dans la ville avec le convoi funèbre :

Impositus feretro, pannusque obducere cera
Ut Normannorum velare cadavera mos est,
Conducuntur feretro sub tergo corporis enses.

(Gugl. Apul, lib. II.)

(*b*) *Anonym. Barens. Chron., ad ann.* 1057.

(*c*) Rector terrarum fit eo moriente suorum
Et geniti tutor puerilis quem vetat ætas
Rectorem fieri.....

(Gugl. Ap., lib. II.)

(*d*) Ann. Comn., λογός α'. — Leo Ost., lib. III, cap. 15. — Gaufred. Malat., lib. I, cap. 25.

quel, dans la suite, il donna le comté de Lauritello. Les mutins, privés des instigateurs de la révolte, furent comprimés par la force des armes. Cette apparence d'usurpation se justifiait suffisamment, aux yeux du plus grand nombre, par la situation critique où leur établissement se trouvait encore. A partir de cette époque, le nouveau duc de Pouille prit le bonnet entouré d'un cercle d'or et le manteau fourré d'hermines, emblèmes de la suzeraineté (*a*).

VII. Robert était revenu à la guerre des Calabres, dont la contrée la plus voisine de la Sicile était encore indépendante, quand il fut renforcé par quatre de ses frères, venus en droite ligne du manoir paternel : c'était Geoffroy de Hauteville, ainsi nommé parce que Tancrède lui avait laissé son héritage après le départ de ses aînés ; Mauger, Guillerme (*c*), et Roger, le plus jeune de tous. On leur fit place. Geoffroy reçut le comté de Brindis, Mauger devint seigneur de la Capitanate, et Guillerme comte du Principat. Ce qui faisait la force de la féodalité normande, c'est que tous ces guerriers étaient liés entre eux, non seulement par le serment et l'hommage, mais encore par la parenté et les alliances. Roger, bien que le plus jeune de tous, sut s'élever à la hauteur de Robert Guiscard par

(*a*) Muratori, *Antiq. ital.*, tom. I.

(*b*) Geoffroy était le quatrième fils de Tancrède et de Murielle, sa première femme ; il reçut aussi le surnom de Ridelle. Mauger était le septième fils, Guillerme le neuvième, et Roger le douzième et dernier. (Ducange, *Généal. des rois de Sicile.*)

son génie. Son ambition était inquiète et ardente, son activité sans bornes. Affable et spirituel dans le commerce habituel de la vie, il savait se créer des partisans par une générosité inépuisable. On l'avait surnommé *Bursa*, parce qu'il avait toujours la bourse à la main (*a*). Comme Guiscard, son aîné, il s'exprimait avec une rare facilité, et son éloquence le faisait passer pour astucieux aux yeux de ses grossiers soldats, à qui le don de la parole semblait une sorte de supercherie (*b*). Tel était l'homme à qui Robert Guiscard, qui sut l'apprécier à la première vue, donna soixante hommes d'armes (*c*) pour achever la soumission de la Calabre à sa place. Roger s'acquitta de cette mission épineuse dans les trois années qui suivirent [1057-1060]. Mais la bonne intelligence ne régna pas toujours entre les deux frères. Roger comptait avoir une part dans le fruit de ses travaux, et obtenir la moitié de la province conquise. Séduits par ses manières loyales et par ses libéralités, une foule de chevaliers étaient disposés à suivre sa fortune. Guiscard en fut contrarié; il essaya d'amoindrir son frère (*d*), en lui retranchant la solde militaire dont il usait pour augmenter le nombre de ses partisans; mais Roger, incapable de dissimuler ce traitement injurieux, quitta l'armée, et réclama les armes à la main. Trop fai-

(*a*) Ce nom de Bursa passa ensuite au fils de Robert Guiscard, auquel les historiens l'ont laissé — V.-D. Ducange, *Généal. des rois de Sicile.*— (*Append. de l'Yst. d'Amat*, p. 354.) — Toutefois, certains écrivains pensent qu'il fut donné au fils de Robert Guiscard parce qu'il aimait trop l'argent.

(*b*) Lingua facundissimus, ingenio callidus.

(*c*) Gaufr. Malat, lib. II, cap. 19.

(*d*) Penuria cogere volebat. (G.Malat., lib. I, cap. 22.)

ble pour engager des combats en règle, il se mit à courir la vie d'aventures, trouvant un appui secret dans ses parents, qui occupaient les grands fiefs, et que la prospérité de Robert Guiscard offusquait dans leur ambition. Le trouble et l'inquiétude se répandirent dans tout le pays. Cependant les moyens de soutenir les hostilités manquaient à Roger, et il fut bientôt réduit à une telle pénurie qu'il se vit obligé de dérober des chevaux dans une écurie de Melfi pour subsister. Le futur conquérant de la Sicile ordonna plus tard à son historien de raconter cet acte de brigandage vulgaire (*a*), afin de montrer à quel degré d'abaissement il était tombé, avant de monter au faîte de la richesse et des honneurs. Le métier de chevaliers errants était, à ce qu'il semble, une rude initiation par laquelle passaient tous ces héros normands, avant d'accomplir leur destinée.

Cependant le mécontentement sourd qui régnait parmi les princes normands, des révoltes partielles en Calabre, où la ville de Leucastro s'était soulevée en égorgeant sa garnison, et les préparatifs hostiles de la cour de Rome, faisaient sentir à Robert Guiscard la nécessité de se reconcilier avec son frère pour concentrer ses forces, et parer aux difficultés croissantes de sa position. Il promit, par une convention conclue à Scaléa, d'investir Roger de toute la partie occidentale des Calabres, depuis Scylla jusqu'à Reggio (*b*), et lui donna le baiser de paix.

(*a*) Rogerius equos furatur..... sed ipso ita præcipiente, adhuc viliora et reprehensibiliora scripturi sumus ut pluribus patescat quam laboriose..... ad summum culmen divitiarum vel honoris attigerit. (Gaufred. Malat., lib. I, cap. 25.)

(*b*) Gaufr. Malat., lib. I, cap. 28.

Un des plus violents adversaires des Normands venait d'être élevé à la papauté. Frédéric, prince de la maison de Lorraine, était passé de l'abbaye du Mont-Cassin sur le siége de saint Pierre, où il avait pris le nom d'Étienne IX [1058]. Ce pontife n'avait pu pardonner aux Français la défaite de Civitade, où il assistait; il ne voyait dans leurs conquêtes que des empiétements sur les droits du Saint-Siége. Hildebrand, son légat, était déjà parti pour négocier une alliance avec l'empereur, et lever des troupes en Allemagne (*a*). Le trésor du Mont-Cassin, apporté à Rome, devait solder les frais de la guerre prochaine; mais, au milieu de ces belliqueux préparatifs, le pape mourut subitement (*b*).

Nicolas II, son successeur [1058], bien que dans un esprit plus modéré, suivit la même tradition politique. Il obéissait, comme son prédécesseur, aux suggestions du cardinal Hildebrand, qui gouverna vingt ans l'Église romaine (*c*) avant de monter lui-même dans la chaire de saint Pierre. Nicolas II s'attacha d'abord à réformer l'élection des papes, livrée jusque alors au hasard des passions populaires, en réglant que désormais le privilége d'élire appartiendrait aux cardinaux de l'Église romaine. Dans le même concile de Latran, où il établit cette sage réforme, il prononça l'anathème contre les Normands, qui furent déclarés infâmes, abominables et usurpateurs des terres de l'Église (*d*) [1059].

(*a*) Baron., *ad ann.* 1058, tom. XVII.

(*b*) Leo Ost., lib. III.

(*c*) Depuis l'an 1053, où il arriva à Rome avec Léon IX, jusqu'à son pontificat, en 1073.

(*d*) Baron., *ad ann.* 1059, tom. XVII.

Robert Guiscard venait de donner un prétexte plausible aux foudres pontificales en s'emparant de Troja, où il avait été appelé par les habitants mutinés. C'était une ville de la Pouille, sur laquelle le Saint-Siége élevait des prétentions. Heureusement le pape n'avait ni armée, ni trésor : il fut réduit à parlementer. Les mêmes raisons politiques qui avaient déterminé les Normands à s'humilier devant Léon IX prisonnier les guidèrent en cette occurence. Chrétiens, ils tremblaient devant les foudres de l'Église; politiques, ils n'ignoraient pas que le Saint-Siége pouvait seul légitimer leurs conquêtes aux yeux des Italiens, et leur conserver ce grand relief de défenseurs de la foi contre les Grecs et les Sarrasins (*a*). L'élément religieux était la source vive où ils se retrempaient sans cesse; il leur fallait donc entretenir de bonnes relations avec la cour de Rome, sauf à lui faire acheter leur dévouement.

Richard comte d'Aversa, le représentant de la première conquête, et Robert, le héros de la seconde, dépêchèrent à Rome des ambassadeurs, pour y faire des ouvertures pacifiques et solliciter une conférence, afin d'aplanir le différend, qui n'était à leurs yeux qu'un fâcheux malentendu. Nicolas II leur fit répondre qu'il avait dessein de tenir un concile à Melfi, et qu'il profiterait du voyage pour s'arranger avec les chefs normands (*b*). Rien ne pouvait convenir davantage à Robert Guiscard. Il fit échelonner sur la route, de distance en distance, des corps de cavalerie, sous prétexte d'honorer le pontife, mais en réalité pour lui donner une haute opinion de sa puis-

(*a*) Gugl. Ap., lib. II.
(*b*) Idem, *ibid.*, lib. II.

sance (*a*). Lui-même revint du siége de Cariati, en Calabre, pour surveiller, par sa présence, des intérêts politiques qui avaient, à ses yeux, une gravité capitale ; mais, comme les deux parties avaient intérêt à tomber d'accord, un arrangement solide ne tarda pas à être conclu, en prenant pour base que le pape confirmait aux deux princes normands la possession intégrale de leurs domaines. Ceux-ci, de leur côté, donnaient au Saint-Siége des gages de vassalité perpétuelle. Ils consentaient à se déclarer les hommes-liges du souverain pontife, à recevoir de lui le gonfalon du commandement, à lui prêter serment de fidélité.

Ils juraient d'aider en tous lieux l'Église romaine,—de conserver et d'agrandir ses prérogatives,—de ne prendre aucune résolution qui pût amener la détention du pape, sa mort, ou la perte d'un de ses membres,—de ne point révéler les secrets qu'il pourrait leur confier,—de ne conquérir ou piller aucune terre ou seigneurie de son domaine, sans son expresse permission. Ils promettaient de laisser en son pouvoir et de maintenir dans leur fidélité toutes les églises placées sur leurs terres, et en outre, de contribuer, en cas de mort du souverain pontife, à faire élire le candidat qui serait indiqué par la majorité des cardinaux et par le vœu du peuple. Pour garantie de ce qui précède, ils s'engageaient à payer à l'Église romaine une rente de douze deniers par chaque paire de bœufs levée dans toute l'étendue de leurs domaines.

Telles sont les conditions sommaires de la paix, énumérées par le cardinal Baronius, d'après le livre des cens de l'Église romaine (*b*). [1059]

(*a*) G. Malat., lib. II, cap. 24.
(*b*) Baron., *Ann. eccl.*, tom. XVII, *ad ann.* 1059.

Voilà donc les Normands redevenus la force militante de l'Église; et cela, malgré l'hostilité des papes acharnés à leur ruine. Dans le traité qu'ils avaient obtenu de Léon IX après sa défaite, les chevaliers avaient reçu le droit de conquérir les Calabres. Robert Guiscard fit ajouter un petit article au traité signé avec Nicolas II. Ce pontife lui conféra l'investiture de la Sicile, sauf à en faire la conquête sur les Sarrasins, tandis que Richard d'Aversa avait, de son côté, la permission de prendre Capoue (*a*). Dès ce moment, l'envahissement de cette grande île fut résolu, Robert prit le titre de *duc futur de la Sicile* (*b*), et il en fit hommage au Saint-Siége. Ce génie prompt et hardi ne mettait point de relâche à son activité; il savait tout ce qu'il voulait et voulait tout ce qu'il pouvait, ce qui, en politique, fait la moitié du succès.

Les Normands avaient lutté contre la diplomatie pénétrante de la cour de Rome, et chaque crise, au lieu de leur nuire, les avait rendus plus grands et plus forts. Guiscard venait de prouver qu'en lui l'homme d'état n'était pas au-dessous du guerrier, et qu'il saurait consolider par la politique ce que ses armes lui avaient acquis : au Saint-Siége il accordait le droit, afin de mieux s'assurer du fait.

Mais avant d'entreprendre l'envahissement de la Sicile, qui surpassait par son étendue toutes ses possessions de terre ferme, il lui parut indispensable de ne laisser aucun embarras derrière lui. Il avait à redouter la perfidie de Gi-

(*a*) Amat, liv. IV, ch. 38.

(*b*) Utroque subveniente dux futurus Siciliæ.

Hommage de Rob. Guisc. au pape Nicolas II.

(Baron., *Ann. eccl.*, *ad ann.* 1059, tom. XVII.)

sulfe, prince de Salerne, qui voyait avec autant de frayeur que de jalousie les accroissements indéfinis de la puissance normande. Ce prince, qui avait conscience de sa faiblesse, semait la division entre les forts. Il avait long-temps cherché à entretenir la mésintelligence entre le duc de Calabre et Richard, comte d'Aversa (*a*), s'alliant tantôt à l'un et tantôt à l'autre, afin de maintenir entre eux une sorte d'équilibre. Richard possédait alors Capoue, Gaëte, le territoire du mont Gargano et le duché de Bénévent en grande partie. Guillaume, son gendre, était comte d'Aquin. Ses relations avec l'abbé du Mont-Cassin étaient sur le pied de la plus grande intimité, et il régnait entre lui et Robert Guiscard une froideur marquée. Dans cette situation, Richard et Gisulfe pouvaient susciter au duc de Pouille les plus grands embarras pendant qu'il combattrait les Sarrasins de l'autre côté du phare. Celui-ci ne négligea rien pour prévenir cette fâcheuse éventualité. Le prince de Salerne avait trois sœurs de la plus grande beauté, Sikelgayte, Gaitelgrime et Serca. Robert eut l'idée de demander l'aînée en mariage (*b*). Alvarède, sa première femme, pouvait le gêner dans son projet : il la répudia sous prétexte de parenté (*c*). Le prince lombard n'osa s'opposer à l'union de sa sœur avec le héros normand; il lui promit pour dot le paiement annuel d'une solde mili-

(*a*) Amat, liv. IV, ch. 17, 18, 19, 20.

(*b*) Guill. Ap., lib II.

(*c*) Elle mourut peu après, et fut inhumée dans l'abbaye de la Trinité, à Venouse, avec cette épitaphe :

Guiscardi conjux Albereda hoc conditur arca.
Si genitum quæris, hunc Canusinus habes.

taire (*a*) [1059]. Mais le comte d'Aversa mécontent refusa d'assister à la cérémonie des fiançailles, dont il comprenait la portée (*b*). Gaitelgrime, belle-sœur de Robert, épousa Jourdain, son neveu, et la troisième un autre chevalier normand, Roger, comte de San Severino (*c*). En s'alliant ainsi au prince de Salerne, Robert espérait neutraliser son mauvais vouloir, il absorbait les Lombards dans sa parenté avant d'engloutir leurs possessions dans ses domaines. Telles étaient les mesures prudentes par lesquelles il préludait à la conquête de la Sicile.

VII. Le moment était venu de commencer cette redoutable entreprise. Après s'être emparés ensemble de Reggio, la dernière et la plus forte place des Calabres [1060], Robert Guiscard et Roger y avaient pris leurs quartiers d'hiver, et du haut des remparts ils apercevaient la Sicile sous la forme d'une côte brumeuse qui s'étendait vers l'occident. Ces deux grands hommes avaient compris que la durée de leur établissement en Italie était attachée à la possession de cette île, que le pape leur avait adjugée (*d*).

Robert, occupé sur le continent, chargea son frère de

(*a*) Et la dame sa moillier estoit noble de parent, belle de cors et sage de teste.

..... Et chascun an lui prometoit de paier une quantité de monoie. (Amat, liv. IV, ch. 18, 19.)

(*b*) Fors tant seulement Richart, quar la caritative concorde entre Robert et Richart estoit un poi estrangié.

(Amat, liv. IV, ch. 20.)

(*c*) Charte inédite du monastère de la Cava, à la date de 1081.

(*d*) Roger, premier roi de Sicile, fut chassé quatre fois du

cette tâche héroïque. Il n'y avait point dans cette guerre nouvelle à mesurer ses coups, à brusquer ses attaques, ou à savoir s'arrêter à temps, comme sur la terre ferme, où la politique normande louvoyait entre les intérêts compliqués des papes et des empereurs, des Grecs et des Lombards. Il s'agissait de conquérir, par des miracles de bravoure et de persévérance, une île asservie à des dominateurs étrangers; de délivrer, avec l'aveu du Saint-Siége, une population chrétienne opprimée par les sectateurs du Prophète. Il y avait toutefois des précautions à prendre et une marche régulière à choisir. Robert Guiscard avait prudemment adjoint à Roger Geoffroi Ridelle, un de leurs aînés, brave soldat, à qui manquait cette pénétration politique qui distinguait ses deux frères cadets (*a*). Roger n'eut aucune peine à le maintenir en sous-ordre.

L'occasion de nouer des intelligences dans le pays vint s'offrir d'elle-même. Trois citoyens de Messine, dont l'histoire doit conserver les noms, Ansoldo di Pacti, Nicolao Camoli, Giaccomo di Saccano (*b*), se jettent dans une barque de pêcheurs (*c*), et viennent implorer les Normands contre la tyrannie des Arabes.

Roger, avec la promptitude du coup d'œil que donnent le génie des affaires et l'habitude du champ de bataille,

continent italique, et trouva toujours un refuge en Sicile, d'où il revint prendre possession du royaume de Naples.

(Capecelatro, lib. I, II, III.)

(*a*) Amat, liv. V, ch. 9.

(*b*) *Brevis histor. liber. urb. Messinæ*, apud Muratori, tom. VIII.

(*c*) *Piscatoria cymba*. Fazello, lib. VII, cap. 1.

— *Brev. histor. liber. urb. Mess.*, Muratori, t. VIII, f. 613.

se fait apporter un manteau neuf sur lequel il fait coudre une croix d'étoffe rouge (*a*); il s'en revêt en leur présence, et, se jetant dans une chaloupe avec soixante chevaliers, il vient faire une reconnaissance jusqu'aux portes de Messine (*b*). Au lieu du drapeau rouge des Normands, il avait fait dresser le signe de la rédemption sur la proue du navire... Le premier mobile de la conquête était trouvé; Roger invoque l'enthousiasme religieux à l'appui de ses armes : c'est un héros chrétien qui annonce aux populations un libérateur [1060].

Il ne néglige pas toutefois les trames de la politique humaine. Les émirs sarrasins étaient en proie à une discorde permanente. L'un d'eux, Ebn-el-Themnah (*c*), qui commandait à Palerme et à Syracuse, avait eu l'idée de faire périr une de ses femmes en lui ouvrant les veines; mais celle-ci, échappant au supplice, s'était réfugiée près de son frère Ali Bennaam, émir d'Agrigente. Une guerre éclata entre les deux beaux-frères (*d*). Ebn-el-Themnah fut expulsé de la Sicile. Dans l'ardeur de sa vengeance, il n'hésite pas à s'adresser aux chrétiens; il vient à Reggio trouver Roger, et lui propose d'unir ses armes à celles des Normands contre ses coreligionnaires. Le cheva-

(*a*) Veste recenti sanctæ crucis impresso charactere se lætanter induit, et, præcedente vexillo crucis... ventis vela dedit.

(*Liberat. urb. Messinæ*, ap. Muratori, tom. VIII.)

(*b*) Gaufr. Malat., lib. II, cap. 1. — Amat, liv. V, ch. 10.

(*c*) Le Novaïri, ch. 1, trad. par J.-J.-A. Caussin. — Tous les écrivains occidentaux estropient les noms arabes : Sismondi nomme celui-ci *Ben Humena*, et le moine Amat *Vultumine*. (Amat, livr. V, ch. 8 et 9.)

(*d*) Fazello, *De reb. sicul.*, lib. VII, cap. 1.

lier français hésita d'abord (*a*); mais le Sarrasin dissipa ses doutes en lui jurant fidélité, la main posée sur le Coran (*b*). Roger, par mesure de prudence, exigea en outre que le fils du traître lui fût remis en ôtage (*c*). Dès ce moment, le prince transfuge fut pour lui un guide éprouvé, il en reçut des secours efficaces (*d*), et les croisés normands furent accompagnés d'un corps de cavaliers arabes dans leurs entreprises. Au bout de deux ans, il est vrai, Themnah, attiré par ses compatriotes dans une embuscade, expia sous le poignard le crime de sa trahison (*e*) [1062].

Au bruit de l'invasion prochaine dont ils étaient menacés, les Sarrasins avaient pris des mesures de prudence pour fermer la mer aux Normands. Ils avaient dirigé vingt-quatre gros navires qui croisaient devant le port de Reggio (*f*); mais Roger leur échappe, au milieu d'une nuit obscure, avec treize grandes chaloupes qui portaient deux cent soixante-dix hommes d'armes. Cette escadrille feint d'attaquer Messine du côté du port, tandis qu'un corps de chevaliers, qui avaient été débarqués à terre, emporte la place par escalade. La vue de douze Siciliens pendus comme traîtres sur les remparts irrita les vainqueurs, qui ne firent pas de quartier aux infidèles. Après ce brillant début, Roger renvoya à son frère les treize chalou-

(*a*) Cum hæsitantem Rogerium conspiceret.

(Fazello, lib. VII, cap. 1.)

(*b*) Sumptis in manibus mahumetticæ legis sacris et ipsa contingens. (Id., *ibid.*)

(*c*) Gaufr. Malat., lib. II, cap. 5.

(*d*) Amat, liv. V, ch. 7.

(*e*) Gaufr. Malat., lib. II, cap. 22.

(*f*) Amat, liv. V, ch. 13.

pes, pour ôter à ses soldats toute pensée de retour (*a*). La conquête, dès lors, avait une base : Messine était la clef du pays. Elle devint un lieu de dépôt, de retraite et de ravitaillement. Roger y bâtit des magasins, de vastes écuries, et l'entoura d'ouvrages avancés pour la rendre imprenable (*b*) [1061].

La conquête de la Sicile dura trente ans (de l'an 1060 à 1090). Nous n'avons nul dessein de la suivre dans ses nombreuses péripéties. Il nous suffira d'indiquer le caractère dominant de cette longue guerre, et les principales combinaisons des Normands pour arriver à une occupation définitive, avec des troupes de beaucoup inférieures en nombre à celles des maîtres du pays. Robert Guiscard, échappant à l'escadre ennemie avec le même bonheur que son frère, lui amena des renforts, au moyen desquels les deux chevaliers soumirent toute la contrée qui s'étend au pied de l'Etna. S'étant rabattus avec leurs troupes vers le centre de l'île, les Normands rencontrèrent l'armée sarrasine au pied de l'antique Enna, dont une corruption successive a fait Castro Giovanni (*c*). Les Arabes comptaient quinze mille combattants, tandis que les chrétiens n'étaient pas plus de sept cents chevaliers, et autant de fantassins (*d*). Pour suppléer à la faiblesse du nombre, Robert Guiscard a recours, comme son frère, à l'enthousiasme religieux. Il fait communier ses soldats et les enflamme par les paroles suivantes, qu'un chroniqueur nous a conservées : « Notre espérance est plus en Dieu

(*a*) Amat, liv. V, ch. 15. — « Rogier remanda les nefs à lo duc. »

(*b*) Id., liv. V, ch. 19.

(*c*) Gaufr. Malat., lib. II. — Amat, liv. V, ch. 23.

(*d*) Amat, *ibid.*

» que dans la multitude de combattants; n'ayez peur, car » nous avons Jésus-Christ avec nous. N'a-t-il pas dit : » Si vous avez autant de foi qu'un grain de sinape, » dites aux montagnes de se fendre, et elles se fen- » dront (*a*)! »

Ces mâles paroles rendirent les chrétiens invincibles ; les musulmans furent confondus et détruits (*b*), et chacun des chevaliers eut dix chevaux pour sa part du butin (*c*). Cet appel aux sentiments religieux dura pendant toute la conquête. A la bataille que Roger livra deux ans plus tard, près du fleuve Cérami [1063], il rassurait ses soldats sur leur petit nombre, en leur parlant de Gédéon, qui avait terrassé des milliers d'ennemis (*d*). Dans cette même affaire un chevalier inconnu, paré d'une armure éclatante, et monté sur un cheval blanc, parut tout à coup en avant des chrétiens ; une croix resplendissait au dessus de son guidon blanc. Le bruit se répandit que saint Georges en personne venait porter secours aux serviteurs du Christ (*e*). Que cette vision eût quelque chose de réel, qu'elle fût une supercherie normande, ou une de ces rumeurs inexplicables, si communes à cette époque, elle n'en porta pas moins au comble l'enthousiasme des guerriers chrétiens, et leur assura la victoire. On trouva dans

(*a*) Amat, *l'Yst. de li Norm.*, liv. V, ch. 23. — « L'espérance » nostre est fermée plus en Dieu que en grant multitude de com- » bateors; non ayez paor quar nous avons Jshu Christ avec nouz, » loquel dist : Se vous avez tant de foi coment un grain de sinappe » et vous dites à li mont qu'ils se partent, ils se partiront. »

(*b*) Li non fidel confondi et destruit. (Id., *ibid.*)

(*c*) Gaufr. Malat., lib. II, cap. 2.

(*d*) Gedeon quia de Dei auxilio non dubitavit in paucis multa millia hominum stravit. (Gaufr. Malat., lib. II, cap. 23.)

(*e*) Gaufr. Malat., lib. II, cap. 33.

le butin quatre chameaux chargés de bagages, bêtes étranges, que les hommes de l'Occident ne connaissaient guère; Roger s'empressa d'en faire hommage au pape Alexandre II, qui, touché de l'offrande, envoya aux Normands le guidon de saint Pierre et une absolution générale de leurs péchés (*a*). Ces grâces pontificales attiraient les regards de l'Europe sur leur belliqueuse entreprise, et leur conciliaient les Siciliens opprimés. Plusieurs villes, notamment Traina, en fournirent la preuve; elles se débarrassèrent de leurs garnisons sarrasines, pour se ranger sous la loi des Normands [1063].

Malgré cette affiche de sentiments exclusivement religieux, qu'il est impossible de ne pas croire un peu calculée, car les expéditions en Italie n'offraient rien de pareil, Roger ne négligeait aucun des stratagèmes dont les Normands avaient l'habitude. Il attirait les Sarrasins, par des fuites simulées, sur des terrains propres à déployer sa cavalerie invincible, ou à les faire tomber dans des embuscades; il ne cessait de les harasser par des incursions continuelles, et il obtenait ainsi un double bénéfice, celui de préserver de toute insulte ses possessions du nord de l'île, et de placer les Arabes sur un qui-vive perpétuel, en les occupant à une pénible défensive. Il fit ainsi des courses pendant plus de dix ans dans le val de Mazzara, qui fut subjugué le dernier (*b*).

La grande erreur des Sarrasins fut d'oublier que leur puissance était solidaire, et qu'ils se devaient une protection mutuelle. En présence de l'invasion chrétienne, les émirs de Syracuse, de Palerme, d'Agrigente, ne ces-

(*a*) Fazello, lib. post decad. VII.
(*b*) Gaufred. Malat., lib. II, passim.

saient d'entretenir leurs haines et leurs rivalités (*a*). Celui de Palerme crut même se préserver en faisant avec Roger une paix particulière. Il lui envoya de riches présents (*b*), des manteaux brodés en points d'Espagne, des étoffes de lin, des vases d'or, des mules équipées avec des selles dorées et des freins « royaux », enfin une bourse contenant quatre-vingt mille taris (*c*) [1063]. Le « sapientissime » (*d*) comte Roger accueillit de son mieux ces splendides avances, car il lui convenait fort de n'avoir sur les bras que le plus petit nombre d'ennemis en même temps; il déclina même l'offre des Pisans, qui lui proposaient de bloquer le port de Palerme pendant qu'il viendrait l'assiéger par terre. Après ces faux semblants de fraternité politique, il envoya à l'émir un diacre nommé Pierre, pour lui porter ses remercîments, et, comme celui-ci savait parfaitement l'arabe (*e*), il lui recommanda de feindre que cette langue lui était étrangère, afin de tout voir et de tout écouter. A son retour, Pierre lui rapporta comment la ville était « assoutillée », et la population profondément abattue (*f*).

(*a*) Muratori, tom. VI, f° 613.

(*b*) Et lo amiral de Palerme... manda message à lo duc o divers présents. (Amat, liv. V, ch. 24.)

(*c*) Le tari ou tarin était une monnaie amalfitaine qui avait alors cours dans tout l'Orient. LXXX taris (Amat, liv. V, ch. 24), et non cent trente mille, comme l'a imprimé M. Gauthier d'Arc.

(*d*) Amat, *eod. loco.*

(*e*) Liquel entendoit et parloit moult bien coment li Sarrasin. (Amat, liv. V, ch. 24.)

(*f*) Pierre fait assavoir à lo duc coment la cité est asoutillée, et ceuz de la cité sont comme lo cors sans l'âme. (Amat, l. V, ch. 24.)

Ainsi le Normand ne laissait échapper aucune circonstance pour préparer ou exécuter ses desseins. Après la victoire qu'il remporta sur Mikhaïl, émir de Palerme, en 1068, on trouva dans les bagages ennemis des pigeons destinés par les Arabes à annoncer plus vite la nouvelle de leurs succès; Roger leur fit attacher sous les ailes des papiers teints de sang, et les envoya porter le deuil et l'épouvante sur les différents points de la Sicile (*a*).

Deux événements d'une haute gravité faillirent, sinon arrêter, du moins reculer indéfiniment la soumission de la Sicile: ces événements furent le mariage de Roger, et la guerre intestine qui éclata entre lui et son frère pour la deuxième fois. Mais, au sein même de ces difficultés, on retrouve le principe de la supériorité morale et sociale des Normands, à laquelle ils durent, plus encore qu'à leurs armes, le succès définitif de leur grande entreprise.

Nous parlerons d'abord du mariage de Roger. Un chevalier Normand, Robert de Grentemesnil, après avoir été tour à tour écuyer de Guillaume le Conquérant (*b*) et prieur de l'abbaye de Saint-Evroul, était tombé en disgrâce, et, craignant la vengeance d'un maître qui ne pardonnait guère, il s'enfuit en Italie avec deux moines de son couvent (*c*), où il revint à son premier métier de sol-

(*a*) Hujus modi sportulas cum avibus infectis sanguine chartulis dimissis fortunæ eventus Panormitanis comes repræsentat.

(Gauf. Malat., lib. II, cap. 42.)

(*b*) Wilhelmi ducis armiger quinque annis exstitit.

(Ord. Vital., lib. III.)

(*c*) Ascensis equis, cum duobus monachis, Fulcone et Urso, Galliam expetit. (Gugl. Gemet, lib. VII, cap. 29.)
— Pirro, *Ital. sacra*, p. 381.

dat. Il y devint comte de Sainte-Euphémie, et ensuite évêque de Traina. A son exemple, ses deux sœurs Emma et Judith, jetant le voile monastique qu'elles avaient pris, se hasardèrent à partir pour ce long voyage (*a*), et rejoignirent leur frère à Saint-Martin, en Calabre [1062].

A l'arrivée de ces nobles dames, Roger quitte la Sicile, et vient épouser Judith, dont il connaissait la rare beauté, et qui était, par sa mère, du sang des ducs de Normandie (*b*); mais il ignorait qu'elle avait été consacrée à Dieu (*c*). La noble dame prit alors le nom d'Eremberge. Les douceurs de son mariage ne purent faire oublier à Roger les nécessités de la conquête et la poursuite de ses projets. Il emmène avec lui sa jeune épouse et l'établit dans la ville de Traina avec un petit nombre de chevaliers (*e*); mais pendant qu'il était occupé au siége de Nicosi, les habitants de Traina, outragés par la garnison normande, se soulèvent pour les mêmes causes qui amenèrent plus tard les Vêpres Siciliennes (*f*), et les Nor-

(*a*) Hæ duæ germanæ sorores, abjecto sacro velamine, in Appuliam ad fratrem abbatem Robertum.....
(Gugl. Gemet, *eod. loco.*)

(*b*) Pulcherrima puella.
(*Annot. ad Fazell.*, *de rebus sicul.*, p. 366.)

(*c*) Et ambæ, maritis ignorantibus quod Deo dedicatæ essent, nupserunt. (Ord. Vital., lib. III.)

(*d*) La plupart des historiens ont cru que Judith et Eremberge étaient deux personnes différentes. (Jazello, p. 366.)
— Burigny, *Hist. de Sicile*, tom. I, p. 407; et même Ducange, *Généalogie* ci-dessus.

(*e*) Gauf. Malat., lib. II, cap. 22.

(*f*) Offensi quod milites comitis in domibus suis hospitabantur, de uxoribus et filiabus timentes. (Idem, lib. II, cap. 29.)
— Wenrich, *Rer. ab Arab. in It. Gest.*, page 192.

mands, surpris par l'insurrection, ont à peine le temps de s'enfermer dans la citadelle. En apprenant les dangers de sa femme, Roger accourt et pénètre dans la forteresse, pendant que les gens de la ville appellent à leur aide les Sarrasins, devenus leurs amis. Rien n'était préparé dans la citadelle pour soutenir un siége. Au bout de quelques jours, les provisions viennent à manquer, et la garnison se trouve réduite aux plus durs expédients. Roger et Judith donnent alors l'exemple de la constance la plus héroïque. Les privations deviennent horribles ; la jeune comtesse, en proie à toutes les tortures de la faim, cachait ses souffrances et montrait la même énergie que son époux. Ses vêtements tombaient en lambeaux, et Roger lui donna son dernier manteau pour la couvrir (*a*). Au bout de quatre mois, les Normands profitèrent d'une nuit d'hiver pour tomber sur les Sarrasins, mal abrités, engourdis par le froid, et durent leur délivrance à la victoire (*b*). Roger, étant repassé en Italie pour remonter sa cavalerie (*c*), laissa le commandement de la garnison à son héroïque compagne, car le danger de cette résidence ne les inquiétait plus depuis que la ville avait été reprise et ravitaillée. La comtesse accomplit, dans ce rôle imprévu, tous les devoirs du commandement, donnant les ordres, visitant elle-même les postes, et encourageant les soldats par ses paroles (*d*).

(*a*) Vestium etiam tanta penuria illis erat, ut inter comitem et comitissimam nonnisi unam cappam habentes...

(Gaufr. Malat., lib. II, cap. 29.)

(*b*) Idem, *ibid.*, cap. 30.

(*c*) Idem, cap. 31.

(*d*) Idem, cap. 30.

Telle était l'énergie des femmes, dans cette société féodale, qui s'introduisait en Italie. Au sein de ce monde nouveau, elles avaient une haute importance, qu'elles devaient aux traditions de l'antique Germanie, à l'égalité chrétienne et à la loi des fiefs, qui faisaient passer sur leurs têtes la propriété militaire du sol. La femme de l'Occident, dame héréditaire du château, était un appui pour les conquérants. Elle leur donnait une éducation noble et ferme au sein de la famille. Eremberge défendait une place forte; Sikelgaïte, femme de Robert Guiscard, était une nouvelle Pallas, au rapport d'Anne Comnène; elle fut blessée d'un coup de flèche au siége de Durazzo, et rallia l'arrière-garde normande pendant la bataille livrée devant cette ville (*a*).

Cette organisation puissante, de la famille normande, ne souffre point de comparaison avec la polygamie musulmane. A la prise de Messine, un jeune Sarrasin, ne pouvant soustraire sa sœur à la poursuite des Normands, se décida à la poignarder. La différence capitale des deux civilisations est tout entière dans ce rapprochement. La femme chrétienne, forte et libre, venait en aide aux chevaliers normands, même dans les batailles; la femme de l'Orient, esclave dans le harem, n'était qu'un embarras. La civilisation occidentale, meilleure dans son principe et ses conséquences, devait inévitablement l'emporter.

Cependant le mariage de Roger l'avait brouillé avec Robert Guiscard. Le conquérant de la Sicile n'avait reçu que le fief de Mélitto, au lieu de la moitié des Calabres, qui lui avait été promise par le traité de Scaléa. Il ré-

(*a*) G. Malat., lib. III, cap. 18.

clama l'exécution du pacte, pour mettre sa fortune au niveau de sa position nouvelle ; mais il essuya un refus : son frère, en vrai Normand, était d'une grande générosité quand il s'agissait d'argent, et se montrait au contraire très parcimonieux en concessions territoriales (*a*).

Cette juste réclamation amena une rupture entre les deux chevaliers, et toutes les entreprises furent interrompues en Sicile et sur le continent. Les nombreux ennemis des Normands triomphaient de les voir aux prises. Roger avait donné quarante jours à son frère pour prendre un parti à son égard ; mais Robert n'attendit pas l'expiration du délai pour accourir devant Mélitto, où le prince rebelle s'était enfermé [1062] (*b*).

Pendant le siége de cette place, le duc de Pouille, ayant appris que la ville de Gérace s'était déclarée en faveur de son frère, s'y introduisit sous un déguisement, mais il fut reconnu. Captif et désarmé en présence d'une populace furieuse, Robert vit périr sous ses yeux dans un affreux supplice l'hôte et sa femme qui l'avaient accueilli (*c*). Il se crut arrivé à son dernier jour (*d*). Étant parvenu toutefois à prendre la parole, il jeta de l'inquiétude dans les esprits par sa fierté de lion (*e*) et par son éloquence. Sachant que le peuple, impitoyable devant la faiblesse et

(*a*) Quamvis pecunia largus, in distributione tamen terrarum aliquantulum parcior erat. (Gaufr. Malat., lib. II, cap. 21.)

(*b*) Gaufr. Malat., lib. II, cap. 21.

(*c*) Tanta impietate a suis civibus attrectata est, ut, stipite ab ipso ano usque ad præcordia transfixa, inhonesta morte vitam terminare cogeretur. (G. Malat., lib. II, cap. 21.)

(*d*) Quo viso, si dux desperavit de vita mirandum non est. (G. Malat., *ibid.*)

(*e*) Leoninam ferocitatem. (G. Malat., lib. II, cap. 21.)

la prière, est encore accessible à la crainte, il déclara aux habitants que sa mort ne les délivrerait pas du joug des Normands; il leur montra ses frères, sa nombreuse famille, ses soldats tout prêts à tirer une vengeance terrible de leur attentat (*a*). Un discours si ferme parvint à les ébranler; ils voulurent prendre du temps pour réfléchir, et se contentèrent de conduire le duc de Calabre dans une prison. Cette hésitation populaire le sauva. A la nouvelle de la captivité de son frère, Roger accourt, oubliant la guerre et la vengeance; il se fait livrer le captif par les gens de la ville, ses grands amis (*b*), sous prétexte de décider lui-même du genre de supplice qu'il aurait à subir (*c*). Mais à peine les deux frères sont-ils en présence que, fondant en larmes, ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Grand témoignage d'amitié fraternelle qui servit plus à la conquête du pays que le gain d'une bataille!

Ce trait dénote que, si les chevaliers étaient habituellement calculateurs et intéressés, ils avaient aussi, quand les circonstances le voulaient, de la générosité et de la grandeur. Aucun nuage ne s'éleva plus entre Robert Guiscard et Roger, qui reçut les domaines auxquels il avait droit (*d*). Depuis lors, on voit les deux frères se donner un mutuel appui, et opérer ensemble la double besogne

(*a*) Le discours de Robert est tout entier dans Malaterra : « Sunt denique mihi fidelissimi milites, sunt fratres, sunt consanguinei, quibus, si perjurando vos manus vestras meo sanguine pollueritis, nulla ratio reconciliare poterit. (Malat., lib. II, cap. 21.).

(*b*) Eia, inquit, amici et fideles mei. (Id. *ibid.*)

(*c*) Id., *ibid.*, cap. 26.

(*d*) Dux comiti Calabriam partit.

(Gauf. Malat., lib. II, cap. 29.)

de la conquête dans l'île et sur le continent; parachevant par leur bon accord un travail qui semblait demander la longueur de deux règnes. Cette guerre intestine aboutissant à une réconciliation chevaleresque ne saurait être comprise qu'en se reportant à l'état social des Normands. Pour eux, une prise d'armes féodale était une protestation légitime (*a*), ou un procès, poursuivi la lance au poing, qui aboutissait d'ordinaire à un arrangement honorable. Les transactions intérieures, comme celles du dehors, se faisaient alors les armes à la main; car la prévoyance sociale était faible, et chacun appuyait sur son épée le respect de ses droits. Il n'en était pas de même chez les Grecs ni chez les Sarrasins. Les Byzantins ne voyaient dans la révolte qu'une atteinte à la majesté impériale, une trahison qui menaçait l'État dans son existence; les Sarrasins y trouvaient une infraction à la loi religieuse, une apostasie contre Mahomet: crimes impardonnables qui avaient toujours pour châtiment la perte de la tête ou des yeux. Et d'ailleurs les liens fraternels sont bien faibles dans les familles nées au sein de la polygamie, et, par conséquent, les réconciliations rares et peu sincères. C'est ainsi que la guerre, envisagée au point de vue féodal, et la constitution de la famille normande, étaient pour les conquérants occidentaux des éléments de force et de supériorité.

La bonne harmonie une fois rétablie entre eux, les princes normands, tournant leur activité contre l'ennemi commun, lui portèrent des coups rapides et irréparables. Ils entreprirent de conquérir Bari, métropole des Grecs (*b*),

(*a*) Voir les établiss. de St.-Louis, annot. par le comte Beugnot, sur le droit de guerre privée. — *Art de vérifier les dates*, tom. II.

(*b*) Amat, liv. V, ch. 27. — Wenrich, p. 188.

sur la terre ferme, et Palerme, capitale des Sarrasins, en Sicile. Ces tentatives intéressaient au dernier point les puissances maritimes de l'Italie. On les voit dès lors prendre une part active au mouvement de la guerre et de la politique [1067] (*a*). L'empereur Constantin Ducas, après avoir tâché inutilement de faire sortir la cour de Rome de sa prudente neutralité, trouva un meilleur accueil auprès du sénat vénitien, qui avait bien ses raisons pour voir de mauvais œil les progrès des Normands. Le comte Roger, de son côté, accepta l'alliance des Pisans, dont il avait d'abord refusé le concours, dans la crainte de les admettre au partage de la Sicile (*b*). La vie de Pise était une croisade perpétuelle; c'est par là qu'elle avait grandi jusqu'alors, et qu'elle venait de conquérir la Sardaigne (*c*). Mais cette république négligea trop le côté positif des affaires, le négoce qui enrichissait déjà les villes de Gênes et de Venise; et, comme elle n'eut guère que les inspirations généreuses de la jeunesse, elle n'atteignit jamais aux jours prospères d'une calme maturité. Roger, à la tête de la flotte pisane, vint bloquer Bari du côté de la mer, pendant que Robert l'investissait avec son armée; il rompit la chaîne qui fermait le port et fit même descendre à terre plusieurs compagnies d'arbalétriers pour compléter l'investissement (*d*). Une escadre grecque, com-

(*a*) Amat, liv. V, ch. 29.

(*b*) Idem, *ibid.* — Wenrich pense que Roger refusa d'abord l'offre des Pisans, parce que ses troupes se trouvaient affaiblies par la bataille de Cérami; mais il ne parle pas des ouvertures de paix faites à Roger par le gouverneur de Palerme.

(*Rer. ab Arab. in Ital. gest.*, p. 194, 195.)

(*c*) Wenrich, *Rer. ab Arab. in Ital. gest.*, p. 154.

(*d*) Amat, liv. V, ch. 28.

mandée par Gosselin, transfuge normand devenu duc de Corinthe, fut mise en déroute au moment où elle manœuvrait pour débloquer la ville du côté de la mer. Les assiégés, plus resserrés de jour en jour, tentèrent de commettre sur Robert Guiscard un assassinat (*a*), dernière ressource de la lâcheté qui succombe. On lui lança une flèche empoisonnée pendant qu'il était sous une tente de feuillages à prendre son repas (*b*); le Duc, dont les vêtements seuls avaient été atteints, fit bâtir une maison de pierres, où il se logea (*c*). Les assiégés, perdant tout espoir, capitulèrent enfin après un siége de trois ans, et le dernier boulevart de l'empire d'Orient en Italie reçut une garnison normande [1071). Quelques mois après, Palerme essuyait le même sort ; et Robert Guiscard, en bloquant la ville du côté de la mer, vint rendre à son frère le même service qu'il en avait reçu à Bari (*d*). Geoffroy Malaterra fait une brillante description de l'armée normande pendant qu'elle se rendait au siége de cette ville (*e*). Elle fut emportée au moment où les prisonniers chrétiens enfermés dans la citadelle brisaient leurs fers pour occuper l'ennemi et faciliter l'escalade. Les Sarrasins, réfugiés dans la ville vieille, obtinrent une capitulation honorable. Roger, usant d'une tolérance politique utile à ses projets, fit publier à son de trompe que

(*a*) Gugl. Ap., lib. II.

(*b*) Ad ducis hospitium quod culmo texerat ipse
Frondibus.
(Gugl. Ap., lib. II.)

(*c*) Amat, liv. V, ch. 27. ..... Lo duc se fist faire une maison de pierres pour estre la nuit à ségur.

(*d*) Wenrich, p. 188, 189.

(*e*) Naves vela dant per æquor suffragante zephyro, aera sonant buccinando, portus plaudit jubilo, citharizant ad hoc docti, resonant et tympana. (G. Malàt., lib. III, cap. 11.)

les Musulmans auraient la vie sauve et qu'ils conserveraient leurs biens et l'exercice de leur religion (*a*), s'ils consentaient à payer tribut. Après ce succès capital, les portes de Palerme furent démontées et portées en triomphe sur le continent [1072] (*b*).

Les Sarrasins possédaient encore quelques forteresses sur les plateaux et plusieurs villes maritimes; mais leur puissance venait de recevoir une atteinte irrémissible. Roger pensa que l'heure était venue de récompenser ses compagnons d'armes, en procédant sans délai à la distribution féodale du territoire de l'île. La suzeraineté générale en fut réservée à Robert Guiscard (*c*), avec un apanage formé de la moitié de Palerme et de Messine (*d*), et de tout le Val-Demone; mais Roger eut en réalité le gouvernement du pays, sous le titre de grand comte (*e*).

Geoffroy Malaterra affirme que les villes de Messine et de Palerme furent laissées en toute propriété à Robert Guiscard (*f*), et Wenrich partage cette opinion (*g*); mais il n'est guère probable que Roger, le véritable conquérant du pays, eût laissé à son frère les deux points les plus importants de toute l'île. C'était, d'ailleurs, un usage

(*a*) . . . . . Fidem promissi lædere nullum,
Quamvis gentiles essent.
(Gugl. Ap ., lib. III.)

(*b*) Invégès, *Annali della citta di Palermo, dall'origine sino all'anno* 1280, 3 vol. in-fol. 1649.

(*c*) Leo Ost., lib. III, cap. 10.

(*d*) Leo Marsic., *Chron.*, apud Carusium, *Bibl. hist. sicul.*, tom. I.

(*e*) Leo Ost., lib. III, cap. 16.

(*f*) Gaufr. Malat., lib. III.

(*g*) Wenrich, *Rerum ab Arabibus in Italia insulisque adjacent. gest. Comment.* Lipsiæ, 1845, p. 200.

des Normands de diviser en plusieurs lots les villes les plus considérables; ils l'avaient déjà pratiqué à Melfi.

Tous les guerriers normands reçurent des domaines proportionnés à leur importance ou à leurs services, et le partage s'étendit même aux terres et aux villes que les Sarrasins retenaient encore. Serlon, entre autres, neveu de Robert Guiscard, reçut un vaste fief au centre de l'île, dans lequel était compris la place de Castro Giovanni, occupée par les Arabes. Cette distribution du sol hâtait inévitablement la soumission du pays, en mettant sur tous les points l'activité, l'intérêt et l'ambition individuelle aux prises avec les difficultés de la possession. Les Sarrasins ne saisissaient point le territoire d'une façon aussi énergique; en pareil cas, fractionner la souveraineté, ce n'était point la détruire, mais centupler les forces de la conquête (*a*).

Aussitôt que le partage fut achevé, la domination des Normands se trouva solidement assise en Sicile, bien que la dernière forteresse sarrasine ne fut emportée que vingt ans plus tard [1090]. Roger, prudent administrateur, démentit, à ce qu'il semble, cette exaltation religieuse dont il avait fait parade dans les premiers temps; il se contenta d'établir partout un clergé latin et de le doter richement; il fit rentrer l'archevêque Nicodème dans la cathédrale de Palerme (*b*); mais il ménagea l'église grecque, et, chose

(*a*) La grande difficulté de la conquête de l'Algérie ne vient-elle pas de ce qu'un seul budget, une seule armée, veulent tout faire, sans mettre en jeu les plus grands mobiles de l'homme, l'ambition individuelle de la puissance et de la propriété? De là l'immensité des dépenses et la médiocrité des résultats.

(*b*) Amat, liv. VII, ch. 7.

plus rare alors, il respecta les engagements pris avec les Arabes, protégeant leur culte et leurs mosquées, dès qu'ils consentaient à vivre en paix sous son obéissance. Ces principes de modération lui étaient peut-être imposés par sa situation difficile, au milieu des embarras d'un nouveau règne, mais ils n'en prouvent pas moins la justesse de son esprit et la hauteur de sa raison.

X. Robert Guiscard travaillait sur le continent à une œuvre pareille, avec une habileté qui n'était pas moindre. Devenu souverain d'un état puissant, il le consolida par la pratique des grandes vertus, moyen vieux comme le monde et toujours infaillible. Affable et facile envers les petits, quand il se trouvait au milieu de ses chevaliers, il ne semblait pas qu'il fût leur seigneur, mais leur compagnon; et il n'y avait ni femme veuve, ni enfant, qui ne pût sans crainte lui demander conseil, aumône ou protection (*a*). Sa piété était sincère; elle le porta à réparer les torts qu'il avait causés dans le temps où il menait la vie de simple aventurier (*b*). Ce fut alors qu'il remboursa les vingt mille sous d'or de Pierre de Turra, et qu'il dota ses deux filles (*c*). Ses contemporains lui rendaient cette jus-

(*a*) Quar tant estoit humile, que, quant il estoit entre sa gent, non paroît seignor, mès paroît que ce fust un de ses chevaliers. Et non fust nulle tant poure fame vidue, ou petit garson, qui ne lo peust prendre à conseil et conter lui tout son conseil et sa poureté.
(Amat, liv. V, ch. 1.)

(*b*) Et maintenant que estoit riche, amendoit et satisfaisoit pour celles coses qu'il avoit faites quant il estoit poure.
(Amat, liv. IV, ch. 17.)

c) Amat, lib. IV, ch. 17.

tice qu'il avait conquis ses états autant « par sa probité » que par sa vaillance (*a*). « Personne n'a le droit d'être appelé honnête homme, disait Gui, comte d'Aquitaine, si l'on oublie Robert Guiscard » (*b*). Les écrivains du temps, en parlant de son caractère astucieux, ne songeaient point à l'incriminer; ils vantaient par là sa fécondité à imaginer des stratagèmes de guerre, et cette éloquence adroite qui lui sauva la vie devant les habitants de Gérace. Le don de la parole était en effet de l'astuce pour ces hommes grossiers, qui regardaient Cicéron comme le personnage le plus rusé de l'antiquité (*c*). On ne voit pas que Robert Guiscard ait violé le premier aucun traité, même ceux qui lui étaient le plus onéreux. Les concessions qu'il fit à la cour de Rome étaient énormes; il les respecta fidèlement. Sa sincérité à cet égard faisait sa force. Il accorda même à certaines abbayes, notamment aux moines de la Cava, le droit de dernier appel devant le Saint-Siége dans les procès qu'ils avaient à soutenir (*d*). Modéré après la victoire, il oubliait de se venger et ne réprimait point les rébellions par des supplices. Il se bornait à contenir les villes turbulentes en bâtissant des citadelles pour les dominer en tout temps, comme il fit à Troja, à Bari, à Palerme et à Rossano. C'est ce qu'on

(*a*) Ingenio et *probitate sua* Apuliam, Calabriam, suæ ditioni submisit. (*Manuscr. inéd. de la Biblioth. royale*, n° 6237.)

(*b*) Nullum hominem probum debere vocari nisi solum Wiscardum... (*Ibid.*)

(*c*) . . . . . Quia calliditatis
Non Cicero tantæ fuit nec versutus Ulysses.
(Gugl. Apul., lib. I.)

(*d*) Charte de donation inédite du monast. de la Cava.

nommait déjà « brider une ville » (*a*). Les révoltés incorrigibles étaient transférés d'un lieu dans un autre : c'est ainsi que les habitants de Bugamo, en Sicile, servirent à repeupler Scribla en Calabre, et que ceux de Policastro furent établis à Nicotéra (*b*). Sa clémence n'allait pas jusqu'à ménager les terres et les maisons ; mais il épargnait la vie des rebelles, bien différent en cela des Grecs et des Sarrasins, qui ne savaient contenir les peuples que par l'usage des supplices les plus raffinés. Les guerres privées jouaient un grand rôle dans une société où l'indépendance personnelle avait tant d'empire : Robert les prévenait souvent, les réprimait avec mesure ; mais il pardonnait peu, vu la nécessité où il se trouvait d'accoutumer au devoir et de ployer à l'obéissance tant de natures guerrières et libres. C'était un chef redoutable aux siens avant tout (*c*).

Il imposa aux vaincus les coutumes normandes et l'organisation féodale ; exigence qui ne fut pas un grand fardeau pour la souplesse italienne. La langue française devint même un idiôme vulgaire dans le pays (*d*). Les écrivains nationaux en firent usage pendant plus de deux siècles (*e*). Brunetto Latini l'employa dans son grand ouvrage « parce que la parleure en était plus délittable à

(*a*) Amat, *L'Yst. de li Norm.*, liv. V, ch. 6, et *passim*.

(*b*) Leo Ost., lib. II, c. 47. — Gaufr. Malat., lib. II, c. 37.

(*c*) Amat, liv. V.

(*d*) Moribus et lingua quoscumque venire videbant
Informant propria, gens efficiatur ut una.
(Gugl. Ap., lib. I.)

(*e*) Gli prosatori italiani a' quali piacque di scrivere in lingua francese non furon pochi, e non pochi son i monumenti che ancora ce ne rimangono. (Tiraboschi, tom. IV, p. 307.)

lire et à oïr ». Pétrarque prétend même que ce furent les poésies normandes qui introduisirent en Italie la rime, inconnue jusqu'alors (*a*).

La sévérité de Robert Guiscard était grande, comme nous l'avons dit, mais elle n'allait jamais jusqu'à attenter à la vie de ses compagnons d'armes; car, s'il aimait la discipline, il lui fallait aussi du dévouement. Pierre, comte de Trani, après une première désobéissance (*b*), s'enhardit à lui déclarer la guerre; le duc de Pouille, l'ayant réduit à demander grâce (*c*), se contenta de lui ôter sa principale forteresse et lui laissa le reste de ses domaines (*d*). Aux simples chevaliers il enleva leurs armes et leurs chevaux (*e*). Gosselin, duc de Corinthe, était bien plus coupable, lui qui avait trahi la grande famille normande et qui était venu, à la tête de la flotte grecque, pour débloquer Bari. Vaincu et fait prisonnier, il fut confiné dans une citadelle (*f*). Robert agissait ainsi au moment où les Grecs venaient de tenter sur sa personne un assassinat.

Cette générosité intelligente ressortira bien davantage,

(*a*) Préface de ses lettres familières.

(*b*) Ad fines siculos vires adhibere negaret.

(Gugl. Ap., lib. II.)

(*c*) Lup. Protosp., *Chron*, *ad ann.* 1074.

(*d*) Lup. Protosp., *Chron.*, *ann.* 1074. — Romuald., *Salern. Chron.* — Gugl. Ap., lib. III, ap. Muratori.

— « Pierre requist lo amistié de Robert, et Robert par prière d'autres seignors li concédi son amistié. (Amat, liv. IV, ch. 6.)

(*e*) Li duc leva à li chevalier de Pierre li cheval et armes qu'il trova dedens la terre. (Amat, liv. VII, ch. 3.)

(*f*) G. Malat., lib. II, cap. 43. — Gugl. Ap. lib. II.

si on compare le héros normand au dernier des princes lombards de Salerne. Gisulfe, dit un contemporain, était par sa mère « de race vipérane (*a*) » ; il égalait en férocité les Néron et les Maximien (*b*). Guido, son oncle, lui avait assuré la couronne au péril de sa vie, après le meurtre de Gaymar IV, et ce prince ingrat et cruel ne cessa de poursuivre son bienfaiteur, tant qu'il lui confisqua tous ses domaines (*c*). La vue des supplices qu'il ordonnait était son délassement habituel. Il mit à la torture le médecin de son père pour lui faire restituer tous les présents qu'il en avait reçus (*d*), et traita avec la même barbarie d'autres personnes, et même des femmes (*e*). Le droit des gens, à ses yeux, n'était qu'un vain mot. Il rançonnait indistinctement les gens de Sorrente, de Naples, de Gaëte, qui tombaient entre ses mains. Après une tempête, des matelots pisans étant venus en pèlerinage à Salerne pour visiter les reliques de saint Mathieu, Gisulfe, violant le sauf-conduit qu'il leur avait donné, confisqua leur navire et les jeta dans un cachot, d'où ils ne se rachetèrent qu'à prix d'or (*f*). Sa conduite envers Robert Guiscard fut un raffinement de perfidie : après lui avoir prodigué des serments d'amitié et donné sa sœur en mariage, il

(*a*) Liquel de la part de la mère estoit nez de gent vipérane.
(Amat, liv. III, ch. 40.)

(*b*) Id., liv. VIII, ch. 2.

(*c*) Id., liv. IV, ch. 42.

(*d*) Id., liv. IV, ch. 41.

(*e*) ..... Une fame estoit sage et studiouse en son fait, laquelle se clamait Gaza....., et tant fust martyrizée que morte fust levée del torment. (Amat, liv. IV, ch. 35.)

(*f*) *Ibid.*, liv. VIII, ch. 5.

ne cessa de lui susciter des ennemis (*a*), soit en irritant la jalousie de Richard, prince de Capoue, soit en nouant des intrigues avec la cour de Rome, qui n'avait pas encore pardonné les humiliations de Léon IX. Gisulfe devint l'âme d'une grande ligue contre la fortune de son beau-frère. Dans l'espérance d'y attirer les Grecs, il feignit un pèlerinage à Jérusalem, et s'embarqua pour Constantinople, où l'empereur Michel Parapinace conclut avec lui un traité clandestin et lui alloua un gros subside; mais le Lombard garda l'argent et n'osa entamer les hostilités (*b*). Ces manœuvres n'échappaient point au duc de Calabre, qui n'en laissait rien voir : il lui fallait une bonne occasion pour accabler son beau-frère de sa juste vengeance; et Robert Guiscard savait attendre.

XI. L'avènement de Grégoire VII au souverain pontificat venait de donner au prince normand un adversaire plus redoutable que tous les précédents. Ces deux grands hommes se trouvaient dès lors en présence avec des intérêts différents; ils étaient dignes de se mesurer l'un contre l'autre, et encore mieux de s'entendre. Leurs relations embrassent deux périodes distinctes : celle pendant laquelle ils furent en hostilité sourde ou patente, et celle de leur réconciliation. La première dura près de sept ans, de l'an 1073 à l'an 1080; la seconde s'étendit jusqu'à la mort de Grégoire VII, arrivée cinq ans plus tard [1085].

Au moment où le cardinal Hildebrand prit possession

(*a*) Amat, liv. IV, ch. 35.
(*b*) Id., liv. IV, ch. 36, 37, 38, 39.

du Saint-Siége, Robert Guiscard se trouvait malade à Trani, dans un état qu'on crut désespéré. Les Normands se préparaient déjà à élire son fils Roger, et la nouvelle de sa mort courut jusqu'à Rome. Le pape se hâta d'écrire à Sikelgayte qu'il était disposé à investir Roger des états de son père, en vertu de l'autorité de saint Pierre (*a*), et, en même temps, il dépêcha un cardinal pour s'acquitter de la cérémonie à sa place. Mais, dans l'intervalle, Robert revint à la santé; « Dieu, qui le visitait, le guérit » (*b*), et il envoya au pape des actions de grâces, en lui renouvelant ses promesses de fidélité.

A la nouvelle de cette résurrection, Grégoire VII rappela son légat, qui s'était mis en route, et invita Guiscard à une conférence dans la ville de San Germano (*c*). Le prince normand n'ignorait pas les secrètes dispositions du souverain pontife. Il se fit donc accompagner d'une armée et de Didier, abbé du Mont-Cassin, son ami et son intermédiaire habituel dans les rapports qu'il avait avec le Saint-Siége (*d*). A l'approche d'un cortége si nombreux, Grégoire VII se retira précipitamment à Bénévent, dont les remparts pouvaient le préserver d'une surprise, et manda à Robert Guiscard que l'entrevue aurait lieu dans cette ville [1073] (*e*). Une défiance extrême régnait entre les deux rivaux. Arrivé sous les murs de Bénévent, Robert Guiscard dressa ses tentes dans la plaine voisine (*f*),

(*a*) Amat, liv. VII, ch. 7, 8.
(*b*) Id., *ibid.*
(*c*) Id., liv. VII, ch. 9.
(*d*) Amat, liv. VII, ch. 9.
(*e*) Id., ch. 10.
(*f*) Amat, liv. VII, ch. 9.

et pria le pape de venir dans son camp, en lui faisant les plus grandes protestations de fidélité; mais Grégoire voulait que la conférence eût lieu dans la ville. Des deux côtés personne ne céda, car Guiscard prétendait qu'il avait à craindre « la malice des habitants mal intentionnés à son égard » (*a*). Les deux adversaires se séparèrent sans avoir pu s'entendre, sans s'être vus, et plus courroucés que jamais. Le pape se rendit en Campanie, auprès du prince de Capoue, qui ne cachait point son hostilité contre son parent (*b*). La guerre éclata presqu'aussitôt, et Robert vint faire le dégât dans toute la Campanie; il s'avança jusqu'au bord du Garigliano, conquit la marche de Fermo, qui appartenait à l'Église; mais il échoua au siége d'Aquino (*c*). A la nouvelle de cet attentat, Grégoire VII excommunia le duc de Pouille pour la première fois [1074] (*d*). Le pontife avait conçu le projet d'accabler les Normands au moyen d'une coalition des peuples de l'Italie, réunis sous la bannière du Saint-Siége, et il écrivit à ce sujet à Guillaume, comte de Provence (*e*). Mais le pape s'appuyait principale-

(*a*) Id., *ibid.*

(*b*) Liquel estoit anemi del duc Robert. (Amat, liv. VII ch. 9.) — Richard avait épousé une sœur de Robert Guiscard.

(*c*) Amat, liv. VII, ch. 11.

(*d*) La plupart des historiens ont confondu cette première excommunication avec la seconde, qui eut lieu en 1077, après le siége de Salerne. Malaterra est le premier auteur de cette confusion. (Voir Baronius, qui cite une lettre de Grég. VII à la comtesse Béatrice, où ce premier anathème est rapporté; tom. XVII, cap. 41.)

(*e*) *Gregor. VII ad Desider., abb. Cassinens.*, lib. I. Baron, t. XVII.

ment sur Béatrice, duchesse de Toscane, et sur Mathilde sa fille. Ces princesses lui promirent une armée de trente mille hommes pour dompter Robert Guiscard, et lui faire restituer les terres du prince des apôtres qu'il avait usurpées (*a*). Un congrès fut indiqué à Cymino (*b*) pour donner la dernière main à la coalition. Un des plus empressés à cette réunion était Gisulfe; mais, à la vue de ce prince détesté, les Pisans, auxiliaires du pape, éclatèrent en paroles menaçantes et injurieuses : « Meure Gisulfe, cet » homme sans pitié, s'écriaient-ils! meure le traître qui » nous a jetés en prison, qui a confisqué nos marchandi- » ses, qui a noyé nos matelots en pleine mer! Périssent » tous ceux qui voudront le défendre et le protéger! » (*c*).

Ces cris furieux mirent le désordre dans l'assemblée, qui se trouva dissoute ; et le prince de Salerne eut à peine le courage d'attendre la nuit pour s'enfuir à Rome (*d*).

Cependant Robert, menacé de tous les côtés à la fois, semblait se multiplier contre ses ennemis ; les démarches et les promesses de soumission ne lui coûtaient rien, comme on le voit par les lettres de Grégoire VII à la comtesse Mathilde (*e*), et la retraite des Pisans ne l'avait point détourné de sa ligne de conduite. Sommé par les légats de

(*a*) Amat, liv. VII, ch. 2.

(*b*) En un lieu qui se clame Mont Cymino fu assemblé lo pape et Gisolfe, prince de Salerne. (Amat, liv. VII, ch. 13.)

(*c*) More Gisolfe! loquel est sans pitié, loquel nouz, ceaux de nostre cité, a condempnez a estre noyez en mer...

(Amat, liv. VII, ch. 13.)

(*d*) Amat, liv. VII, ch. 13.

(*e*) Scitote Guiscardum sæpe supplices legatos ad nos mittere.

(Baron., tom. XVII, cap. 41, *ann.* 1074.)

se rendre à Bénévent pour recevoir les ordres du souverain pontife, il prit une humble contenance, et déclara « que sa conscience ne lui reprochait aucun attentat contre le prince des apôtres ni contre la suzeraineté du Saint-Siége; il priait seulement qu'on lui indiquât le jour et l'heure où il devait se présenter, afin que son innocence fût rendue manifeste aux yeux du monde entier, et qu'il pût recevoir l'absolution du successeur de saint Pierre » (*a*). Au jour fixé, il se dirigea vers Bénévent, accompagné de sa femme et de ses enfants, et suivi d'une armée redoutable, composée de tous les vétérans qui suivaient sa bannière depuis plus de vingt ans (*b*). Le duc de Pouille attendit le pape pendant trois jours dans ce formidable appareil; mais Grégoire VII se garda bien de paraître.

Guiscard nouait en même temps une alliance avec le consul de Naples (*c*); il négociait avec le prince de Capoue, par l'intermédiaire de l'abbé du Mont-Cassin. Déjà les deux princes s'étaient restitué leurs conquêtes et donné des otages (*d*), la signature seule manquait au traité de paix; mais Richard eut peur d'avoir été trop loin : il voulut réserver l'obéissance qu'il devait au Saint-Siége; et cette restriction suspendit un arrangement, dont tous les points étaient convenus (*e*). L'empereur Henri IV pensa que le moment était propice pour engager le prince normand à faire cause commune avec lui contre Gré-

(*a*) Amat, liv. VII, ch. 13.

(*b*) Accompaingnié de fortissimes chevaliers.

(Amat, liv. VII, ch. 14.)

(*c*) Amat, liv. VII, ch. 15.

(*d*) Idem, *ibid.* — « Pleges et fidéjussors. »

(*e*) Id., *ibid.*, ch. 16.

goire VII, son ennemi mortel (*a*); il lui envoya deux de ses conseillers, avec la mission de lui conférer une nouvelle investiture de ses possessions. Robert Guiscard sut repousser les avances de l'Empereur avec une rare finesse. Il fit aux messagers un accueil plein de magnificence et de courtoisie, mais il refusa de se soumettre à la vassalité germanique (*b*). « J'ai arraché cette terre, dit-il, » à la domination oppressive des Grecs; j'ai soutenu sur » mer mille tribulations, moi et mes soldats pour en » écarter les Sarrasins; c'est à la seule assistance de » Dieu et de saint Pierre que j'en suis redevable; et » maintenant que Dieu m'a glorifié par la victoire et fait » le plus grand de ma race, c'est lui dont je me recon- » nais le vassal pour la terre dont vous prétendez m'in- » vestir. Mais comme la main de monseigneur le roi est » droite et sage, qu'il me donne de ses biens pour » ajouter au peu que je possède, et je deviendrai son » sujet, sauf toutefois la fidélité que je dois à l'E- » glise (*c*). » Les messagers, comblés de présents, retournèrent en Allemagne avec cette réponse.

Après la rupture des négociations entre Guiscard et le prince de Capoue, les hostilités continuèrent entr'eux; le pays fut saccagé pendant deux ans sans qu'il arrivât rien de décisif. Richard avait à son service les deux fils d'Onfroy, toujours insurgés contre leur oncle, qui n'était, à leurs

(*a*) Amat, liv. VII, ch. 27.

(*b*) Idem, *ibid.*

(*c*) ..... Mès pour ce que lo main de monseignor le roy est droite et large, donne moy de lo sien sur cellui peu que je ai et possède, et je lui serai subject, toutes voiez sempre salvant la fidelité de l'Eglise. (Amat, liv. VII, ch. 27.)

yeux, qu'un usurpateur. De nouveaux pourparlers eurent enfin plus de succès que les précédents : le prince de Capoue se réconcilia avec le duc ; il lui restitua Girard de Bonne-Héberge, qu'il avait fait prisonnier dans une embuscade, et promit d'aider son beau-frère à conquérir la ville de Salerne, à condition que de son côté Robert lui donnerait son concours pour réunir Naples à ses domaines (*a*). L'arrangement conclu sur cette double base fut un premier échec pour la politique de Grégoire VII. Il modifia profondément la situation de toutes les parties belligérantes.

Le prince de Salerne se trouva cerné par les terres des deux chefs normands réconciliés, et Robert Guiscard saisit la première occasion de le châtier de ses longues intrigues : il la dut à une démarche des Amalfitains. Gisulfe les accablait d'impôts et de vexations (*b*) ; il favorisait les pirates qui couraient sus à leurs navires, et partageait le butin avec eux. Un dernier trait mit le comble à l'indignation publique. Un jour, pendant son souper, il se fit amener douze Amalfitains prisonniers et leur fit couper les pieds en sa présence (*c*). Dans leur désespoir, les gens d'Amalfi s'étaient adressés au Saint-Siége, qui leur avait refusé son appui (*d*). Ils offrirent ensuite au duc de Calabre l'hommage-lige de leur cité, en le suppliant de les prendre sous sa protection (*e*). Le Normand affecta une

(*a*) Amat, liv. VII, ch. 28.

(*b*) Amat, liv. VIII, ch. 2.

(*c*) « Quant il estoit à cène, fit taillier les piez à XII homes de Amalfe en la présence soe. » (Am., liv. VIII, ch. 2.)

(*d*) Idem, ch. 7.

(*e*) Id., ch. 8.

certaine modération et se présenta en médiateur; il fit à Gisulfe des remontrances qui ne furent point accueillies, et qui devinrent le signal des hostilités. Le prince lombard ne trouva d'appui d'aucun côté, tant les précautions de Robert Guiscard étaient bien prises. Celui-ci se sentait appuyé sur les sympathies des populations (*a*). Il envoya au prince de Capoue l'abbé du Mont-Cassin pour le raffermir dans son alliance, et fit présent de douze livres d'or aux moines de l'abbaye, en les engageant à prier pour le succès de ses armes (*b*). L'issue de la guerre ne pouvait dès lors être douteuse; elle se borna au siége de Salerne, qui fut bloquée par terre et par mer. On y vit paraître une troupe de Sarrasins auxiliaires, que le grand comte de Sicile avait envoyée à son frère (*c*). La ville, en proie à une horrible famine (*d*), se rendit enfin, après une défense héroïque [1077]. Le duc de Calabre pouvait retenir Gisulfe en captivité; mais, bien certain que personne ne prendrait la défense d'un si cruel tyran, il le laissa aller et lui fit même présent de chevaux, de mules pour son usage, et d'une somme de mille besants (*e*). Le prince déchu se retira à Rome, où, quelque temps après, il entra dans la cléricature. Grégoire VII se crut obligé de l'indemniser: il en fit un de ses légats, et l'envoya en France.

Restaient les deux fils d'Onfroy, toujours intraitables,

(*a*) Amat, liv. VIII, ch. 1, 2, 3, 4 et suiv.

(*b*) Leo Ost., lib. III, cap. 58.

(*c*) Amat, liv. VIII, ch. 13. — Wenrich, p. 109.

(*d*) Et comence cil de la cité a mengier la char laquelle non est usée de mengie, c'est la char de cheval, de chien, de chat..... lo foie de un chien valoit X tarins, et la galine XX tarins, et l'of que faisoit la galine valoit II deniers. (Amat, liv. VIII, ch. 18.)

(*e*) Id, liv. VIII, ch. 29. — Environ 500 francs.

qui s'étaient cantonnés dans certaines forteresses des Calabres (*a*). La déconfiture de Gisulfe ne les intimida point; mais Hermann étant tombé, par un hasard fâcheux, au pouvoir des partisans de son oncle, celui-ci fit savoir à Abailard qu'il rendrait son frère à la liberté aussitôt qu'il serait arrivé au mont Gargano, sous la condition que son neveu lui remettrait les clefs de la forteresse de San-Sévérino, où il s'était enfermé. Abailard céda par dévoûment fraternel; mais, quand il réclama l'exécution de cette promesse, Robert essaya d'y manquer par une subtilité. « Beau neveu, dit le Normand, je ne compte » arriver au mont Gargano que dans sept ans d'ici (*b*). » Abailard, indigné de cette supercherie, recommença la guerre et s'empara même du château de Sainte-Agathe.

Il avait encore un autre sujet bien plus vif de mécontentement. Gradilon, seigneur lombard, qui suivait sa fortune et qui avait épousé sa sœur, étant tombé dans les mains de son oncle, celui-ci lui avait fait crever les yeux (*c*). Ce supplice fut-il ordonné par le duc de Pouille ou par ses adhérents? Gradilon avait-il pris part aux crimes de Gisulfe, et subit-il la loi du talion? C'est ce qu'on ignore. Robert Guiscard ne pratiquait pas d'ordinaire ce mode de répression byzantine; et cet acte de cruauté serait le seul qu'on aurait le droit de lui imputer dans le cours de son règne. On pourrait aussi le révoquer en

(*a*) Amat place avant le siége de Salerne la défense de San-Sévérino et la résistance d'Abailard (liv. VII, ch. 20, 21, 22). — Voir G. Malaterra, qui rétablit l'ordre des faits (lib. III, cap. 5, 6 et suivants).

(*b*) G. Malat, lib. III, cap. 5.

(*c*) Id., *Ibid.* — Ducange, *Généal. des princes normands.*

doute, car le moine Amat n'en parle pas. Du reste, les neveux de Robert Guiscard n'étaient pas, à ses yeux, des rebelles ordinaires, de simples vassaux révoltés; c'étaient des compétiteurs qui l'attaquaient incessamment dans le principe même de son autorité. Il finit toutefois par tenir sa parole et par relâcher Hermann (*a*). Abailard rendit le château de Sainte-Agathe à son oncle (*b*), et les deux frères s'embarquèrent pour Constantinople [1078]; mais ils ne cessèrent de semer l'agitation en Italie, où ils reparurent bientôt pour la cinquième ou la sixième fois.

XII. La conquête de Salerne était un nouvel échec pour la politique du Saint-Siége, qui voyait dans les accroissements de la puissance normande un danger certain pour ses domaines temporels (*c*). Tout en aspirant au rôle de champion de l'Église, Robert Guiscard venait de jeter le gant à Grégoire VII, qui se disposait, de son côté, à renvoyer Gisulfe en Campanie (*d*). Le duc de Pouille voyait, dans l'accueil fait à ce prince, une aggression flagrante. Il en prit son parti avec sa décision habituelle, et envahit la marche d'Ancône à la tête de ses soldats (*e*). Plongé dans les immenses embarras de la révolution qu'il accomplissait au sein de l'Église, le pape n'avait point

(*a*) G. Malat, lib. III, cap. 5.

(*b*) Amat, liv. VIII, ch. 33.

(*c*) ..... Et disoient que se lo pape non pensoit de chacier li Normant, il prendroient lo impère de Rome.

(*Chron. anon.* de Rob. Viscart, liv. I, ch. 10.)

(*d*) Gugl. Ap., lib. III.

(*e*) Gugl. Malmesb., lib. III.

d'armée prête à résister à la force ouverte; il eut recours à une nouvelle excommunication, et lia le duc de Pouille, le prince de Capoue et le comte de Sicile « du lien de l'anathème (*a*). » Cette fois, encore, les Normands reculèrent devant les foudres pontificales; Robert sortit des terres de l'église et songea à tenir la promesse qu'il avait faite à Richard, son allié, de l'aider à conquérir la ville de Naples (*b*). C'était la compensation au moyen de laquelle il avait acheté son concours devant Salerne (*c*). Les Normands commencèrent le siége avec leur vivacité habituelle; mais Guiscard se lassa bientôt et se dirigea contre Bénévent (*d*), laissant au prince de Capoue le soin d'achever la prise de la ville. Ce vieux guerrier, campé sur les hauteurs de Saint-Elme, avait hâte d'y faire son entrée; mais son corps était usé par l'âge et les fatigues. Se sentant près de mourir, il envoya prier le pape de le relever de l'excommunication qui pesait sur sa conscience (*e*). Grégoire céda aux prières du moribond (*f*), mais ce ne fut pas gratuitement : il lui fit acheter son absolution dernière au prix d'une grande concession politique. Le siège de Naples fut levé, et la ville préservée pour le moment.

(*a*) Gregor. VII *Epist.*, lib. I, 26, *Bull. Rom. ampl. Collect.*, tom. II. — Leo Ost., lib. III, cap. 44.

(*b*) Amat, liv. VII, ch. 12. — Id., liv. VIII, ch. 31.

(*c*) Et li duc dist qu'il lui vouloit donner aide à lo prince de chevalier et de navie pour prendre Naples.

(Amat, liv. VII, ch. 29.)

(*d*) Amat, liv. VIII, ch. 32.

(*e*) Chron. Cav. — Chron. Amalf., cap. 39.

(*f*) Amat, liv. VIII, ch. 34.

Jourdain, ayant succédé à son père dans la principauté de Capoue [1078] (*a*), accomplit scrupuleusement les conditions du pacte conclu par le prince mourant. A l'instigation de Grégoire VII, il reçut quatre mille besants des citoyens de Bénévent (*b*) et vint faire lever à Robert Guiscard le siége de cette ville. En même temps, les deux fils d'Onfroy avaient reparu sur les côtes d'Italie. Tout ce qui vivait des regrets du passé, tout ce qui rêvait le retour de l'indépendance italienne ou la rupture du lien féodal, ne manquait jamais de se déclarer pour eux. Les villes de Bari et de Tarente avaient ouvert leurs portes aux rebelles [1079] (*c*). A cette agitation générale, on reconnaissait la main du grand pontife, et sa persévérance, égale à celle de Robert Guiscard; mais un intérêt pressant, européen, le conviait à signer la paix. Engagé dans une lutte gigantesque contre l'empereur Henri IV, alors victorieux et tout près d'entrer en Italie, il avait besoin de l'appui de tous ses voisins pour résister au choc de l'Allemagne coalisée. La comtesse Mathilde, en Toscane, couvrait les approches de Rome; les Normands pouvaient lui servir d'arrière-garde et dans l'occasion lui fournir une retraite. Grégoire fit donc les premières avances en vue d'un raccommodement. Il envoya l'évêque d'Achérontia au comte Roger, en qualité de légat, pour le relever de l'anathème qui pesait sur lui, et ne cacha pas, dans sa lettre, le désir qu'il avait de se réconcilier avec Robert Guiscard :

« Si le comte Roger te parle de Robert son frère,

(*a*) Chron Cav., *ann.* 1078.
(*b*) *Chron. Benevent., ann.* 1078.
(*c*) Amat, liv. VIII, ch. 35.

» réponds-lui que l'Eglise romaine tient la porte de mi-
» séricorde ouverte à tout le monde, pourvu qu'amené
» par l'amour de la pénitence, on évite les scandales du
» péché et qu'on rentre d'un pied innocent dans le
» sentier du bien.

» Si donc le duc Robert désire obéir comme un fils à
» l'Église romaine, je suis prêt à l'accueillir avec un
» amour paternel, à tout concilier équitablement et
» de bon accord, à l'affranchir de tout lien d'anathème et
» à le ranger au nombre des ouailles du Seigneur (*a*) ».

Guiscard, de son côté, était las d'user sa vie à ce travail de Pénélope, où il était retenu dans le huis-clos de sa conquête; il avait des desseins plus magnifiques sur l'Orient, et, comme l'appui du Saint-Siége lui était nécessaire pour les réaliser, il fit une nouvelle démarche auprès de Grégoire VII, en lui offrant des concessions plus apparentes que réelles. L'abbé du Mont-Cassin, qui fut plus tard le pape Victor III, avait compris le premier que les Normands seraient un jour les alliés sincères et courageux de la cour de Rome : il était resté leur ami (*b*). Ce fut lui que Robert choisit pour son intermédiaire; il vint à Rome annoncer la renonciation du duc de Calabre sur Bé-

(*a*) Si de Roberto duce fratre suo aliquid tibi retulerit, respondeas ei quoniam romanæ Ecclesiæ janua misericordiæ omnibus patet quicumque, pœnitentiæ amore ducti, offensionis scandala deserunt et ad rectitudinis viam inoffenso pede regredi concupiscunt. Baron. tom, XVII. Greg. VII, *Epist.* lib. VI.

Si igitur dux Robertus sanctæ romanæ Ecclesiæ sicut filius parere exoptat, paratus sum paterno amore eum suscipere, et suo consilio justitiam conservare, et ab excommunicationis vinculo penitus absolvere, et inter divinas oves eum enumerare... Id. *Ibid.*

(*b*) Amat, liv. VII, ch. 9.

névent (*a*). Il est vrai que celui-ci n'avait pu s'en emparer, et qu'il ne se dessaisissait pas de la marche de Fermo; mais les nécessités étaient si pressantes, que cette concession, à peu près dérisoire, suffit pour apaiser le pape et rétablir la bonne harmonie, troublée depuis sept ans. La tempête qui agitait le sud de l'Italie se calma comme par enchantement; Jourdain, qui s'avançait pour investir Salerne, reprit le chemin de sa principauté, et les fils d'Onfroy, vivement poursuivis, se hâtèrent de regagner Constantinople [1079].

A partir de ce moment, le système de la politique changea. Le rapprochement du Saint-Siége et des Normands fut durable et sincère; ils y trouvaient un avantage réciproque, mais c'était Rome qui avait cédé. Grégoire VII conquérait une milice belliqueuse pour opérer l'affranchissement de l'Eglise au spirituel et au temporel. L'appui moral du souverain pontife n'était pas moins nécessaire au héros normand pour s'élancer à la conquête de l'empire grec et à la délivrance de Jérusalem (*b*), ce rêve des hommes du onzième siècle, qu'il poursuivait aussi, comme s'il en avait eu besoin pour se soutenir contre le découragement et les mécomptes de chaque jour.

Robert Guiscard renouvela le serment de fidélité déjà prêté aux papes Nicolas II et Alexandre II; il fit hommage de ses fiefs au Saint-Siége, sous la réserve *de la marche de Fermo et des villes de Salerne et d'Amalfi, pour lesquelles rien n'a encore été réglé définitivement* (*c*). En

(*a*) *Chron. Bevevent.*, *ad ann.* 1079, ap. Muratori.

(*b*) *Manuscrit inédit de la Bibl. royale*, n° 6237. (Voir à la page 2.)

(*a*) Excepta parte Firmanæ Marchiæ et Salerno, atque Amalfi,

échange de cet acte de soumission, Grégoire VII lui remit le gonfanon de saint Pierre et un acte qui lui confirmait la propriété de ses domaines, mais en lui reprochant formellement ses usurpations. Le pape promet « de » le supporter pour le moment à Fermo, à Salerne et à » Amalfi, *bien qu'il retienne ces terres injustement*, dans » l'espoir qu'il agira plus tard envers Dieu et saint Pierre » de telle façon, ajoute le pontife, qu'il sauve et son âme » et la mienne (*a*). »

Malgré ces restrictions, dont la pratique est si vieille dans la diplomatie romaine, le plus grand pas était fait vers une réconciliation définitive. Robert Guiscard était redevenu le soldat de l'Eglise, rôle qu'il s'était toujours proposé depuis son arrivée en Italie, et au moyen duquel ses ambitieux desseins étaient justifiés (*b*).

XIII. Cependant le moment était venu de mettre à pro-

unde adhuc facta non est definitio. — (Baronii *Ann. eccles.*, tom. XVIII, cap. 36, *anno* 1080.)

(*a*) De illa autem terra quam injuste tenes, sicut est Salernus, Amalfia et pars Marchiæ Firmanæ, nunc te patienter sustineo in confidentia Dei omnipotentis et tuæ comitatis; et tu postea exinde ad honorem Dei et sancti Petri ita te habeas, sicut et te agere et me suscipere decet, sine periculo animæ tuæ et meæ.

(Idem, *ibidem.*)

(*b*) Et que proissent Dieu pour moy, mon sire saint Pierre et missire saint Paul... Je me vouloie sousmettre à lor vicare lo pape, avec toute la terre que je avoie conquize, et autresi la vouloie recevoir par lo main de lo pape, à ce que, par la puissance de Dieu, me peusse garder de la malice de li Sarrazin et vainchre la superbe de li estranges. (Amat, liv. VII, ch. 27.)

fit son alliance avec la cour de Rome. Les Grecs venaient de lui fournir eux-mêmes un prétexte honorable pour prendre l'offensive à leur égard. En 1074, l'empereur Michel Ducas avait demandé la main d'une fille du duc de Calabre pour Constantin, son fils unique et son héritier. Cette démarche avait contrarié Robert Guiscard, qui avait longtemps hésité, sous prétexte « que son cœur souffrirait trop de savoir sa fille si loin de lui (*a*) ». Mais Michel insista dans trois ambassades successives, car il croyait entrevoir dans cette résistance inattendue le projet d'une invasion prochaine des Latins et la pensée de s'emparer de son trône (*b*).

Il finit même par faire présent au duc de Calabre de 1200 livres d'or (*c*). Robert céda, mais à regret. Quatre ans plus tard, une révolution de palais renversa la maison Ducas. Michel Botoniate, trop bien servi par l'impopularité de ce mariage avec une nation ennemie (*d*), usurpa les sandales de pourpre; il relégua le vieux Michel dans un monastère, et fit mutiler odieusement Constantin, qui avait été associé au trône (*e*). La fille de Robert Guiscard

(*a*) Et respondi que lo cuer non li soufferroit que sa fille fust tant loing de lui. (Amat, liv. VII, ch. 26.)

— Robert ne montrait pas le même scrupule pour marier sa fille Mathilde au comte de Barcelonne, et Sybille à Ebles, comte de Champagne.

(*b*) Car penseoit de lever lui l'empière et estre il empereor. (Amat, liv. VII, ch. 26.)

(*c*) Amat, liv. VII, ch. 26.

(*d*) *Chron. anon. de* R. Viscart, liv. I, ch. 1.

(*e*) Et pour ce que son filz, marit de la fille de lo duc, avoit esté coroné, à ce que li Normant non peussent remanoir en celle seignorie, lo firent chastrer, à ce qu'il ne peust engendrer. (Idem, *ibidem*.)

ne put échapper à la disgrâce de sa famille adoptive : elle fut enfermée dans un cachot [1078] (*a*). La nouvelle de cette révolution politique fut apportée au duc de Calabre par un moine fugitif, qui se donnait pour l'empereur détrôné. L'imposteur, « qui avait le venin du pays (*b*) », venait implorer les secours de son prétendu gendre et des peuples de l'Occident ; il ne jouait pas trop mal son rôle, toutes les fois qu'il n'était pas ivre (*c*). Robert Guiscard n'était pas sa dupe ; mais, comme la supercherie lui profitait, il feignit de l'ignorer (*d*), et prodigua tous les honneurs au sycophante pendant deux ans qu'il fut auprès de lui. Le pape était alors dans les meilleures dispositions (*e*) à l'égard des Normands. Robert vint le trouver à Bénévent, où ils tinrent ensemble une conférence secrète. Elle fut longue, dit l'historien (*f*). Le fils d'un charpentier toscan et un aventurier français y débattirent les plus grandes affaires de l'Orient et de l'Occident, et parvinrent à se mettre d'accord sur tous les points de la politique européenne. On s'en aperçut par tous les actes qui suivirent. Grégoire VII publia un manifeste en faveur du prétendu empereur Michel, ordonnant à tous les chevaliers défen-

(*a*) *Chron. anon. de* R. Viscart, liv. I, ch. 1.

(*b*) Idem, liv. II, ch. 1.

(*c*) Ipse solebat
Crateras mensis pleno deferre lyæo.
(Gugl. Ap., lib. V.)

(*d*) *Chron. anon.*, liv. II, ch. 1.

(*e*) Greg VII *Epist.*, lib. VI, ch. 2.

(*f*) Soliloquium, cunctis adstantibus inde remotis,
Consilium tenuere diu.
(Gugl. Ap., lib. V.)

seurs de la vraie foi de marcher au secours du césar déchu, et de se ranger, à cet effet, sous la bannière du duc de Pouille et de Calabre (*a*). C'était une véritable croisade prêchée contre les Grecs. L'inflexible pontife, qui avait tout fait pour arrêter l'essor victorieux des Normands, leur envoyait l'étendard de saint Pierre (*b*); il se mettait à la suite des projets de Robert Guiscard, et devenait un des instruments de sa politique. Quelle gloire pour ce grand homme, redevenu, après six ans d'excommunication, le soldat et le protecteur de l'Église! Il ne songea plus qu'à poursuivre ses desseins sur l'empire grec, en joignant à l'autorité morale du Saint-Siége toutes les mesures qu'une longue expérience de guerres d'invasion pouvait lui suggérer.

Il ordonna des levées générales dans toutes ses possessions d'Italie, et fit un appel à ses compatriotes jusqu'au fond de la Normandie (*c*). Otrante devint un vaste chantier, où il fit construire une flotte nombreuse avec des chênes coupés dans les Apennins (*d*). Alors Venise commença à s'inquiéter; sa politique consistait déjà à tenir faibles et divisées les puissances d'Italie, afin d'établir sur elles sa prépondérance; les Normands d'ailleurs, en constituant une grande puissance navale, auraient pu la bloquer à la sortie de la mer Adriatique. Cette appréhension décida le sénat

(*a*) Baron., *Ann. eccl.*, tom. XVII, *ad ann.* 1080.

(*b*) Cepit vexillum sancti Petri de mense junio.

(*Chron. Amalf.*, cap. 40.)

(*c*) Ord. Vital. *Chron.*, lib. VII.

(*d*) Robora cæsa cadunt.

(Gugl., Ap. lib. VI.)

vénitien à s'allier avec les Grecs (*a*), auxquels, du reste, il fit acheter son concours par de grands priviléges commerciaux (*b*). De son côté, Robert Guiscard avait à son service les navires d'Amalfi, en vertu du lien de vassalité que cette ville lui avait offert ; il resserra son alliance avec les Pisans et gagna la république de Raguse, qui lui prêta sa flotte. Ces dispositions préliminaires rétablissaient la balance maritime [1080].

Le duc de Calabre avait envoyé à Constantinople Raoul Peau-de-Loup, en qualité d'ambassadeur, pour demander raison des outrages subis par sa fille. Celui-ci, après son arrivée, tomba au milieu d'une révolution nouvelle. Nicéphore Botoniate fut renversé par Alexis Comnène [1081], qui s'empressa de faire sortir Hélène de prison (*c*). Le nouvel empereur se montrait disposé aux plus larges concessions pour éviter la guerre (*d*) ; cependant Robert Guiscard ne voulut rien entendre et continua ses préparatifs. Raoul Peau-de-Loup, par un sentiment d'équité naturelle, y mit de l'insistance, et lui apprit que le véritable empereur Michel était toujours au couvent de Saint-Basile, tandis que l'imposteur était un moine nommé Raictor (*e*), qui s'était échappé du cloître. Mais Robert n'entendait pas perdre l'occasion qu'il avait trouvée de conquérir l'empire d'Orient ; toutes les réparations offertes ne pouvaient rendre à sa fille l'avenir qu'elle avait perdu ; il le savait,

(*a*) Gaufred. Malat., lib. III, cap. 23. — Daru, *Hist. de la Républ. de Venise*, tom. I, pag. 125.

(*b*) Sabell., *Decad.*, lib. IV.

(*c*) Ann. Comn., λογός β'. — Ord. Vital., lib. VII.

(*d*) Ann. Comn., λογ. γ'.

(*e*) Idem, λογ. α', γ'.

et, pour s'épargner la peine de négocier davantage, il disgracia son ambassadeur (*a*).

L'entreprise de Robert Guiscard échoua par des circonstances indépendantes de sa volonté. Ce fut alors toutefois que cet homme, qui ne fut jamais vaincu (*b*), se montra vraiment grand capitaine, et qu'il tira de son génie les plus merveilleuses ressources. Il avait compris que ses forces maritimes réunies ne lui suffiraient pas pour tenir la mer libre, et conserver en toute saison le passage du golfe Adriatique, malgré l'hostilité du sénat vénitien (*c*). Il s'attacha donc à remédier autant que possible à cet inconvénient, en se rendant maître de Corfou, dont les communications avec le continent grec ne pouvaient être interrompues, à cause de son voisinage de la terre ferme. Bohémond, son fils aîné (*d*), fit la conquête de cette île, qui lui devait servir de point d'appui et de grenier d'approvisionnement [1081] (*e*). La seconde

(*a*) Ann. Comn., *ibid.* — Raoul Peau-de-Loup retourna à Constantinople, où il avait déjà un frère. Il y fonda une famille illustre, dont on retrouve la mention dans Pachymère et les autres Byzantins. (Ducange, *Not. ad Alexiad.*) Alexis envoya les deux frères en ambassade auprès de Godefroy de Bouillon, pour le prier d'épargner les terres de l'empire. (Alb. d'Aix, lib. II, cap. 9.)

(*b*) Et le bon duc, qui maiz non fu vainchut.

(*Chron. anon.*, liv. II, ch. 3.)

(*c*) G. Malat., lib. III, cap. 23. — Ann. Comn., λογ. δ'.

(*d*) Marc de Hauteville, fils de Robert et d'Alvarède (Ord. Vit., lib. XI). — L'histoire, populaire alors, du géant Bohémond, lui fit donner ce surnom, qui se conserva dans ses descendants. Anne Comnène se trompe en affirmant que Bohémond était le plus jeune des fils de Robert Guiscard : « τοῦ νεωτέρου τῶν υἱέων αὐτοῦ ». λογ. α'.

(*e*) G. Malat., lib. III, cap. 24.

mesure qu'il adopta fut de s'emparer de toute la côte, depuis Corfou jusqu'à Durazzo, pour rendre le blocus plus coûteux et plus difficile. Il remonta donc le rivage avec sa cavalerie, tandis que sa flotte le côtoyait parallèlement. Les Grecs furent débusqués de tous les points qu'ils occupaient, ils perdirent Canina, et le port d'Avlone, où Robert mit une garnison.

Cette première opération devait être couronnée par le siége de Durazzo, la place la plus forte et la meilleure rade de tout le pays (*a*). Jules César, à la poursuite de Pompée, avait aussi commencé l'envahissement de l'Épire par le siége de cette ville, qui en est la clef. Les Grecs et les Vénitiens firent des efforts prodigieux pour la préserver.

Deux batailles navales (*b*), une tempête qui engloutit la moitié de la flotte normande (*c*), le feu grégeois (*d*), la peste même (*e*), tous les efforts des hommes et des éléments, semblaient conjurés pour arrêter Robert Guiscard au début de son expédition. Mais rien ne pouvait le décourager. Il enferma la ville au moyen d'un fossé et d'une enceinte fortifiée, et commença à la battre en brèche avec les machines alors en usage, les béliers,

(*a*) G. Malat., lib. III, cap. 25, 26 et suivants. — Ann. Comn.

(*b*) Gugl. Ap., lib. IV. — G. Malat., lib. III.

(*c*) Robert s'échappa sur une barque qui faisait eau de toutes parts. — Ann. Comn., λογ. γ'. — Gugl. Ap., lib. IV.

(*d*) Focum quem græcum appellant, qui nec aqua extinguitur.

(G. Malat., lib. III, cap. 26.)

(*e*) Gugl. Ap., *ibid.* — Ann. Comn., *ibid.*

les trébucs (*a*), et certaines balistes nommées chats (*b*). Les Normands tentèrent ensuite l'escalade avec une tour roulante, mais tout cela inutilement (*c*).

A la nouvelle du débarquement des Français (*d*), Alexis Comnène vint en personne livrer une grande bataille sous les murs de la place. Le moine imposteur y fut tué les armes à la main; mais Robert Guiscard remporta une victoire brillante, et ne se détourna point du siége qu'il avait entrepris. Tous les assauts de jour et de nuit ayant échoué, Robert gagna un Vénitien, nommé Domenico, qui gardait une tour des remparts, en lui promettant une de ses nièces en mariage (*e*). Celui-ci introduisit les Normands dans la ville (*f*) [1082].

Robert Guiscard n'élevait aucun doute sur la réussite de ses vastes projets contre l'Orient. Il avait emmené avec lui sa femme et trois de ses fils, Bohémond l'aîné et les deux derniers. Roger Bursa seul avait été laissé en Italie, pour gouverner la Pouille et les Calabres en l'absence de son père (*g*). A peine le héros normand eut-il assuré ses derrières par la prise de Durazzo, qu'il se précipita audacieusement à travers l'Epire et la Macédoine, en séparant de la capitale les provinces méridionales de l'Empire, qui

(*a*) *Chron. anon.*, liv. II, ch. 1.

(*b*) « Manda lo artifice liquel se clamoit gath. »
(Amat, lib. V, chap. 13.)

(*c*) *Chron. anon.*, liv. II, ch. 2, 3.

(*d*) Οἱ Φραγγοι. Ann. Comn., λογ. α'.

(*e*) Neptim pro conjuged andam.
(Gugl. Ap., lib. IV.)

(*f*) G. Malat., lib. III, cap. 27. — *Chron. anon.*, liv. II, ch. 3. — L. Protosp. *Chron.*, *ann.* 1082.

(*g*) Id., *ibid.*

se trouvaient isolées du centre et paralysées par cette opération stratégique. Après avoir franchi la chaîne de montagnes qui forme la limite de l'Epire et de la Macédoine, Robert atteignit la place forte de Castoria (*a*), baignée par un lac du même nom. L'armée conquérante se trouvait alors à la jonction des routes de Constantinople et de Thessalonique; elle couvrait l'Epire et la Thessalie. Alexis Comnène ne pouvait deviner sur quel point l'ennemi allait se porter avec toutes ses forces. Déjà les habitants de Castoria avaient forcé la garnison anglo-saxonne à mettre bas les armes. Une foule de villes et de châteaux n'attendaient pas même l'arrivée des Normands pour envoyer leur soumission. Les Grecs semblaient préférer le régime féodal, gouvernement orageux, mais libre, au despotisme accablant qui les étouffait. Robert les encourageait par ses ménagements politiques, il ne levait aucune contribution de guerre, et annonçait qu'il était venu pour les rendre à la liberté.

En ce moment, le duc de Calabre fut arrêté dans sa marche victorieuse par un message pressant de Grégoire VII (*b*) [1082]. Le pontife, assiégé dans Rome depuis deux ans par les troupes allemandes secondées par une faction intérieure, avait perdu peu à peu tous les quartiers de la ville; il ne lui restait plus que le môle d'Adrien, où il avait trouvé un refuge, et le septizonium de Sévère, défendu par son neveu. « Souviens-toi, lui » écrivait le pape, de ta mère, la sainte Église romaine, » qui se confie en toi plus qu'en tout autre prince... N'ou- » blie pas ce que tu as promis et ne diffère pas davan-

(*a*) Li magnifique duc Viscart prist Castoire.

(*Chron. anon.*, liv. II, ch. 5.)

(*b*) Greg. VII *Epist.*, lib. IX, cap. 17; *Conc. gen.*, t. XXV.

» tage. Tu n'ignores pas dans quelle effroyable pertur-
» bation le Saint-Siége a été plongé par le prétendu roi
» Henri, et combien il a besoin de tes secours, de toi qui
» es son fils...

» Nous n'avons osé apposer le sceau de plomb à cette
» lettre, de peur que, tombant aux mains de l'ennemi,
» il n'en fasse une contrefaçon » (*a*).

Robert vit ensuite arriver dans son camp l'abbé de Dijon, accompagné de plusieurs cardinaux, pour le supplier d'accourir, aussi secrètement et aussi vite qu'il le pourrait (*b*), au secours du saint Père, réduit aux derniers abois et sur le point de tomber au pouvoir de l'empereur et de Guibert son anti-pape. Vivement contrarié par ces fâcheuses nouvelles, Robert Guiscard balança longtemps (*c*). D'un côté, il se voyait sur la route de Constantinople, qu'il avait frappée de terreur; de l'autre, pouvait-il laisser à l'abandon l'Église romaine, sur le point de succomber? Il céda enfin, et courut au danger le plus imminent, laissant son armée et le soin de poursuivre ses avantages à Bohémond son fils aîné (*d*). Il ne prit avec lui qu'une faible escorte (*e*), et reparut en Italie, seul,

(*a*) Gregor. VII *Epist*, lib. IX.

« Dubitamus hic sigillum plumbeum ponere, ne, si illud inimici caperent, de eo falsitatem aliquam facerent. »

(*b*) Quam citius posset... Cautissime et secretissime misit.
(Landulf, *Mediol. hist.*, lib. IV, cap. 3, ap. Muratori.)

(*c*) En grant doute furent se il nostre Père l'apostole et l'Eglise de Rome laisseroient piller et asservir.
(*Gr. Chron. de France, Hist. de France*, t. XII, p. 134.)

(*d*) Ann. Comn., λογ. ε'. — Gugl. Gemet, lib. VII, cap. 30.

(*e*) Ipse cum paucis... (G. Malat., lib. III, cap. 33.)

comme si sa présence eût suffi pour préserver le Saint-Siége du naufrage et mettre en fuite l'armée impériale.

A son débarquement, il trouva ses états bouleversés par l'anarchie et la plupart de ses villes insurgées ; les villes de Bari, de Cannes, de Trani, avaient levé l'étendard de l'insurrection. Jourdain, prince de Capoue, ligué avec les Allemands, avait envahi son territoire (*a*), et Roger Bursa se trouvait assiégé dans la citadelle de Troja (*b*).

Robert fit un appel à tous ses vassaux. Les Normands, les Italiens, les Lombards (*c*), vinrent en foule se ranger sous sa bannière. Ces populations, si long-temps asservies, étaient redevenues belliqueuses depuis qu'elles avaient reçu une organisation et un but. Le grand comte de Sicile, mandé sur le continent, accourut au secours de son frère (*d*), et lui prêta même un corps de Sarrasins auxiliaires. L'ordre ne tarda pas à se rétablir devant l'autorité du maître (*e*). Le duc se disposa alors à marcher sur Rome avec une petite armée, qui ne comptait que mille cavaliers et trois mille fantassins. A la nouvelle de son approche, les Allemands n'osèrent l'attendre sous les murs de la ville, et se mirent en retraite du côté de la Lombardie (*f*). Mais la faction aristocratique, qui avait soulevé le peuple, songeait à se défendre. Robert trouva les portes de Rome fermées (*g*) et campa trois jours devant les

(*a*) Leo Ost.

(*b*) G. Malat., lib. III, cap. 32.

(*c*) *Chr. anon.* de R. Viscart, liv. II, ch. 5.

(*d*) G. Malat., *ibid.*

(*e*) G. Malat, lib. III, ch. 35.

(*f*) Romuald Salern. *Chron.*, ad ann. 1084. — *Chr. anon.* de R. Viscart, l. II, ch. 6 et 7.

(*g*) Idem, *ibid.*

remparts. Il finit par escalader la porte Saint-Laurent, et pénétra dans la ville avec treize cents hommes. Le pape fut tiré de la tour de Crescence et conduit en triomphe au palais de Latran (*a*). Mais tout n'était pas fini. Au bout de trois jours (*b*), les Romains, honteux d'avoir cédé sans combat à un si petit nombre d'hommes, se soulèvent avec de grandes clameurs. Le prince normand se trouva pris à l'improviste, car il avait renvoyé une partie de ses troupes; cependant il ne devait pas reculer, et, pour sauver ses soldats compromis, il ordonna de mettre le feu à la ville (*c*).

Effrayés par les progrès de l'incendie, les rebelles se hâtèrent d'implorer leur grâce; mais une révolte des sujets contre leur seigneur, des chrétiens contre le successeur des apôtres, était, aux yeux de Guiscard, le plus grand des sacriléges. Il était plein d'indignation contre la perfidie romaine, et quand les députés parurent devant lui, il éclata contre eux en reproches sanglants : « Les Romains, dit-il, sont des félons et des pervers; » Rome, jadis la capitale du monde, qui guérissait tous » les péchés, n'est plus qu'un repaire de serpents; j'y » veux porter le fer et la torche pour anéantir cette ca- » verne de brigands, avec tous ceux qui l'habitent (*d*). » Il leur annonça ensuite son intention d'exterminer tous

(*a*) Ad lateranense palatium cum gloria reducitur.

(*b*) *Chr. anon.*, liv. II, ch. 6.

(*c*) Fit clamor et strepitus in urbe.

(G. Malat., lib. III, cap. 36.)

— *Chron. anon.* de R. Viscart, l. II, ch. 7.

(*d*) Ord. Vital., lib. VII.

les habitants, et de repeupler la ville avec des chrétiens pris au delà des monts (*a*). Il se calma pourtant, et les habitants durent leur grâce à l'intercession de Grégoire VII. Mais le pontife n'osa demeurer dans cette ville hostile après le départ des Normands ; il se retira à Salerne, sous leur protection, et il y mourut quelques mois après (*b*) [1085].

A son retour dans la Pouille, Robert Guiscard y avait trouvé son fils Bohémond vaincu et chassé des provinces grecques. La faute que ce jeune guerrier avait faite d'affaiblir son armée en la dispersant dans des garnisons, les embûches d'Alexis Comnène (*c*), et une révolte de ses soldats, qui n'avaient pas reçu de solde depuis quatre ans, lui avaient fait perdre, en quelques mois, toutes les conquêtes de son père (*d*). Le duc de Calabre ne connaissait point le découragement et ne se reposait jamais. Il recommença donc ses opérations contre l'empire grec ; malheureusement le temps lui manqua. Il venait de remporter sur les Vénitiens une grande victoire navale (*e*) et se trouvait dans les parages des îles Ioniennes (*f*), quand on vint lui annoncer la mort de Grégoire VII. Robert versa des larmes sur la fin d'un si grand homme (*g*); mais lui-même devait à peine survivre au pontife. Une maladie

(*a*) Ord. Vital., lib. VII.
(*b*) Alberic. Mon.-Cassin. *Chron., ad ann.* 1084.
(*c*) Ann. comn. λογ. ἑ.
(*d*) Gugl. Ap., lib. V. — G. Malat., lib. III.
(*e*) Romuald Salern., *Chron.*, ap. Muratori.
(*f*) Malat., *Ibid.*
(*g*) Dux non se lacrymis, audita forte, coercet
Morte tanti viri. Gugl., ap. liv. V.

pestilentielle se répandit parmi ses troupes et remplit son armée de malades et de mourants (*a*). Le héros normand fut atteint à son tour et succomba sur un cap de l'île de Céphalonie, qui porta depuis le nom de cap Viscard (*b*). Il n'avait guère plus de soixante ans (*c*) [1085]. Tous ses projets furent abandonnés après lui, et l'armée, se croyant perdue, ne songea plus qu'à la retraite. Le corps fut donc salé à la hâte et transporté à l'abbaye de Venouse, où il reçut les derniers honneurs (*d*). Les populations du voisinage crurent long-temps qu'il se faisait des miracles sur son tombeau (*e*).

XIV. Le trône byzantin se trouvait délivré par la mort d'un seul homme, mais la conquête des Deux-Siciles était accomplie: Robert Guiscard avait tracé par ses vic-

(*a*) G. Malat., lib. III, cap. 41. — L. Protosp., *Chron. ann.*, 1085.

(*b*) Anc. cap. Ather.

(*c*) Le 18 juillet. Anne Comnène, suivie par la plupart des écrivains postérieurs, lui donne à tort 70 ans. Roger, mort à 70 ans, en 1101, aurait eu seize ans de moins que son frère, ce qui serait peu croyable dans une famille de quinze enfants, dont Robert était le septième ou le huitième et Roger le dernier.

(*d*) On grava ces quatre vers sur son tombeau :

Hic terror mundi Guiscardus hic expulit urbe
Quem Ligures regem, Roma, Alemanus habet.
Parthus, Arabs, Macedûmque phalanx non texit Alexim,
At fuga; sed Venetum nec fuga nec pelagus.

(*e*) Burigny, *Histoire de Sicile*, t. I, p. 402.

toires la limite géographique qui devait séparer, jusqu'aux temps modernes, la civilisation latine du génie de l'Orient. Les premiers moyens de succès des Normands reposaient sans doute dans leur bravoure héroïque, dans leur science de la guerre et dans l'énergie morale de leurs chefs; mais pour les appliquer il fallait l'âme d'un héros, et par un rare bonheur il s'en trouva deux : Robert Guiscard et Roger. La victoire seule aurait été insuffisante pour expliquer la révolution qui s'opéra au sud de l'Italie; elle détruit les obstacles et prépare le terrain, mais par elle-même elle ne peut rien fonder. Pour avoir une idée précise de la formation du royaume des Deux-Siciles, il est donc nécessaire de recourir à des causes plus profondes, d'étudier les besoins du temps et de s'élever à l'intelligence de cette politique habile et persévérante dont Robert Guiscard ne s'écarta jamais. Il poursuivit l'accomplissement de ses desseins malgré les révoltes intérieures, les intrigues des Grecs, l'hostilité des papes et les anathèmes. Sa diplomatie se pliait aux besoins des circonstances; elle fut à la fois souple avec la cour de Rome, patiente avec les Lombards, résolue et intraitable avec les Grecs et les Arabes: le but seul était immuable. Des écrivains modernes se sont appesantis sur l'astuce et la cupidité des Normands, comme si l'on faisait de grandes choses avec des passions étroites; mais il faut réduire ces inculpations à leur juste valeur. On ne fonde pas un empire avec l'abnégation des anachorètes. Sans doute Robert Guiscard et Roger s'attachaient vigoureusement à la possession et à la défense du sol, parce que la terre seule alors donnait la puissance et la grandeur. Leur ambition était sans limites, mais non pas sans scrupules. En les comparant aux ennemis qui les entouraient, on les trouve

relativement fidèles observateurs des traités, pleins de générosité et de ménagements pour les vaincus. Leur tolérance à l'égard des Musulmans était au dessus des idées du temps. Mais le principal mobile de la conquête avait pour base, avant tout, cette foi profonde qui exaltait le cœur des guerriers transalpins. Robert croyait accomplir une œuvre religieuse en ravissant une moitié de ses possessions aux Grecs et l'autre partie aux Arabes (*a*). Il s'était enivré, un des premiers, de ce pieux enthousiasme qui emporta tout l'Occident, vingt ans plus tard, sur les routes de la Palestine ; il commença la grande réaction de l'Europe chrétienne contre les peuples musulmans, et révéla à ses contemporains l'infériorité militaire des nations orientales. Précurseur des croisades, il comptait déjà parmi ses soldats plusieurs de ces pélerins, bardés de fer, qui devaient assister à la prise d'Antioche et de Jérusalem. Son fils Bohémond s'en alla fonder une principauté en Asie. Le héros neustrien enseignait en même temps, par son exemple, que la plus sûre méthode pour arriver à la conquête du saint sépulcre était la soumission successive des contrées qui y conduisaient. Malheureusement ses traditions ne furent pas suivies, et si les croisades échouèrent, on n'en doit peut être imputer la faute qu'à l'impatience des Latins, qui voulurent enjamber l'Europe et l'Asie Mineure pour arriver plus vite.

Quoi qu'il en soit, le passage de Robert Guiscard laissa dans le monde une trace ineffaçable : la nationalité sici-

(*a*) Et une raison estoit que la infidèle gent de li Grex desprisoit de faire débite obédience à l'églyse romaine,

(*Chron. anon.* de R. Viscart, liv. II, ch. 1. — Gugl. Ap. Gauf. Malat., passim.)

linnee, qu'il enfanta, subsiste encore. En jugeant l'œuvre d'après ses résultats, nous ne nous sentons pas le courage de contester les justes éloges de la postérité par des regrets mesquins, ou par des protestations caduques et illégitimes en faveur des vaincus.

Vu et lu,

A Paris, en Sorbonne, le 1er novembre 1846, par le Doyen de la Faculté des lettres de Paris,

J. VICT. LE CLERC.

Permis d'imprimer.

L'Inspecteur général de l'Université, Vice-Recteur de l'Académie de Paris

ROUSSELLE.

Imprimerie de GUIRAUDET et JOUAUST, rue Saint-Honoré, 315.